VOYAGES
AUTOUR
DU MONDE.

TOME QUATRIÈME.

RELATION DES VOYAGES

ENTREPRIS PAR ORDRE

DE SA MAJESTÉ BRITANNIQUE,

Et successivement exécutés par le Commodore BYRON, le Capitaine CARTERET, le Capitaine WALLIS & le Capitaine COOK, dans les Vaisseaux le DAUPHIN; *le* SWALLOW *& l'*ENDEAVOUR;

TRADUITE DE L'ANGLOIS.

TOME QUATRIEME.

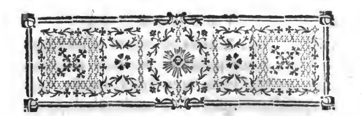


A PARIS,

Chez NYON, l'aîné, rue du Jardinet.
MÉRIGOT, le jeune, quai des Augustins.

M. DCC. LXXXIX.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.



RELATION D'UN VOYAGE FAIT AUTOUR DU MONDE;

Dans les années 1768, 1769, 1770 & 1771,

*Par JACQUES COOK, commandant le Vaisseau du Roi l'*Endéavour.

SUITE DU LIVRE PREMIER.

CHAPITRE III.

Passage de Rio-Janéiro *à l'entrée du Détroit de* le Maire. *Description des habitans de* la Terre de Feu.

LE 9 de Décembre, nous observâmes que la mer étoit couverte de grandes bandes de couleur jaunâtre, dont plusieurs avoient un

ANN. 1768. Décembre.

ANN. 1768. Décembre.

mille de long, & trois ou quatre cents verges de large. Nous puisâmes de cette eau ainsi colorée, & nous trouvâmes qu'elle étoit remplie d'une multitude innombrable d'atomes terminés en pointes, & d'une couleur jaunâtre; il n'y en avoit aucun qui eût plus d'un quart de ligne de long. En les examinant au microscope, ils paroissoient être des faisceaux de petites fibres entrelacées les unes dans les autres & assez semblables au *nidus* de ces mouches aquatiques, appellées *Caddices*, du genre des *Phryganea*. MM. Banks & Solander ne purent pas deviner si c'étoient des substances animales ou végétales, ni quelle étoit leur origine & leur destination. On avoit remarqué le même phénomène auparavant, lorsque nous reconnûmes, pour la première fois, le continent de l'Amérique méridionale.

LE 11, nous prîmes à l'ameçon un goulu de mer; & pendant que nous l'examinions, nous lui vîmes pousser en dehors & retirer à plusieurs reprises une partie de son corps que nous jugeâmes être son estomac. C'étoit une femelle; & après que nous l'eûmes ouverte, on tira de son ventre six petits, dont cinq nagèrent avec vivacité dans un tonneau rempli d'eau; le sixième nous parut mort depuis quelque tems.

IL ne nous arriva rien de remarquable

jusqu'au 30; nous nous préparions au mauvais tems que nous attendions dans peu, & nous enverguâmes de nouvelles voiles. Le 30, nous parcourûmes un espace de 160 milles, mesurés par le lock, à travers une quantité prodigieuse d'insectes de terre de différentes espèces, dont quelques-uns voloient & dont la plupart étoient sur la mer. Plusieurs de ces derniers étoient vivans; ils ressembloient exactement aux *Carabi*, *Grylli*, *Phalanæ*, *Aranea*, & autres mouches qu'on voit en Angleterre, quoiqu'alors nous fussions au moins à 30 lieues de terre, & que quelques-uns de ces insectes, sur-tout les *Grylli* & les *Aranea*, ne s'en éloignent pas ordinairement à plus de 20 verges. Nous conjecturâmes que nous étions vis-à-vis de la *Baie-sans-fond*, par où M. Dalrymple suppose qu'il y a un passage au continent de l'Amérique, & nous pensâmes qu'il y avoit au moins une très-grande rivière dont le débordement avoit amené ces insectes.

Ann. 1768. Décembre.

Le 3 Janvier, étant au 4^{d} 17′ de latitude méridionale, & au 61^{d} 29′ 45″ de longitude O., occupés à voir si nous n'appercevrions pas l'isle de *Pepys*, nous crûmes, pendant quelque tems, voir une terre à l'Est, & nous y courûmes; il se passa plus de deux heures & demie, avant que nous fussions convaincus

1769. 3 Janvier.

ANN. 1769. Janvier.

que nous n'avions vu que cette espèce de brouillard, appellé par les marins terre de brume.

LES gens de l'équipage commençoient à se plaindre du froid, & chacun d'eux reçut ce qu'on nomme jacquette magellanique, & une paire de grandes chausses. La jacquette est faite d'une étoffe de laine épaisse, appellée *fearnought*, & qui est fournie par le Gouvernement. Nous vîmes, de tems à autre, un grand nombre de pingoins, d'albatross, de veaux marins, de baleines & de marsouins. Le 11, après avoir passé les isles *Falkland*, nous découvrimes à la distance d'environ quatre lieues, la côte de la *Terre de Feu*, qui s'étendoit de l'O. au S. E. $\frac{1}{4}$ S.; nous avions ici 35 brasses de profondeur, fond de vase & de petites pierres d'ardoise. En longeant la côte au S. E., à la distance de deux ou trois lieues, nous apperçûmes de la fumée en plusieurs endroits; c'étoit probablement un signal dont vouloient se servir les naturels du pays; car elle ne parut plus après que nous eûmes passé. Nous reconnûmes le même jour que le vaisseau s'étoit écarté de près d'un degré de longitude à l'Ouest du lock; ce qui, à cette latitude, fait 35′ de degré à l'équateur. Il y a probablement un petit courant qui prend sa direction à l'Ouest, &

qui peut être causé par le courant occidental qui vient en tournant le cap *Horn*, à travers le détroit de le *Maire*, & à l'entrée du détroit de *Magellan* (*a*). ANN. 1769. Janvier.

Nous continuâmes à ranger la côte & le 14, nous entrâmes dans le détroit de *le Maire*. La marée montant contre nous, nous chassoit avec beaucoup de violence; les flots étoient si élevés à la hauteur du cap *Saint-Diego*, qu'on eût dit que les vagues frappoient sur un banc de rochers; & lorsque notre vaisseau fut au milieu de ce torrent, l'avant enfonçoit souvent, de sorte que le mât de beaupré étoit sous l'eau. Sur le midi, nous arrivâmes près de terre, entre le cap *Saint-Diego* & le cap *Saint-Vincent*, où je voulus jetter l'ancre; mais, trouvant par-tout fond de rochers, & la sonde variant depuis 22 jusqu'à 30 brasses, j'envoyai notre maître pour examiner une petite anse qui étoit à peu de distance de-là à l'Ouest du cap

(*a*) Le célèbre navigateur, qui découvrit ce Détroit, étoit natif de Portugal; il s'appelle dans la langue de son pays, *Fernando de Magalhaens*. Les Espagnols lui donnent le nom de *Hernando Magalhanes*, & les François celui de *Magellan*, qui a été généralement adopté. Un descendant, au cinquième degré, de ce grand marin, qui vit à présent à Londres ou dans les environs, a communiqué cette note à M. Banks, en le priant de la faire insérer dans cet ouvrage.

ANN. 1769. Janvier.

Saint-Vincent; il me rapporta qu'il y avoit un mouillage par 4 brasses bon fond tout près du côté oriental du premier mondrain, à l'Est du cap *Saint-Vincent* & à l'entrée de l'anse à laquelle je donnai le nom de baie de *Vincent*; devant ce mouillage, il y a cependant plusieurs bancs de rochers couverts de goëmons; mais j'appris que la sonde y rapportoit 8 ou 9 brasses. On regarda probablement comme extraordinaire que l'eau soit aussi profonde dans un endroit où les herbes, qui croissent au fond, paroissent au-dessus de la surface de la mer; mais les plantes, qui croissent sur les fonds de roche de ces parages, sont d'une grandeur énorme. Les feuilles ont quatre pieds de long, & quelques-unes des tiges en ont plus de 120, quoiqu'elles ne soient pas plus grosses que le pouce. MM. Banks & Solander en examinèrent plusieurs; en les mesurant à la brasse, nous en trouvâmes quatorze, c'est-à-dire, quatre-vingt-quatre pieds : comme elles ne s'élevoient pas perpendiculairement, mais qu'elles faisoient un angle très-aigu avec le fond, nous jugeâmes qu'elles étoient au moins plus longue de la moitié. MM. Banks & Solander appellèrent cette plante *Fucus giganteus*. Sur le rapport du maître de l'équipage, je gouvernai vers l'anse; mais sans trop me fier à ce qu'il m'avoit

dit, je continuai à fonder, & je ne trouvai que 4 brasses sur un des bancs de rochers; je conclus que je ne pouvois pas sans risque mettre à l'ancre, & je me déterminai à chercher dans le détroit quelque port où nous pussions faire provision du bois & de l'eau dont nous avions besoin. ANN. 1769. Janvier.

MM. Banks & Solander voulant aller à terre, j'envoyai une chaloupe pour les y conduire eux & leurs gens, & je me tins avec le vaisseau aussi près de la côte qu'il me fut possible.

ILS y restèrent quatre heures, & ils s'en revinrent sur les neuf heures du soir, avec plus de cent plantes & fleurs différentes, toutes entièrement inconnues aux botanistes d'Europe. Ils trouvèrent le pays des environs de la baie en général uni; le fond sur-tout formoit une plaine couverte d'herbes, dont on pouvoit facilement faire une grande quantité de foin; ils trouvèrent aussi de l'eau, du bois & des oiseaux en abondance. Entr'autres productions que la nature étale dans ces lieux, on remarque l'écorce de *winter*, espèce de canelle; appellée *Winterranea aromatica*; on la distingue aisément à sa feuille large ressemblante à celle du laurier, d'un verd pâle en-dehors & bleuâtre en-dedans. Les naturalistes connoissent les propriétés de l'écorce, qu'on dépouille facilement avec un os ou un bâton

Ann. 1769. Janvier.

pointu ; on peut s'en servir dans la cuisine comme d'une épicerie, & elle n'est pas moins agréable que saine. Il y a aussi beaucoup de céleri sauvage & de plantes anti-scorbutiques. Les arbres se ressemblent beaucoup ; ce sont une espèce de bouleau, appellée *Betula antarctica*. La tige a trente ou quarante pieds de long & deux ou trois pieds de diamètre, & l'on pourroit au besoin en faire des mâts de perroquet : la feuille en est petite, le bois blanc, & il se fend très-droit. Nous y ajouterons une espèce de canneberges, rouges & blanches, qu'on y voit en grande quantité.

Les personnes qui avoient débarqué ne virent aucun des habitans, mais ils rencontrèrent deux de leurs huttes abandonnées, l'une dans un bois épais, & l'autre sur le bord de la côte.

Nous remontâmes la chaloupe à bord, & nous fîmes voile dans le détroit. A trois heures du matin, du 15, je mis à l'ancre par 12 brasses & demie, sur un fond de rocher de corail ; à un demi-mille de la côte, devant une petite anse que nous prîmes pour le port *Maurice*. Deux des naturels du pays vinrent sur le rivage attendre notre débarquement ; il y avoit si peu d'abri en cet endroit, que je ne voulus pas y descendre ; nous mîmes à la voile à dix heures, & les Américains se retirèrent dans les bois.

A deux heures après-midi, nous jetâmes l'ancre dans la baie de *Bon-Succès*, & après-diné j'allai à terre avec MM. Banks & Solander, pour chercher une aiguade & parler aux habitans, dont plusieurs s'étoient montrés à nous. Nous débarquâmes à droite de la baie près de quelques rochers, qui brisoient la vague & rendoient l'abord facile. Trente ou quarante Américains parurent sur le bord du rivage de l'autre côté de la baie; &, en voyant que nous étions au nombre de dix ou douze, ils s'en allèrent. MM. Banks & Solander avancèrent environ cent verges devant nous; sur quoi deux Américains revinrent, &, après avoir fait quelques pas à leur rencontre, ils s'assirent. Aussi-tôt que MM. Banks & Solander les eurent atteints, ils se levèrent; & chacun d'eux jetta un petit bâton qu'il avoit à la main entre lui & les étrangers; nous crûmes que c'étoit une manière de quitter leurs armes en signe de paix. Alors les Américains s'en retournèrent avec vîtesse vers leurs compagnons qui s'étoient arrêtés à environ cinquante verges parderrière. Ils firent signe de les suivre à MM. Banks & Solander qui, s'étant rendus à cette invitation, reçurent, de leur part, plusieurs marques grossières d'amitié. On leur donna quelques rubans & des grains de verre, qui leur firent beau-

Ann. 1769. Janvier.

coup de plaisir. Ces préliminaires ayant excité une confiance réciproque, tous les Américains prirent part à la conversation, telle qu'elle pouvoit être entre gens qui ne s'entendoient que par signes. Trois d'entre eux accompagnèrent MM. Banks & Solander jusqu'au vaisseau. Lorsqu'ils furent à bord, un d'eux, que nous prîmes pour un prêtre, fit les mêmes cérémonies que décrit M. de Bougainville, & qu'il regarde comme un exorcisme. A mesure qu'il parcouroit le bâtiment, ou lorsque quelque chose, qu'il n'avoit pas encore vue, attiroit son attention, il poussoit pendant quelques minutes des cris de toutes ses forces, sans diriger sa voix ni vers nous, ni vers ses compagnons.

Ils mangèrent un peu de pain & de bœuf; mais, à ce qu'il nous parut, sans beaucoup de plaisir, quoiqu'ils emportassent ce que nous leur donnions & qu'ils ne mangeoient pas; ils ne voulurent pas avaler une goutte de vin ni d'eau-de-vie; ils portèrent le verre à leur bouche, & après avoir goûté de la liqueur, ils le rendirent en marquant beaucoup de dégoût. La curiosité semble être une des passions en petit nombre qui distinguent l'homme de la brute; mais ces Américains étoient peu curieux: ils alloient d'un endroit du vaisseau à l'autre, & regardoient tous les objets différens qui se pré-

sentoient à eux, sans témoigner de l'étonnement & du plaisir; car les cris de l'exorciste n'exprimoient ni l'un ni l'autre.

APRÈS avoir resté environ deux heures à bord, ils nous firent signe qu'ils avoient envie de s'en aller. On équipa sur-le-champ une chaloupe, & M. Banks jugea à propos de les accompagner; il les débarqua sains & saufs, & les reconduisit vers leurs compagnons, parmi lesquels il remarqua la même indifférence que nous avions observée dans ceux qui étoient venus nous voir. Les uns n'étoient point empressés à raconter ce qu'ils avoient vu & comment ils avoient été traités, & les autres ne paroissoient pas plus curieux de les entendre: une demi-heure après, M. Banks revint au vaisseau, & les Américains quittèrent la côte.

CHAPITRE IV.

Voyage à une Montagne pour chercher des plantes.

LE 16, de grand matin, MM. Banks & Solander, accompagnés du chirurgien M. Monkhouse, de M. Green l'astronome, de leurs gens & de deux matelots, pour les aider à

ANN. 1769. Janvier.

porter leur équipage, partirent du vaiſſeau dans la vue de pénétrer dans l'intérieur des terres auſſi loin qu'ils le pourroient, & de s'en revenir le ſoir. La montagne vue à une certaine diſtance, ſembloit être formée d'une plaine, & plus haut d'un rocher entièrement pelé. M. Banks vouloit traverſer le bois, dans l'eſpérance de trouver au-delà de quoi ſe dédommager des peines qu'il ſe donneroit & de cueillir des plantes nouvelles ſur ces montagnes, où aucun botaniſte n'avoit encore pénétré. Ils entrèrent dans le bois par une partie du rivage ſablonneuſe & ſituée à l'Oueſt de l'endroit où nous faiſions de l'eau, & ils continuèrent à monter juſqu'à trois heures après midi, ſans trouver aucun ſentier, & ſans pouvoir arriver à la vue du terrein qu'ils vouloient viſiter. Bientôt après ils parvinrent à l'endroit qu'ils avoient pris pour une plaine, ils furent très-mortifiés de reconnoître que c'étoit un terrein marécageux couvert de petits buiſſons de bouleaux d'environ trois pieds de haut, ſi bien entrelacés les uns dans les autres, qu'il étoit impoſſible de les écarter pour s'y frayer un paſſage. Ils étoient obligés de lever la jambe à chaque pas, & ils enfonçoient dans la vaſe juſqu'à la cheville du pied. Pour aggraver la peine & la difficulté d'un pareil voyage, le tems, qui juſqu'alors avoit été auſſi beau

que dans nos jours du mois de Mai, devint nébuleux & froid, avec des bouffées d'un vent très-piquant, accompagnée de neige. Malgré leur fatigue, ils allèrent en avant avec courage : ils croyoient avoir paffé le plus mauvais chemin, n'être plus éloignés que d'un mille du rocher qu'ils avoient apperçu. Ils étoient à-peu-près aux deux tiers de ce bois marécageux, lorfque M. Buchan, un des deffinateurs de M. Banks, fut faifi d'un accès d'épilepfie. Toute la compagnie fut obligée de faire halte, parce qu'il lui étoit impoffible de fe traîner plus loin; on alluma du feu, & ceux qui étoient les plus fatigués furent laiffés derrière pour prendre foin du malade. MM. Banks & Solander, M. Green & M. Monkhoufe continuèrent leur route, & dans peu ils parvinrent au fommet de la montagne. Comme botaniftes ils eurent de quoi fatisfaire leur attente; ils trouvèrent beaucoup de plantes qui font auffi différentes de celles qui croiffent dans les montagnes d'Europe, que celles-ci le font des productions de nos plaines.

Le froid étoit devenu très-vif, la neige tomboit en plus grande abondance, & le jour étoit fi fort avancé, qu'il n'étoit pas poffible de retourner au vaiffeau avant le lendemain. C'étoit un parti bien défagréable & bien dangereux que de paffer la nuit fur cette monta-

ANN. 1769. Janvier.

gne & dans ce climat. Ils y furent pourtant contraints, & ils prirent pour cela toutes les précautions qui dépendoient d'eux.

MM. Banks & Solander s'occupèrent alors à rassembler des plantes & à profiter d'une occasion qu'ils avoient achetée par tant de dangers; pendant ce tems ils renvoyèrent M. Green & M. Monkhouse vers M. Buchan & les personnes qui étoient restées avec lui. Ils fixèrent pour rendez-vous général une hauteur par laquelle ils se proposèrent de passer pour retourner au bois par un meilleur chemin, en traversant le marais qui ne leur paroissoit pas avoir plus d'un demi-mille de largeur, & au sortir duquel ils se mettroient à l'abri dans le bois où ils pourroient bâtir une hutte & allumer du feu. Comme ils n'avoient rien à faire qu'à descendre la colline, il leur sembloit facile d'accomplir ce projet. La compagnie se rassembla au rendez-vous, & quoiqu'on souffrît du froid, tous étoient alertes & bien portans; M. Buchan lui-même ayant recouvré ses forces au-delà de ce qu'on pouvoit espérer. Il étoit près de huit heures du soir, mais il faisoit encore assez de jour, & on se mit en marche pour traverser la vallée. M. Banks prit sur lui de faire l'arrière-garde de sa troupe pour empêcher qu'il ne restât des traîneurs. On verra bientôt que cette précaution n'étoit

pas inutile. Le docteur Solander, qui avoit traversé plus d'une fois les montagnes qui séparent la Suède de la Norwege, savoit bien qu'un grand froid, sur-tout quand il est joint à la fatigue, produit dans les membres une stupeur & un engourdissement presque insurmontables. Ils conjura ses compagnons de ne point s'arrêter, quelque peine qu'il leur en pût coûter, & quelque soulagement qu'ils espérassent dans le repos. Quiconque s'asseoira, leur dit-il, s'endormira, & celui qui s'endormira ne se réveillera plus. Après cet avis qui les alarma, ils allèrent en avant; ils étoient toujours sur le rocher & n'avoient pas encore pu arriver jusqu'au marais, lorsque le froid devint si vif, qu'il produisit les effets qu'on leur avoit tant fait redouter. Le docteur Solander fut le premier qui ne put résister à ce besoin de sommeil contre lequel il s'étoit efforcé de prémunir ses compagnons; il demanda qu'on le laissât coucher. M. Banks lui fit des prières & des remontrances inutiles. Il s'étendit sur la terre couverte de neige, & ce fut avec une peine extrême que son ami le tint éveillé. Richmond, un des noirs de M. Banks, qui avoit aussi souffert du froid, commença à rester derrière les autres. M. Banks envoya en avant cinq personnes, parmi lesquelles étoit M. Buchan, pour préparer

ANN. 1769. Janvier.

du feu au premier endroit qu'ils trouveroient convenable, & lui-même avec quatre autres demeura avec le docteur & Richmond, qu'on fit marcher partie de gré & partie de force : mais lorsqu'ils eurent traversé la plus grande partie du marais, ils déclarèrent qu'ils n'iroient pas plus loin. M. Banks eut encore recours aux prières & aux instances, tout fut sans effet : quand on disoit à Richmond que s'il s'arrêtoit il mourroit bientôt de froid, il répondoit qu'il ne desiroit rien autre chose que de reposer & de mourir. Le docteur ne renonçoit pas aussi formellement à la vie : il disoit qu'il vouloit bien aller, mais qu'il lui falloit auparavant prendre un instant de sommeil, quoiqu'il eût averti tout le monde, que s'endormir & périr étoient la même chose. M. Banks & les autres se trouvant dans l'impossibilité de les faire avancer, les laissèrent se coucher soutenus en partie sur les broussailles, & l'un & l'autre tombèrent tout de suite dans un sommeil profond.

BIENTÔT après quelques-uns de ceux qui avoient été envoyés en avant, revinrent avec la bonne nouvelle que le feu étoit allumé à un quart de mille delà. M. Banks alors s'occupa d'éveiller le docteur Solander, & heureusement il y réussit ; mais quoiqu'il n'eût dormi que cinq minutes, il avoit presque perdu l'usage de ses membres,

ses membres, & tous ses muscles étoient si contractés, que ses souliers tomboient de ses pieds: il consentit cependant à marcher avec les secours qu'on pourroit lui donner; mais tous les efforts furent inutiles pour faire relever le pauvre Richmond. Après avoir tenté sans succès de le mettre en mouvement, M. Banks laissa auprès de lui son autre noir & un matelot qui sembloient avoir moins souffert du froid que les autres, leur promettant de les remplacer promptement par deux autres hommes qui se seroient suffisamment réchauffés; il parvint enfin avec beaucoup de peine à faire arriver le docteur auprès du feu. Il envoya ensuite deux de ses gens qui s'étoient reposés & réchauffés, espérant qu'ils pourroient avec le secours de ceux qui étoient restés derrière, rapporter Richmond, quand même il seroit impossible de le réveiller; environ une demi-heure après, il eut le chagrin de voir ses deux hommes revenir seuls; ils dirent qu'ils avoient parcouru tous les environs de l'endroit où l'on avoit laissé Richmond, qu'ils n'y avoient trouvé personne, & que, bien qu'ils eussent crié à plusieurs reprises, on ne leur avoit point répondu. Ce récit fut une cause d'étonnement & de chagrin, particulièrement pour M. Banks, qui ne pouvoit concevoir comment cela étoit arrivé. Cependant on se

ANN. 1769. Janvier.

ANN. 1769. Janvier.

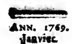
souvint qu'une bouteille de rum, qui faisoit toute la provision de la compagnie, étoit demeurée dans l'havresac d'un des absens, & on conjectura que le noir & le matelot, qu'on avoit laissés avec Richmond, s'étoient servi de ce moyen pour réveiller Richmond & pour se tenir en baleine, & que tous trois en ayant bu un peu trop, s'étoient écartés de l'endroit où on les avoit laissés, au lieu d'attendre les secours & les guides qu'on leur avoit promis. Sur ces entrefaites, la neige ayant recommencé à tomber & duré deux heures entières; on désespéra de revoir ces malheureux, au moins vivans. Mais vers minuit, à la grande satisfaction de ceux qui étoient autour du feu, on entendit des cris. M. Banks & quatre autres se détachèrent sur-le-champ, & trouvèrent un matelot n'ayant que la force qu'il lui falloit pour se soutenir en chancelant, & pour demander qu'on l'aidât. M. Banks l'envoya tout de suite auprès du feu, & à l'aide des renseignemens qu'on put tirer de lui, on se remit a la recherche des deux autres qu'on retrouva bientôt après. Richmond étoit debout, mais ne pouvant mettre un pied devant l'autre. Son compagnon étoit étendu sur la terre, aussi insensible qu'une pierre; on fit venir tous ceux qui étoient aupres du feu, & on essaya d'y porter ces deux hommes; tous

les efforts furent inutiles; la nuit étoit extrêmement noire ; la neige étoit très-haute, & il leur étoit très-difficile de se faire un chemin à travers les broussailles & sur un terrein marécageux où chacun d'eux faisoit des chûtes à tous les pas. Le seul expédient qu'ils imaginèrent fut de faire du feu sur le lieu même ; mais la neige qui étoit sur terre, celle qui tomboit encore du ciel & celle que les arbres laissoient tomber à gros flocons, les mettoit dans l'impossibilité d'allumer du feu dans ce nouvel endroit ou d'y en porter de celui qu'ils avoient allumé dans le bois. Ils furent dont réduits à la triste nécessité d'abandonner ces malheureux à leur destinée, après leur avoir fait un lit de petites branches d'arbres, & les en avoir couverts jusqu'à une hauteur assez considérable.

Ann. 1769. Janvier.

Après être demeurés ainsi exposés à la neige & au froid pendant une heure & demie, quelques-uns de ceux qui n'avoient pas encore été saisis du froid commencerent à perdre le sentiment. Entr'autres, Briscoe, & un des domestiques de M. Banks, se trouva si mal, qu'on crut qu'il mourroit avant qu'on pût l'approcher du feu.

A la fin cependant ils arrivèrent au feu, & passèrent la nuit dans une situation qui, quoique terrible en elle-même, l'étoit encore davantage par le souvenir de ce qui s'étoit pas-


Ann. 1769. Janvier.

sé & par l'incertitude de ce qui les attendoit. De douze hommes qui étoient partis le matin pleins de vigueur & de santé, deux étoient regardés comme morts, un autre étoit si mal qu'on doutoit beaucoup qu'il pût revoir le lendemain, & un quatrième, M. Buchan, étoit menacé de retomber dans son accès par la nouvelle fatigue qu'il avoit essuyée pendant cette fâcheuse nuit. Ils étoient éloignés du vaisseau d'une journée de chemin, il leur falloit traverser des bois inconnus dans lesquels ils pouvoient craindre de s'égarer & d'être surpris par la nuit suivante. Comme ils ne s'étoient préparés qu'à un voyage de huit ou dix heures, il ne leur restoit pour provision qu'une espèce de vautour qu'ils avoient tué en se mettant en marche, & qui, partagé également, ne pouvoit fournir à chacun d'eux que quelques bouchées. Ils ne savoient comment ils pourroient soutenir le froid si la neige continuoit; ils jugeoient de la dureté de ce climat par une seule observation, c'est qu'ils étoient alors au milieu de l'été; le 21 Décembre étant le plus long jour de cette partie du monde; & tout devoit leur faire craindre les plus grandes extrémités du froid, lorsqu'ils étoient témoins d'un phénomène qu'on ne voit pas même en Norwege & en Laponie dans la même saison de l'année.

LA pointe du jour commençant à paroître, en jettant les yeux de tous côtés, ils ne virent rien que de la neige qui leur paroissoit aussi épaisse sur les arbres que sur le terrein, & de nouvelles bouffées se succédant continuellement avec la plus grande violence, il leur fut impossible de se mettre en marche. Ils ignoroient combien cette situation pouvoit durer, & ils avoient trop de raisons de craindre de ne pouvoir sortir de cette horrible forêt, & d'y périr de faim & de froid. ANN. 1769. Janvier.

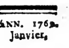
ILS avoient souffert tout ce qu'on peut imaginer de l'horreur d'une pareille situation, lorsqu'à six heures du matin ils conçurent quelques espérances du salut, en distinguant le lieu du lever du soleil au travers les nuages qui commençoient à devenir un peu moins épais & à se dissiper. Leur premier soin fut de voir si les pauvres malheureux, qu'ils avoient laissés ensevelis sous des branches d'arbres, vivoient encore. Trois de la compagnie furent dépêchés pour cela, & revinrent bientôt avec la triste nouvelle qu'ils étoient morts.

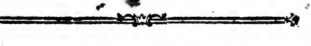
QUOIQUE le ciel se nettoyât toujours davantage, la neige continuoit à tomber avec tant d'abondance, qu'ils n'osoient se hasarder à reprendre leur route vers le vaisseau; mais, sur les huit heures, une petite brise s'éleva qui, fortifiée de l'action du soleil, acheva

Ann. 1769. Janvier.

d'éclaircir le tems, & bientôt après ils virent la neige tomber des arbres en gros flocons; signe certain de l'approche d'un dégel. Ils examinèrent alors avec plus d'attention l'état de leurs malades. Briscoe étoit encore très-mal, mais il dit qu'il se croyoit en état de marcher. M. Buchan étoit beaucoup mieux que ni lui, ni ses compagnons n'eussent osé l'espérer. Ils étoient cependant pressés par la faim qui, après un si long jeûne, l'emporta sur toutes les autres craintes. Avant de partir, il fut convenu unanimement qu'on mangeroit le vautour; il fut plumé, &, comme on jugea qu'il seroit plus aisé de le partager avant qu'il fût cuit, on en fit dix portions, que chacun accommoda à sa fantaisie. Après ce repas qui fournit à chacun environ trois bouchées, ils se préparèrent à partir; mais il étoit dix heures avant que la neige fût assez fondue pour laisser le chemin praticable. Après une marche d'environ huit heures, ils furent agréablement surpris de se trouver sur le rivage, & beaucoup plus près du vaisseau qu'ils ne pouvoient s'y attendre. En revoyant les traces du chemin qu'ils avoient fait en partant du navire, ils s'apperçurent qu'au lieu de monter la montagne en ligne droite, ce qui les auroit fait pénétrer dans le pays, ils avoient décrit un cercle autour d'elle. Quand ils furent à bord,

ils se félicitèrent les uns les autres de leur retour, avec une joie qu'on ne peut sentir qu'après avoir été exposé à un danger semblable, & dont je pris bien aussi ma part, après toutes les inquiétudes que j'avois senties en ne les voyant pas revenir le même jour.


ANN. 1769. Janvier.



CHAPITRE V.

Passage du Détroit de le Maire. *Description ultérieure des habitans & des productions de la* Terre de Feu.

LE 18 & le 19, la grosse mer nous empêcha de transporter à bord du bois & de l'eau; mais le 20, le vent étant moins fort, nous envoyâmes la chaloupe au rivage, & MM. Banks & Solander y allèrent aussi. Ils débarquèrent au fond de la baie, & tandis que mes gens étoient occupés à couper des brouissailles, ils poursuivirent leur grand objets, l'étude de la nature, & recueillirent beaucoup de plantes & de coquilles entièrement inconnues jusqu'à eux. Ils vinrent dîner à bord, & retournèrent ensuite dans le dessein de voir un village américain, qu'on avoit dit être situé à environ deux milles dans le pays. Ils trouvèrent qu'on

ANN. 1769. Janvier.

ne les avoit pas trompés ſur la diſtance; ils s'en approchèrent par un chemin qui leur parut être fréquenté. Cependant ils mirent plus d'une heure à y arriver, parce qu'ils enfonçoient ſouvent dans la boue juſqu'aux genoux. Lorſqu'ils furent à une petite diſtance de l'endroit, deux Américains vinrent à leur rencontre avec un air de cérémonie. Lorſqu'ils les eurent joints, ils ſe mirent à crier, comme ils avoient fait dans le vaiſſeau, ſans s'adreſſer ni aux Anglois ni à leurs compagnons; & ayant continué ces étranges cris pendant quelque tems, ils conduiſirent nos gens au village, qui étoit ſitué ſur une colline aride & couverte d'arbres, auxquels la main de l'homme ne paroît pas avoir jamais touché. Elle conſiſte en une douzaine de huttes de la ſtructure la plus groſſière qu'on puiſſe imaginer. Ces cabanes ne ſont autre choſe que quelques pieux plantés en terre, inclinés les uns ſur les autres par leurs ſommets, & formant une eſpèce de cône ſemblable à nos ruches. Elles étoient couvertes du côté du vent par quelques branchages & par une eſpèce de foin. Du côté ſous le vent, il y avoit une ouverture d'environ la huitième partie du cercle, & qui ſervoit de porte & de cheminée. Ces huttes étoient conſtruites comme celles que nous avions vues dans la baie de *Saint-*

Vincent, & dans l'une desquelles nous avions trouvé encore des restes de feu. Il n'y avoit aucun meuble dans la cabane. Un peu de foin, répandu à terre, servoit à-la-fois de sièges & de lits. De tous les ustensiles que l'adresse & le besoin ont introduits parmi les autres nations sauvages, ceux-ci n'avoient qu'un panier à porter à la main, un sac pendant sur leur dos, & la vessie de quelque animal pour contenir de l'eau.

LES habitans de ce village formoient une petite tribu d'environ cinquante personnes des deux sexes & de tout âge. Ils sont d'une couleur approchante de la rouille de fer mêlée avec de l'huile; ils ont de longs cheveux noirs: les hommes sont gros & mal faits, leur stature est de cinq pieds huit à dix pouces. Les femmes sont plus petites & ne passent guère cinq pieds. Toute leur parure consiste dans une peau de guanaque ou de veau marin, jettée sur leurs épaules dans le même état où elle a été retirée de dessus l'animal; un morceau de la même peau qui leur enveloppe les pieds & qui se ferme comme une bourse au-dessus de la cheville, & un petit tablier qui tient lieu aux femmes de *la feuille de figuier*. Les hommes portent leur manteau ouvert; les femmes le lient autour de la ceinture avec une courroie; mais quoiqu'elles soient à peu-près nues, elles

ANN. 1769. Janvier.

ont un grand desir de paroître belles. Elles peignent leurs visages, les parties voisines des yeux communément en blanc, & le reste en lignes horizontales rouges & noires ; mais tous les visages sont peints différemment. Il paroît d'ailleurs que cette toilette se fait avec plus de recherche & de soin dans certaines occasions. Les deux Américains qui faisoient à MM. Banks & Solander les honneurs du village, avoient le corps presque entièrement couvert de lignes noires dans tous les sens, ce qui faisoit un coup-d'œil fort extraordinaire. Les hommes & les femmes portent des bracelets de grains, tels qu'ils peuvent les faire avec de petites coquilles & des os. Les femmes en ont au poignet & au bas de la jambe ; les hommes au poignet seulement ; mais en revanche ils portent autour de la tête une espèce de rézeau composé de fil brun. Ils paroissoient attacher une valeur très-grande à tout ce qui est rouge, & préféroit un de nos grains de verroterie, même à un couteau ou à une hache. Leur langage est en grande partie guttural ; & ils prononcent quelques-uns de leurs mots par des sons exactement semblables aux efforts que fait un homme qui a dans la gorge quelque chose dont il veut se débarrasser. Ils ont cependant des mots qui seroient regardés comme doux dans les langues les plus perfec-

tionnées de l'Europe. M. Banks apprit à prononcer les termes dont ils se servent pour désigner les grains de bracelets & l'eau. Quand ils vouloient avoir de ces grains, au lieu de rubans & d'autres bagatelles, ils prononçoient le mot *Halleca ;* & quand ils vinrent à bord du vaisseau & qu'ils nous demandoient par signes où étoit l'eau, ils faisoient le geste de boire, & montrant ou les tonneaux ou leur place, ils crioient *Oodá.*

IL ne nous parut pas que ce peuple eût d'autre nourriture que les coquillages, car quoique les veaux marins fréquentent leur côte, ils n'ont aucun instrument pour les prendre. Les coquillages sont ramassés par les femmes, dont l'occupation est de suivre la marée à mesure qu'elle descend, avec un panier dans une main, un bâton pointu & barbelé dans l'autre, & un sac sur leur dos; elles détachent les coquillages du rocher avec le bâton, & les mettent dans le panier qu'elles vuident ensuite dans le sac.

LEURS armes, qui consistent en un arc & des flèches, sont la seule chose que nous ayions trouvée chez ces sauvages qui présente quelque apparence d'industrie. L'arc étoit assez bien fait, & les flèches étoient les plus jolies que nous eussions jamais vues. Elles sont de bois très-bien poli, & la pointe étoit de verre

ANN. 1769. Janvier.

ou de *filex*, barbelée, taillée & ajustée avec une grande adresse. Nous vîmes aussi chez eux plusieurs morceaux de verre & de cailloux non travaillés, & quelques marchandises d'Europe, comme des anneaux, des boutons, des draps & des toiles. Nous pouvons en conclure que ces peuples voyagent du coté du Nord, puisqu'il y a plusieurs années qu'aucun vaisseau n'est allé au Sud jusqu'à cette partie de *la Terre de Feu*. Nous observâmes aussi qu'ils ne montroient aucune surprise lorsque nous nous servions de nos armes à feu, dont ils paroissoient connoître fort bien l'usage; car un jour quelques-uns d'entre eux retournant du vaisseau à terre dans la chaloupe, firent signe à M. Banks de tuer un veau marin qui les suivoit.

M. de Bougainville qui, au mois de Janvier 1768, précisément une année avant notre arrivée, avoit débarqué sur cette côte au 53d 40′ 41″ de latitude, avoit donné à ce peuple, entre autres choses, des morceaux de verre; il raconte qu'un enfant d'environ douze ans s'avisa d'en avaler un morceau, & qu'il mourut dans de grandes douleurs. Tous les soins que prit le chirurgien ne purent le sauver. L'aumônier François fut plus heureux dans l'exercice de ses fonctions, car il trouva le moyen de lui administrer le baptême à la dérobée,

& si subtilement, que les parens de l'enfant ne s'en apperçurent pas. Le verre que nous vîmes parmi eux, pouvoit être celui que M. de Bougainville leur avoit laissé, soit à eux-mêmes, soit à d'autres habitans du même pays, de qui ceux-ci le tenoient : car ils paroissoient plutôt une horde errante qu'un peuple à demeure fixe. Leurs maisons sont construites de manière à ne pouvoir durer que peu de tems; ils n'ont d'autres ustensiles, ni d'autres meubles que le panier & le sac dont nous avons parlé plus haut, & qui paroissent faits de manière à pouvoir être transportés facilement à la main & sur le dos. L'unique habillement que nous leur ayons vu est à peine suffisant pour les défendre du froid dans l'été de ce pays, & beaucoup moins dans l'hiver qui doit y être très-rude. Les coquillages, dont ils font leur unique nourriture, doivent s'épuiser lorsqu'ils ont demeuré quelque tems sur la même partie de la côte; enfin les maisons abandonnées que nous avons trouvées dans la baie de *Saint-Vincent*, confirment encore cette conjecture.

UNE autre raison de croire que ce peuple est errant, c'est que nous ne leur avons vu aucun bateau, ni canot, ni rien de semblable; il est pourtant difficile de croire qu'ils en soient absolument dépourvus ; d'autant plus qu'ils

ANN. 1769. Janvier.

n'éprouvoient point le mal de mer, soit dans la chaloupe, soit à bord du vaisseau. Nous crûmes qu'il y avoit un détroit ou canal venant du détroit de *Magellan*, & pénétrant dans l'intérieur de cette isle, par où ces gens pouvoient être venus, en laissant leurs canots à l'extrémité de ce canal.

ILS ne paroissent soumis à aucune forme de gouvernement, ni à aucune subordination; personne n'est plus respecté qu'un autre; cependant ils vivent ensemble dans la plus parfaite intelligence. Nous n'avons découvert parmi eux aucune apparence de religion, excepté les cris dont nous avons parlé, & que nous supposons être une cérémonie superstitieuse, par l'unique raison que nous ne pouvons lui donner un autre objet. Les deux guides qui conduisirent MM. Banks & Solander au village, & un des Américains qui vint à bord du vaisseau, étant les seuls à qui nous avons entendu pousser ces cris, nous conjecturâmes que c'étoient des prêtres. Du reste, ces hommes, les plus misérables & les plus stupides des créatures humaines, le rebut de la nature, nés pour consumer leur vie à errer dans ces déserts affreux, où nous avons vu deux Européens périr de froid au milieu de l'été, sans autre habitation qu'une malheureuse hutte formée de quelques bâtons & d'un peu d'herbes séches où le vent, la neige & la

pluie pénètrent de toutes parts, presque nuds, destitués même des commodités que peut fournir l'art le plus grossier, privés de tout moyen de préparer leur nourriture; ces hommes, dis-je, étoient contens; ils sembloient ne desirer rien au-delà de ce qu'ils possèdent. Rien de ce que nous leur offrions ne leur paroissoit agréable, à l'exception des grains de verre & de quelques ornemens superflus. Nous n'avons pas pu savoir ce qu'ils souffrent pendant la rigueur de leur hiver; mais il est certain qu'ils ne sont affectés douloureusement de la privation d'aucune des commodités sans nombre que nous mettons au rang des choses de première nécessité. Comme ils ont peu de desirs, il est probable qu'ils les satisfont tous. Il n'est pas aisé de déterminer ce qu'ils gagnent à être exempts du travail, de l'inquiétude & des soins que nous coûtent nos efforts continuels pour satisfaire cette multitude infinie de desirs divers, que l'habitude d'une vie artificielle a fait naître dans nos cœurs; mais peut-être cela seul compense-t-il tous les avantages de leur situation, & tient égale entre eux & nous la balance du bien & du mal, qui sont l'un & l'autre le partage de l'humanité.

Ann. 1769. Janvier.

Nous n'avons vu sur cette terre aucun quadrupède, excepté des veaux marins, des lions marins & des chiens. C'est une chose

Ann. 1769. Janvier.

digne de remarque que leurs chiens aboyent; ce que ne font pas ceux qui font originaires d'Amérique : nouvelle preuve que le peuple que nous y avons vu a eu quelque communication immédiate ou éloignée avec les habitans de l'Europe. Il y a cependant d'autres quadrupèdes dans l'intérieur du pays ; car M. Banks étant au fommet de la plus haute des montagnes qu'il parcourut dans fon expédition à travers les bois, vit les traces d'un grand animal fur la furface d'un terrein marécageux, mais fans pouvoir diftinguer de quelle efpèce il étoit.

On n'y trouve que fort peu d'oifeaux de terre; M. Banks n'en a vu aucun plus gros que nos merles; mais les oifeaux d'eau y font en grande abondance, particulièrement les canards. Nous n'y avons prefque point apperçu de poiffons, & aucun de ceux que nous avons pris à l'hameçon, ne s'eft trouvé bon à manger; mais les coquillages, les lepas & les moules y font en grande abondance.

Parmi les infectes, qui n'y font pas nombreux, il n'y a ni coufins, ni mouftiques, ni aucune efpèce nuifible ou incommode, ce qu'on ne peut dire peut-être d'aucun autre pays inculte. Durant les bouffées de neige que nous avions tous les jours, ils fe cachoient; & dès que le tems s'éclairciffoit ils reparoiffoient

foient avec toute la vigueur & l'agilité que le climat le plus chaud auroit pu leur donner. ANN. 1769. Janvier.

MM. Banks & Solander ont trouvé une grande variété de plantes, dont la plus grande partie font totalement différentes de toutes celles qui ont été décrites jufqu'ici : outre le bouleau & l'arbre qui porte la canelle de Winter, dont nous avons fait mention ci-deffus, il y a le hêtre, *fagus antarcticus*, qui auffi-bien que le bouleau, peut être employé pour la charpente. Nous ne pouvons pas faire ici l'énumération de toutes les plantes qu'on y trouve; mais comme l'efpèce de creffon, appellée *cardamine antifcorbutica*, & le céleri fauvage, *apium antarcticum*, paroiffent antifcorbutiques, & peuvent être par-là d'une grande utilité aux équipages des vaiffeaux qui dans la fuite relâcheront ici, nous donnerons la defcription de ces plantes.

ON trouve ce creffon en abondance dans les endroits humides, près des fources, & généralement parlant, dans les environs du rivage, particulièrement au lieu de l'aiguade dans la baie de *Bon-Succès*. Quand il eft jeune, c'eft alors qu'il eft plus falutaire. Il rampe fur la terre : fes feuilles font d'un verd clair ; elles font difpofées deux à deux & oppofées l'une à l'autre, avec une feule à l'extrémité, qui communément eft la cinquième

ANN. 1769. Janvier.

ſur chaque tige. La plante ſortant de cet état, pouſſe des jets qui ont quelquefois deux pieds de haut, & qui portent à leur extrémité de petites fleurs blanches, leſquelles ſont ſuivies de longues ſiliques : toute la plante reſſemble beaucoup à celle qu'on appelle en Angleterre fleur de coucou.

LE céleri ſauvage eſt ſemblable à celui de nos jardins; ſes fleurs ſont blanches, & placées de la même manière en petites touffes à l'extrémité des branches, mais les feuilles ſont d'un verd plus foncé : il croît près de la grève, communément ſur le ſol le plus voiſin de celui qui eſt couvert par la haute marée. On peut le diſtinguer aiſément par le goût, qui tient de celui du perſil. Nous en avons beaucoup mangé, ſur-tout dans la ſoupe, qui, aſſaiſonnée ainſi produiſit les mêmes effets ſalutaires que les marins éprouvent de la nourriture végétale, après avoir été long-tems réduits aux alimens ſalés.

LE 22 Janvier, vers les deux heures du matin, ayant achevé de mettre à bord l'eau & le bois, nous ſortîmes de la baie pour continuer notre route dans le détroit.

CHAPITRE VI.

Description générale de la partie Sud-Est de la Terre de Feu *& du Détroit de* le Maire, *avec quelques remarques sur ce qu'en dit l'Amiral Anson. Instructions sur le passage à l'Ouest dans les mers du Sud en tournant cette partie de l'Amérique.*

PRESQUE tous les écrivains qui ont parlé de la *Terre de Feu*, la décrivent comme étant entièrement destituée de bois & couverte de neige : peut-être en effet est-elle couverte de neige en hiver ; & ceux qui l'ont vue dans cette saison, peuvent avoir été conduits, par l'aspect qu'elle présente alors, à croire qu'elle manque de bois. Le lord Anson y aborda au commencement de Mars, qui répond à notre mois de Septembre ; & nous y étions au commencement de Janvier, qui répond à notre mois de Juillet. Cette circonstance peut expliquer la différence de son récit d'avec le nôtre. Nous eûmes la vue de cette terre à environ 21 lieues à l'Ouest du détroit de *le Maire*, &, dès ce moment, nous pouvions distinguer clairement les arbres avec nos lunettes. Quand ANN. 1769. Janvier.

Ann. 1769. Janvier.

nous en fûmes plus près, quoique nous vissions çà & là des espaces couverts de neige, les pentes des collines & les côtes voisines de la mer nous montroient la plus agréable verdure : les hauteurs sont assez élevées, mais ne peuvent pas être appellées des montagnes, quoique leurs sommets soient entièrement nuds. Le sol des vallées est riche & d'une grande profondeur. Au pied de presque toutes ces collines on trouve un petit ruisseau dont l'eau a une couleur rougeâtre, comme celle qui coule au travers de nos tourbières d'Angleterre ; mais elle n'a aucun mauvais goût, & en tout nous avons éprouvé que c'étoit la meilleure que nous eussions trouvée dans notre voyage. En rangeant la côte jusqu'au détroit, la sonde nous a donné par-tout de 40 à 50 brasses, fond de sable & de gravier. Les terres les plus remarquables de la *Terre de Feu* sont une montagne en forme de pain de sucre, sur le côté Ouest, non loin de la mer ; & les trois hauteurs appellées les *Trois-Freres*, à environ neuf milles à l'Ouest du cap *Saint-Diego*, pointe basse qui forme l'entrée septentrionale du détroit de *le Maire*.

On dit dans le Voyage de l'amiral Anson, qu'il est difficile de déterminer exactement en mer le gisement du détroit sur la seule vue de la *Terre de Feu*, quelque bien connue qu'elle

soit, sans avoir aussi la vue de la *Terre des Etats*; que quelques navigateurs ont été trompés par l'aspect de trois montagnes de la *Terre des Etats*, qu'ils ont prises pour les *Trois-Freres* de la *Terre de Feu*, erreur qui leur a fait dépasser le détroit : mais tout vaisseau qui côtoie la *Terre de Feu* sans la perdre de vue, ne peut manquer l'entrée du détroit, qui est par elle-même très-aisée à reconnoître. Quant à la *Terre des Etats*, que forme le côté oriental, on peut la distinguer encore plus facilement; car il n'y a point de côte sur la *Terre de Feu* qui ressemble à celle-là. On ne peut manquer le détroit de *le Maire* qu'en portant trop loin à l'Est, & en perdant de vue la *Terre de Feu*: mais si ce malheur arrive, on peut en effet dépasser le détroit, quelque distinctement qu'on ait vu la *Terre de Etats*. Il ne faut tenter l'entrée du détroit qu'avec un bon vent & un tems modéré, & à l'instant même où la marée y porte; ce qui arrive dans les pleines & nouvelles lunes, vers une ou deux heures : le mieux sera aussi de ranger la côte de la *Terre de Feu* d'aussi près que le vent le permettra. Avec ces précautions un vaisseau peut pénétrer dans le détroit en une marée, ou aller au moins jusqu'au Sud de la baie de *Bon-Succès*, dans laquelle il sera plus prudent d'entrer si le vent vient du Sud, que de tenter de

ANN. 1769. Janvier.

doubler la *Terre des Etats* avec un vent & un courant qui peuvent jeter le vaisseau sur cette isle.

LE détroit, qui est borné à l'Ouest par la *Terre de Feu*, & à l'Est par l'extrémité Ouest de la *Terre de Etats*, a environ cinq lieues de long & autant de large. La baie de *Bon-Succès* est à-peu-près vers le milieu du détroit, sur la *Terre de Feu;* on la découvre tout de suite en entrant dans le détroit par le Nord: elle a une pointe au Sud qui peut être reconnue par une trace sur la terre qui se montre comme une grande rade, conduisant de la mer dans l'intérieur du pays. L'entrée de la baie a une demi-lieue de large, & s'étend de l'Est à l'Ouest, environ deux milles & demi: l'ancrage est sûr par-tout, de dix à sept brasses d'eau, bon fond; on y trouve en abondance de très-bon bois & de l'eau. La marée monte dans la baie aux pleines & nouvelles lunes, vers les quatre ou cinq heures, & s'élève de cinq ou six pieds; mais le flot dure deux ou trois heures plus long-tems dans le détroit que dans la baie, & le jusant ou le courant qui porte au Nord, descend avec une force presque double de la marée montante.

L'ASPECT de la *Terre des Etats* ne nous a point présenté l'horreur & l'air sauvage qu'on lui donne dans la relation du Voyage de l'amiral Anson. La côte du Nord paroît avoir des baies & des havres; & là terre, quand nous

l'avons vue, n'étoit ni destituée de bois & de verdure, ni couverte de neige. L'isle semble avoir environ douze lieues de long & cinq de large. ANN. 1769. Janvier.

SUR la côte Ouest du cap de *Bon-Succès*, qui forme l'entrée S. O. du détroit, gît la baie de *Valentin*, dont nous n'avons vu que l'entrée. De cette baie la terre s'étend à l'O. S. O. à vingt ou trente lieues : elle paroît haute & montueuse, & forme différentes baies & anses.

A quatorze lieues au S. O. ½ O. de la baie de *Bon-Succès*, & à deux ou trois lieues de la côte, on trouve *New-Island* ou l'*Isle-Nouvelle*. Sa longueur du N. E. au S. O. est d'environ deux lieues; elle est terminée au N. E. par un mondrain remarquable.. L'isle *Evouts* est située à sept lieues au S. O. de *New-Island*. Un peu à l'O. du S. de cette isle, on rencontre les deux petites isles de *Barnevelt*, qui sont plates, & très-près l'une de l'autre. Elles sont environnées en partie de rochers qui s'élèvent à différentes hauteurs au-dessus de la surface de la mer, & dont le gisement est à vingt-quatre lieues du détroit de *le Maire*. La pointe S. O. des isles de l'*Hermite* est à trois lieues S. O. ¼ S. des isles de *Barnevelt*. Ces isles de l'*Hermite*, qui sont assez hautes, gisent au S. E. & N. Ouest. En les contemplant de plusieurs points de vue, on les prend pour une seule isle ou pour une partie du continent.

Ann. 1769. Janvier.

Pour aller de la pointe S. E. des isles de l'*Hermite* au cap de *Horn*, il faut tourner au S. O. ¼ S. dans un espace de trois lieues.

La vue de ce cap & des isles de l'*Hermite*, depuis l'endroit où nous débarquâmes jusqu'au cap, est représentée dans la carte que j'ai donnée de cette côte : elle comprend aussi le détroit de *le Maire*, & une partie de la *Terre des Etats*.

J'ai vu moi-même toutes les terres & les côtes que j'ai tracées dans cette carte : on n'y a point marqué les baies & les passages dont nous n'avons découvert que les entrées. Il paroît sûr qu'on trouve dans la plupart de ces baies & passages, & peut-être dans tous, un bon mouillage, de l'eau & du bois. L'escadre Hollandoise commandée par l'Hermite, en 1624, ne manqua pas d'entrer dans quelques-uns : ce fut Chapenham, vice-amiral de cette escadre, qui découvrit le premier que la terre du cap *Horn* étoit composée de plusieurs isles. Les instructions que nous ont données sur ces parages les navigateurs de la flotte de l'*Hermite* sont très-défectueuses ; celles de *Schouten* & de *le Maire* sont encore plus mauvaises. Il ne faut donc pas s'étonner que les cartes qu'on a publiées jusqu'ici contiennent des erreurs, non-seulement dans le gisement des terres, mais encore dans la latitude &

longitude des lieux qui y ſont indiqués. J'aſſurerai pourtant qu'il y a peu de parties du monde dont la longitude ſoit déterminée avec plus d'exactitude que l'eſt celle du détroit de *le Maire* & du cap *Horn* dans la carte que nous préſentons au Public, puiſqu'elle eſt le réſultat de pluſieurs obſervations du ſoleil & de la lune que nous avons faites M. Green & moi. Ann. 1769. Janvier,

La variation de l'aiguille aimantée ſur cette côte eſt de 23 à 25d E., excepté près des iſles de *Barnevelt* & du cap *Horn* où nous trouvâmes que la déclinaiſon étoit un peu moindre, & ne ſuivoit pas de règles fixes. C'eſt probablement le voiſinage de la terre qui produit ce dérangement; l'eſcadre de l'*Hermite* s'apperçut que toutes les bouſſoles différoient l'une de l'autre, la déclinaiſon de l'aiguille d'inclinaiſon qui fut portée à terre dans la baie de *Bon-Succès*, étoit de 68d 15′ au-deſſous de l'horizon.

ENTRE le détroit de *le Maire* & le cap *Horn*, quand nous étions près de la côte, nous eûmes un courant très-fort qui avoit ſa direction au N. E.; nous le perdîmes, lorſque fûmes à une diſtance de quinze ou vingt lieues.

LE 26, nous partîmes du cap *Horn*, qui eſt ſitué au 55d 53′ de latitude S. & au 68d 13′ de longitude O. Nous ne ſommes allés que juſqu'au 60d 10′ de latitude Sud; notre longitude étoit alors de 74d 30′ Oueſt. Nous reconnû-



ANN. 1769. Janvier.

mes par dix-huit azimuths que la variation de l'aiguille étoit de 27ᵈ 9′ Eſt. Comme le tems étoit ſouvent calme, M. Banks alloit dans un petit bateau pour tirer des oiſeaux, & il rapporta quelques albatroſs & des *coupeurs d'eau.* Nous obſervâmes que les albatroſs étoient plus gros que ceux que avions pris au Nord du détroit. L'un d'eux, que nous meſurâmes, avoit dix pieds deux pouces d'envergure. Les *coupeurs d'eau* au contraire y ſont plus petits, & ont une couleur plus foncée ſur le dos. Nous écorchâmes les albatroſs ; & après les avoir laiſſé tremper dans de l'eau ſalée juſqu'au lendemain matin, nous les fîmes parbouillir : on les mit enſuite cuire dans un peu d'eau douce juſqu'à ce qu'ils fuſſent tendres, & l'on y fit une ſauce piquante. Chacun trouva très-bon ce mets ainſi apprêté, & nous en mangions volontiers, lors même qu'il y avoit du porc frais ſur la table.

Il eſt extrêmement probable, d'après pluſieurs obſervations faites avec beaucoup de ſoin, que depuis notre départ de terre, juſqu'au 13 Février, tems où nous nous trouvâmes au 49ᵈ 32′ de latitude & au 90ᵈ 37′ de longitude, nous n'eûmes point de courant à l'Oueſt.

Nous étions avancés alors à environ 12ᵈ à l'Oueſt & 3 ½ au Nord du détroit de *Ma-*

gellan, après avoir mis trente jours pour faire le tour de la *Terre de Feu* & du cap *Horn*, depuis l'entrée orientale du détroit jusqu'à ce lieu. On craint tant de doubler le cap *Horn*, que, suivant l'opinion générale, il vaut mieux passer le détroit de *Magellan*; cependant, après avoir quitté le détroit de *le Maire*, nous ne fûmes pas obligés une seule fois de riser entièrement nos huniers. Le *Dauphin*, dans son dernier voyage, qu'il fit à la même saison de l'année que nous, fut trois mois à passer le détroit de *Magellan*, sans y comprendre le tems qu'il resta au port *Famine*. D'après les vents que nous eûmes, je suis persuadé que si nous avions pris notre route à travers ce passage, un séjour si long au milieu de ces mers auroit fatigué l'équipage & fort endommagé nos ancres, nos cables, nos voiles & nos agrêts, inconvéniens que nous n'eûmes point à souffrir. Mais, en supposant qu'il vaille mieux doubler le cap que de passer le détroit de *Magellan*, on pourra toujours demander s'il est plus à propos de faire route par le détroit de *le Maire*, ou de tirer à l'Est & de tourner la *Terre des Etats*. Le lord Anson, dans son voyage, avertit que « tous les bâtimens qui font voile dans la » mer du Sud, au lieu de traverser le détroit » de *le Maire*, devroient toujours gagner à

ANN. 1769. Février.

ANN. 1769. Février.

»l'Est de la *Terre des Etats*, & courir continuellement au Sud, jusqu'au 61 ou 62′ »de latitude, avant de mettre le cap à »l'Ouest.». Mais, suivant moi, la traversée du détroit peut être préférable dans quelques circonstances, tandis que, dans d'autres, il vaudra mieux se tenir à l'Est de la *Terre des Etats*. Si on rencontre la terre à l'Ouest du détroit & que le vent soit favorable pour le traverser, je crois qu'il ne feroit pas raisonnable de perdre son tems à tourner la *Terre des Etats*. Je suis convaincu d'ailleurs qu'en se conformant aux avis que j'ai donnés, on peut passer le détroit sans danger. Si on rencontre la terre à l'Est du détroit, & que le vent soit orageux ou contraire, je crois qu'il seroit plus à propos de faire le tour de la *Terre des Etats*. Cependant je ne puis dans aucun cas, comme le lord Anson, recommander de gagner jusqu'au 61 ou 62′ de latitude, avant de mettre le cap à l'Ouest. Nous n'avons point trouvé le courant & les tempêtes qu'on suppose qu'il est nécessaire d'éviter en allant si loin vers le Sud; & en effet, comme les vents soufflent presque continuellement de ce rumb, il n'est guère possible de suivre cet avis. Le navigateur n'a de parti à prendre qu'à porter au Sud en serrant le vent; en courant sur ce bord, il voguera

non-seulement au Sud, mais à l'Ouest. Si le vent change vers le Nord de l'Ouest, sa route à l'Ouest sera considérable. Il sera très-à-propos de s'avancer suffisamment à l'Ouest pour doubler toutes les terres, avant que d'entreprendre de porter au Nord; la prudence des marins leur suggérera néceffairement cette précaution. ANN. 1769. Février.

Nous commençâmes à avoir des vents forts & une mer grosse, avec des intervalles irréguliers de calme & de beau tems.

CHAPITRE VII.

Suite du passage du cap Horn *aux nouvelles isles découvertes dans la mer du Sud. Description du gisement & de la forme de ces isles. Détails sur les habitans & sur plusieurs incidens qui nous survinrent pendant la route & lors de l'arrivée du vaisseau.*

NOUS RECONNUMES, par l'observation & par le lock, que le premier de Mars nous étions au 38^d^ 44′ de latitude S., & au 110^d^ 33′ de longitude O. Un tel accord dans ces deux mesures différentes, après une route de 660 lieues, fut regardé comme très-extraordinaire; il est démontré par-là que, depuis que nous eûmes quitté la terre du cap *Horn*, nous ne trou- 1 Mars.

ANN. 1769. Mars.

vâmes point de courant qui affectât la direction du vaisseau : il en résulte encore que nous n'avions approché d'aucune terre qui fût d'une considérable étendue ; car on trouve toujours des courants, lorsque la terre n'est pas éloignée, & quelquefois lors même qu'on en est à une distance de cent lieues, ce qui arrive particulièrement sur la côte orientale du continent dans la mer du Nord.

UN grand nombre d'oiseaux voloit continuellement autour du vaisseau, comme cela est ordinaire. M. Banks en tua jusqu'à soixante deux dans un jour ; ce qui est plus remarquable, il attrapa deux mouches de bois ; toutes deux de la même espèce, & qui sont différentes de celles qu'on a décrites jusqu'à présent : elles s'étoient probablement attachées aux oiseaux, & venoient avec eux de la terre que nous jugeâmes être fort éloignée. M. Banks trouva aussi une grande sèche, qui venoit d'être tuée par les oiseaux ; son corps mutilé flottoit sur l'eau ; elle étoit très-différente des sèches qu'on trouve dans les mers d'Europe, car elle avoit, au lieu de suçoirs, des bras qui étoient armés d'une double rangée de griffres aiguës, ressemblantes à celles du chat, & qui se retiroient comme celle-ci dans un fourreau. Nous fimes avec cette sèche une des meilleures soupes que nous eussions jamais mangée.

LES albatrofs commencèrent à nous quitter, & , depuis le 8 , nous n'en vîmes plus. Nous continuâmes notre route, fans qu'il nous arrivât rien de remarquable jufqu'au 24. Ce jour-là, quelques-uns des hommes, qui faifoient la garde pendant la nuit, nous rapportèrent qu'ils avoient vu paffer un morceau de bois près du vaiffeau, & que la mer qui étoit agitée, fe calma tout-à-coup & devint unie comme l'étang d'un moulin. Nous pensâmes tous qu'il y avoit une terre au-deffus du vent, mais je ne crus pas devoir faire des recherches fur ce que je n'étois pas sûr de rencontrer; je jugeai pourtant que nous n'étions pas éloignés des ifles qui furent découvertes par Quiros, en 1606. Notre latitude étoit de 22d 11′ S., & la longitude de 127d 55′ Oueft.

ANN. 1769. Mars.

LE 25, fur le midi, un des foldats de Marine, jeune-homme d'environ vingt ans, fut mis en fentinelle à la porte de ma chambre. Pendant qu'il étoit de garde, un de mes domeftiques faifoit dans le même endroit des bourfes de tabac avec une peau de veau marin; il en avoit promis une à quelques-uns de fes camarades, en refufant la même grace au jeune-homme qui la lui avoit demandée plufieurs fois; celui-ci le menaça en riant de lui en dérober s'il le pouvoit. Il arriva que mon domeftique, appellé précipitamment quelque

ANN. 1769. Mars.

part, chargea la ſentinelle de veiller ſur ſa peau, ſans faire attention à ce qui venoit de ſe paſſer entr'eux. Le jeune ſoldat en prit une pièce; l'autre qui s'en apperçut à ſon retour, ſe mit en colere. Après quelque altercation, il ſe contenta de la reprendre, & déclara que, pour une affaire ſi minutieuſe, il ne porteroit pas ſes plaintes aux Officiers. Un des ſoldats entendit la diſpute, en apprit le ſujet, & le dit aux autres, s'imaginant que l'honneur de leur corps y étoit intéreſſé, ils firent au coupable des reproches amers, & lui dirent des injures & des paroles très-outrageantes; ils exagérèrent ſa faute & la peignirent comme un grand crime. Ils l'accuſoient d'avoir volé, pendant qu'il étoit de garde, une choſe dont ont lui avoit confié le dépôt; ils ajoutèrent qu'ils ſe croiroient déshonorés, s'ils avoient déſormais aucune communication avec lui. Le ſergent en particulier lui dit que ſi l'homme qu'il avoit volé ne portoit ſes plaintes, il les porteroit lui-même; & que ſa probité ſouffriroit ſi le voleur n'étoit pas puni. Après tant de reproches & d'inſultes de la part de ces gens d'honneur, le pauvre jeune-homme ſe retira dans ſon hamac accablé de déſeſpoir & de honte. Le ſergent bientôt après alla le trouver, & lui ordonna de le ſuivre ſur le tillac; il obéit ſans répliquer; mais,

mais, comme c'étoit sur la brune, il s'échappa du sergent & s'en alla d'un autre côté. Il fut apperçu par quelques personnes qui crurent qu'il alloit sur l'avant du vaisseau : lorsqu'ensuite on fit des recherches après lui, on trouva qu'il s'étoit jetté dans la mer. On m'instruisit pour la premiere fois du vol & de ses suites. ANN. 1769. Mars.

NOUS regrettâmes d'autant plus la perte de ce jeune-homme, qu'il étoit très-paisible & très-industrieux, & que le sujet en lui-même, pour lequel il avoit terminé sa vie, supposoit une ame élevée. Le déshonneur n'est insupportable qu'aux caractères de la trempe du sien.

LE 4, sur les dix heures du matin, Briscoë, domestique de M. Banks, découvrit à trois ou quatre lieues terre au Sud; j'y courus sur-le-champ, & je trouvai que c'étoit une isle de forme ovale, avec un lagon au milieu qui en occupoit la plus grande partie. La terre, qui environne le lagon, est en plusieurs endroits très-basse & très-étroite, sur-tout du côté du Sud, où elle consiste principalement en une bande de rochers, on remarque la même chose à trois endroits sur la côte du Nord; de sorte que la terre étant ainsi divisée, elle ressemble à plusieurs isles couvertes de bois. A l'extrémité occidentale de l'isle, il y a un grand arbre, ou un grouppe d'arbres qu'on prendroit Isle du Lagon.

ANN. 1769. Mars.

pour une tour. Vers le milieu de l'isle on trouve deux cocotiers qui s'élèvent par-dessus tout le reste, & qui, en approchant de l'isle, nous parurent semblables à un pavillon. Nous nous approchâmes du côté du Nord ; &, quoique nous n'en fussions plus qu'à un mille, la sonde rapporta 130 brasses, sans trouver de fond. On n'apperçoit pas qu'il n'y ait aucun mouillage dans les environs. Toute l'isle est couverte d'arbres d'un verd différent : excepté le palmier & le cocotier, nous ne pûmes pas distinguer, même avec nos lunettes, de quelle espèce étoient les autres. Nous vîmes plusieurs des naturels du pays sur la côte, & nous en comptâmes vingt-quatre ; ils nous parurent être grands & avoir la tête extraordinairement grosse ; peut-être étoit-elle enveloppée avec une étoffe, ce que nous ne pûmes pas remarquer : ces habitans sont de couleur de cuivre & ont de grands cheveux noirs. Nous en vîmes onze se promener le long de la côte vis-à-vis du vaisseau, ils portoient dans leurs mains des bâtons ou piques qui avoient deux fois la hauteur de leur corps ; il nous sembla qu'ils étoient nuds, & ils se retirèrent bientôt après dès que le vaisseau eut passé l'isle Ils se couvrirent alors de quelque chose qu les rendoit d'une couleur éclatante.

Leurs habitations étoient situées sous des

grouppes de palmiers, qui ressemblent de loin à des monticules : pour nous, qui excepté les montagnes affreuses de la *Terre de Feu*, n'avions rien vu pendant long-tems que le ciel & la mer, ces petits bois nous parurent un paradis terrestre. Cette isle est située au 18d 47′ de latitude S., & au 139d 28′ de longitude O.; nous lui donnâmes le nom d'*Isle du Lagon*. La déclinaison de l'aiguille étoit de 22 d 54′ Est. ANN. 1769. Mars.

A une heure après midi, nous fîmes voile à l'Ouest, &, sur les trois heures & demie, nous découvrîmes terre une seconde fois vers le N. O.; nous y arrivâmes au soleil couchant, & nous vîmes que c'étoit une petite isle basse, couverte de bois, de forme ronde, & dont la circonférence n'avoit pas plus d'un mille d'étendue. Nous n'apperçûmes point d'habitans; nous ne pûmes pas non plus distinguer aucun cocotier, quoique nous ne fussions qu'à un demi-mille de la côte. La terre cependant étoit couverte de différente verdure : cette isle est par le 18d 35′ de latitude S., & au 139d 48′ de longitude O., éloignée de l'isle du *Lagon* d'environ sept lieues, dans la direction de N. 62 O. Nous lui donnâmes le nom de cap *Trumb*; Je découvris, à l'inspection de la côte, que la marée étoit basse dans l'endroit où nous étions; j'avois observé à l'isle du *Lagon*, que la marée Cap Trumb.

ANN. 1769. Mars.

étoit haute, ou que la mer n'avoit alors ni flux ni reflux; d'où je conclus que la lune, étant au S. ¼ S. E. ou au Sud, produit la haute marée.

Isle de Bow.

Nous continuâmes notre route par un bon vent alisé, & un tems agréable: le 5, sur les trois heures après midi, nous découvrîmes terre à l'Ouest; c'étoit une isle basse, beaucoup plus étendue qu'aucune de celles que nous avions vues auparavant; elle a dix ou douze lieues de circonférence; plusieurs de nous passèrent toute la soirée sur la grande hune à admirer sa figure extraordinaire: elle ressembloit exactement à un arc; le contour de l'arc & la corde étoient formés par la terre, & l'eau remplissoit l'espace compris entre les deux; la corde étoit une grève plate, où nous ne reconnûmes aucun signe de végétation; nous n'y vîmes rien que des tas de plantes marines, déposées en différentes couches, suivant que les marées, plus ou moins hautes, les y avoient placées. L'isle nous parut avoir trois ou quatre lieues de long & 200 verges au plus de largeur; mais elle étoit sûrement beaucoup plus large, parce qu'une plaine horizontale se voit toujours en perspective, ce qui en raccourcit l'étendue. Deux grandes touffes de cocotiers composoient les pointes ou extrémités de l'arc, & la plus grande partie

de ce même arc étoit couverte d'arbres, de hauteur, de figure & de couleur différentes; en d'autres endroits pourtant, il nous sembla que le terrein étoit dépouillé & aussi bas que la corde; quelques personnes de l'équipage crurent avoir remarqué à travers cette corde, des ouvertures qui communiquoient avec l'étang ou lac que nous avons dit au milieu; nous ignorons si elles ne se sont point trompées. Nous fîmes voile jusqu'au soleil couchant, en face de la grève plate ou de la corde, n'étant pas à une lieue de terre : nous jugeâmes alors que nous étions à-peu-près vis-à-vis le milieu des deux extrémités de l'arc. Nous y sondâmes & nous ne trouvâmes point de fond à 130 brasses. Dans cette latitude, il fait nuit obscure immédiatement après le coucher du soleil, & nous perdîmes tout-à-coup la terre de vue; remettant à la voile, avant que la ligne de sonde fût entièrement retirée, nous gouvernâmes en observant le son des brisans que nous entendîmes distinctement, jusqu'à ce que nous fussions loin de la côte.

PAR la fumée que nous vîmes en différens endroits, nous reconnûmes que l'isle étoit habitée; nous lui donnâmes le nom de *Bow-Island* ou *Isle de l'Arc.* Après que nous eûmes dépassé l'isle, M. Gore, mon second Lieutenant, dit qu'il avoit apperçu de dessus le

ANN. 1769. Mars.

tillac plusieurs naturels du pays, qui étoient sous des arbres, qu'il avoit distingué leurs maisons & quelques pirogues qu'ils avoient retirées sur le rivage; mais il fut le seul de l'équipage qui eut ce bonheur. La pointe orientale de cette isle est située au 18^{d} 23′ de latitude S., & au 141^{d} 12′ de longitude O.; la déclinaison de l'aiguille étoit de 5^{d} 38′ Est.

Les Grouppes.

LE lendemain, 6, sur le midi, nous vîmes terre une seconde fois à l'Ouest; nous en approchâmes vers les trois heures : il nous parut que c'étoit deux isles ou plutôt un grouppe d'isles, qui s'étendoient du N.O $\frac{1}{4}$ N. au S. E. $\frac{1}{4}$ S. dans un espace d'environ neuf lieues. Les deux plus grandes de ces isles sont séparées l'une de l'autre par un canal d'environ un demi-mille de large; elles sont environnées par des isles plus petites, auxquelles elles s'unissent par des récifs cachés sous l'eau.

CES isles, placées dans toute sorte de directions, forment des cordons de terre, longs & étroits; quelques-unes ont dix milles de longueur & même davantage, & il n'y en a aucune qui ait plus d'un quart de mille de large; nous vîmes sur toutes des arbres de différentes espèces, & en particulier des cocotiers. La partie la plus S. E. de ces isles est située au 18^{d} 12′ de la latitude S., & au 142^{d} 42′ de longitude O., à vingt-cinq lieues

à l'O. $\frac{1}{2}$ N. de l'extrémité occidentale de l'isle de l'*Arc.* Nous rangeâmes la côte S. O. de cette isle, & nous entrâmes dans une baie, dont le gisement est au N. O. de la pointe la plus méridionale du grouppe : on y trouve une mer unie & l'apparence d'un mouillage, sans beaucoup de houle sur la côte. A trois quarts de mille du rivage, la sonde ne nous rapporta point de fond par 1000 brasses; & je ne crus pas qu'il fût prudent d'avancer plus près. ANN. 1769. Mars.

SUR ces entrefaites, plusieurs des habitans s'assemblèrent sur la côte; quelques-uns vinrent dans des pirogues jusqu'aux récifs, mais ils ne voulurent pas les passer. Sur cela, nous voguâmes à petites voiles le long de la côte; dès que nous fûmes vers l'extrémité de l'isle, six Indiens, qui s'étoient tenus pendant quelque tems vis-à-vis du vaisseau, lancèrent sur-le-champ à la mer deux pirogues avec beaucoup de promptitude & de dextérité, & nous imaginâmes qu'ils avoient dessein de venir à bord. En conséquence, nous mîmes à la cape, mais ils s'arrêtèrent, comme leurs camarades, sur les récifs. Nous ne fîmes pas voile tout de suite, parce que nous apperçûmes deux messagers que d'autres pirogues plus grandes leur avoient dépêchés; ces messagers alloient en grande hâte, tantôt marchant à

ANN. 1769. Mars.

guet & tantôt nageant autour du récif; enfin il arrivèrent; les Indiens, qui étoient à bord des deux pirogues, ne faisant plus de dispotions pour s'avancer après avoir reçu le messager, nous crûmes qu'ils avoient résolu de ne pas aller plus loin. Nous attendîmes quelque tems & nous nous éloignâmes; lorsque nous fûmes à deux ou trois milles de la côte, nous apperçûmes quelques-uns des habitans qui nous suivoient dans une pirogue équipée d'une voile. Nous ne crûmes pas devoir les attendre; & quoiqu'ils eussent passé le récif, ils s'en retournèrent bientôt après.

SUIVANT ce que nous avons pu connoître des naturels du pays, lorsque nous étions le plus près de la côte, ils sont à-peu-près de notre taille & bien faits. Il nous sembla qu'ils étoient nuds & d'un teint brun; leurs cheveux noirs étoient renfermés dans un rézeau autour de la tête, & formoient par-derrière une espèce de touffe. La plupart portoient deux armes dans leurs mains, l'une un bâton mince de dix à quatorze pieds de long, au bout duquel étoit un petit nœud taillé à-peu-près comme la pointe d'une lance; l'autre avoit environ quatre pieds de long & la forme d'une pagaye; ce qui pouvoit en être véritablement une, car quelques-unes de leurs pirogues étoient très-petites. Celles qu'ils mirent

en mer, sous nos yeux, ne pouvoient guère porter plus des trois hommes qui y entrèrent; il est vrai que nous en vîmes d'autres qui avoient six ou sept hommes à bord, & que dans l'une on avoit hissé une voile qui ne s'élevoit pas à plus de six pieds au-dessus du plat bord, & dont ils formèrent une espèce de banne, lorsque la pluie vint à tomber. La pirogue qui nous suivoit en mer, portoit une voile peu différente d'un tréou anglois, & presque aussi élevée que celle dont on se serviroit dans un bateau Anglois de la même grandeur.

Les hommes, qui se tinrent sur la côte vis-à-vis de notre bâtiment, firent plusieurs signaux; il n'est pas aisé de décider s'ils prétendoient par-là nous effrayer ou nous inviter de descendre à terre. Nous leur répondîmes par des cris & en agitant nos chapeaux; ils répliquèrent en faisant des acclamations à leur tour. Nous ne mîmes pas leurs dispositions à l'épreuve, en entreprenant de débarquer : l'isle étoit peu considérable; & comme nous n'avions besoin de rien de ce que nous pouvions y trouver, nous pensâmes que, pour satisfaire une simple curiosité, il auroit été imprudent & cruel de hasarder une querelle dans laquelle les naturels du pays auroient été la victime de notre supériorité. D'ailleurs nous espérions rencontrer

ANN. 1769. Mars.

bientôt l'isle où nous devions faire nos observations astronomiques. Nous étions persuadés que les habitans, en connoissant nos forces, nous admettroient sans opposition, & que, par leur entremise, les isles voisines nous feroient le même accueil, si nous desirions d'en profiter.

Nous avons donné à ces isles le nom de *Grouppes*.

Isles des oiseaux ou Bird-Island.

Le 7, à la pointe du jour & vers les six heures & demie du matin, nous découvrîmes au Nord une autre isle, qui nous parut avoir quatre milles de circonférence. Le terrein en étoit très-bas, & il y avoit une pièce d'eau au milieu. Nous crûmes appercevoir quelques bois; l'isle nous parut couverte de verdure & agréable. Nous n'y vîmes ni cocotiers ni habitans, mais une grande quantité d'oiseaux; c'est pour cela que nous l'appellâmes *l'Isle des Oiseaux* ou *Bird-Island.*

Elle est située au 17ᵈ 48′ de latitude S., & au 143ᵈ 35′ de longitude O., à dix lieues O. ½ N. de l'extrémité occidentale des *Grouppes.* La déclinaison de la boussole y est de 6ᵈ 32′ Est.

Chain-Island ou Isle de la Chaîne.

Le 8, vers les deux heures après midi, nous apperçûmes terre au Nord; & au soleil couchant, nous nous trouvâmes vis-à-vis, & à environ deux lieues de distance; elle ressembloit à une double rangée d'isles basses, couvertes

de bois & jointés l'une à l'autre par des récifs, de manière qu'elle formoit une seule isle ovale ou en ellipse, avec un lac au milieu. Les petites isles & les récifs qui environnent le lac ont la forme d'une chaîne, & nous lui donnâmes pour cela le nom de *Chain-Island, Isle de la Chaîne*. Nous jugeâmes que sa longueur du N. O. au S. E. étoit d'environ cinq lieues, & qu'elle avoit à-peu-près cinq milles de large. Les arbres que nous y vîmes parurent grands, & nous apperçûmes de la fumée entre ces arbres, preuve certaine que l'isle étoit habitée. Le milieu de l'isle est au 17^d 23′ de latitude S. & au 145^d 54′ de longitude O., à quarante-cinq lieues à l'O. N. de l'isle des *Oiseaux*. Nous trouvâmes, pas différens azimuths, que la déclinaison de l'aiguille étoit de 4^d 54′ Est.

ANN. 1769. Mars.

LE 10, nous eûmes, pendant la nuit, un gros tems, avec de la pluie & des éclairs: la brume continua jusqu'à neuf heures du matin. L'air s'éclaircit alors, & nous vîmes, à environ cinq lieues au N.O. $\frac{1}{4}$ O., l'isle que les naturels du pays appellent *Maitea*, & à laquelle le capitaine Wallis, qui la découvrit le premier, donna le nom d'isle d'*Osnabruk*; c'est une isle élevée & ronde, qui n'a pas plus d'une lieue de circonférence; elle est couverte d'arbres dans quelques endroits, & dans d'autres ce n'est qu'un rocher tout nud: en la regardant de ce point de vue

ANN. 1769. Mars. où nous étions, elle ressemble à un chapeau dont la tête est très-haute; mais quand on la voit restant au Nord, le sommet a la forme du toit d'une maison. Nous estimâmes qu'elle étoit au 17d 48′ de latitude S., & au 148d 10′ de longitude O., à quarante-quatre lieues O. ¼ S. O. de l'isle *de la Chaîne.*

CHAPITRE VIII.

*Arrivée de l'*Endéavour *à* Otahiti, *appellée par le capitaine Wallis*, Isle du Roi Georges III. *Règles établies pour trafiquer avec les naturels du pays. Description de plusieurs incidens qui survinrent dans une visite que nous rendîmes aux deux chefs Tootahah & Toubouraï Tamaïdé.*

11 Avril. Le 10 Avril, quelques-uns de nos gens qui cherchoient à découvrir l'isle pour laquelle nous étions destinés, nous rapportèrent qu'ils voyoient terre dans cette partie de l'horizon où nous comptions la trouver; mais ce qu'on voyoit étoit si obscur, que nous disputâmes jusqu'au soleil couchant, pour savoir si c'étoit terre. Cependant le lendemain, dès les six heures, nous nous apperçûmes que nos

gens ne s'étoient pas trompés; il nous parut que la terre étoit très-élevée & en forme de montagne, & qu'elle s'étendoit de l'O. $\frac{1}{4}$ S. O. $\frac{1}{2}$ S., à l'O. $\frac{1}{4}$ N. O. $\frac{1}{2}$ Nord Nous reconnûmes que c'étoit l'isle que le capitaine Wallis avoit nommée *l'Isle de Georges III.* Le calme & le défaut de vent différèrent notre approche; de sorte que, le 12 au matin, nous n'en étions guère plus près que la nuit précédente. Sur les sept heures, il s'éleva une brise; & avant qu'il fût onze heures, nous remarquâmes plusieurs pirogues qui faisoient voile vers notre vaisseau: il y en eut peu qui voulussent s'approcher; & nous ne pûmes pas persuader aux hommes qui montoient celles-ci de venir à bord. Dans chacune des pirogues il y avoit de jeunes planes & des branches d'un arbre que les Indiens appellent *E'midho*; nous apprîmes dans la suite qu'ils les apportoient comme un témoignage de paix & d'amitié; ils nous en tendirent quelques-unes le long des côtés du vaisseau, en nous faisant, avec beaucoup d'empressement, des signes que nous n'entendîmes pas d'abord. Enfin nous conjecturâmes qu'ils desiroient que ces symboles fussent placés dans quelque partie remarquable de notre bâtiment. Sur-le-champ nous les attachâmes parmi les agrêts, sur quoi ils nous témoignèrent la plus grande satisfaction. Nous ache-

ANN. 1769. Mars.

tâmes leur cargaiſon, qui conſiſtoit en cocos & en divers autres fruits que nous trouvâmes très-bons après un ſi long voyage.

ANN. 1769. Avril

Nous naviguâmes à petites voiles, pendant toute la nuit, ſur des fonds de 12 à 22 braſſes, & vers les ſept heures du matin, nous mîmes à l'ancre par 13 braſſes, dans la baie de *Port-Royal*, appellée par les naturels du pays *Matavaï*. Nous fûmes bientôt environnés par les pirogues des habitans de l'iſle, qui nous apportoient des cocos, un fruit qui reſſemble à la pomme, du fruit-à-pain & quelques petits poiſſons qu'ils donnèrent en échange de nos verroteries. Ils avoient un cochon qu'ils ne vouloient nous céder que pour une hache; nous refusâmes de l'acheter, parce que, ſi nous leur en avions donné ce prix, ils n'auroient jamais voulu le diminuer dans la ſuite, & nous n'aurions pas pu, par cet échange, nous procurer tous les cochons dont nous avions beſoin. Le fruit-à-pain croît ſur un arbre qui eſt à-peu-près de la grandeur d'un chêne moyen; ſes feuilles, d'une figure ovale, ont ſouvent un pied & demi de long; elles ont des ſinuoſités profondes, comme celles du figuier, auxquelles elles reſſemblent par la conſiſtance, la couleur & le ſuc laiteux & blanchâtre qu'elles diſtillent lorſqu'on les rompt. Le fruit eſt à-peu-près de la groſſeur & de la

forme de la tête d'un enfant; sa surface est composée de rézeaux qui ne sont pas fort différens de ceux de la truffe : il est couvert d'une peau légère, & a un trognon de la grosseur du manche d'un petit couteau. La chair qu'on mange se trouve entre la peau & le trognon; elle est aussi blanche que la neige, & a un peu plus de consistance que le pain frais; on la partage en trois ou quatre parts, & on la grille avant que de la manger. Son goût, quoiqu'insipide, a une douceur assez approchante de celle de la mie de pain de froment, mêlée avec un artichaut de Jérusalem. ANN. 1769. Avril.

PARMI les Indiens d'*Otahiti* qui vinrent près du vaisseau, il y avoit un vieillard, nommé *Owhaw*, qui fut reconnu par M. Gore & par plusieurs autres qui avoient suivi le capitaine Wallis dans cette isle. J'appris qu'il lui avoit été très-utile, & je le fis monter à bord du bâtiment avec quelques-uns de ses compagnons; je tâchai de faire tout ce qui pouvoit lui être agréable, espérant en retirer les mêmes avantages.

COMME notre séjour dans l'isle ne devoit probablement pas être court, il falloit que les marchandises que nous avions apportées pour commercer avec les naturels du pays, ne diminuassent pas de valeur; ce qui seroit arrivé

ANN. 1769. Avril.

sûrement, si chacun avoit été le maître de donner ce qui lui plairoit, en échange de ce qu'il voudroit acheter : comme d'ailleurs il se seroit élevé nécessairement de la confusion & des disputes, s'il n'y avoit pas eu de règles dans les marchés, je rédigeai les suivantes, & j'ordonnai qu'on les observât ponctuellement.

Règles à observer par toutes les personnes appartenantes à l'Endéavour, *Vaisseau de Sa Majesté, pour établir un commerce régulier & uniforme avec les habitans de* l'Isle Georges.

« 1.° ON s'efforcera, par tous les moyens » honnêtes, d'entretenir une bonne intelli» gence avec les naturels du pays, & on » les traitera avec toute l'humanité imagi» nable.

» 2.° IL y aura une ou plusieurs personnes » nommées pour commercer avec les natu» rels du pays, des denrées, fruits & autres » productions de la terre. Excepté ces prépo» sés, aucun officier, matelot ou autre per» sonne appartenante au vaisseau, ne pourra » faire ou entreprendre aucune espèce d'é» change, sans en avoir obtenu la permis» sion.

» 3.° QUICONQUE sera employé à terre, » pour quelque service que ce soit, se con» formera strictement aux ordres qu'il aura

» reçus;

» reçus; si, par négligence, il perd quelques » armes ou ustensiles, ou si on les lui dérobe, » on lui en retiendra la valeur entière sur sa » paie, suivant la coutume de la marine en » pareil cas, & il sera en outre puni, suivant » la nature du cas.

ANN. 1769. Avril.

» 4.° LA même peine sera imposée à quiconque » sera convaincu d'avoir distrait, offert en » échange, ou trafiqué quelque provision du » vaisseau, de quelque espèce qu'elles soient.

» 5.° ON ne pourra échanger aucune es- » pèce de fer, ou instrumens faits de ce métal, » ni aucune espèce d'étoffes, ou autres articles » utiles ou nécessaires, à moins que ce ne soit » contre des comestibles. »

DÈS que le vaisseau fut assuré dans l'endroit où nous nous arrêtâmes, j'allai à terre avec MM. Banks & Solander, notre ami *Ohwaw* & un détachement de soldats sous les armes. Plusieurs centaines d'habitans nous reçurent à la descente du bateau : ils annonçoient au moins par leurs regards, que nous étions les bien venus, quoiqu'ils fussent tellement intimidés, que le premier qui s'approcha de nous, se prosterna si bas, qu'il étoit presque rampant sur ses mains & ses genoux. C'est une chose remarquable que cet Indien, ainsi que ceux qui étoient venus dans les pirogues, nous présentèrent le même symbole de

Ann. 1769. Avril.

paix, qu'on fait avoir été en uſage parmi les anciennes & puiſſantes nations de l'hémiſphère ſeptentrional, la branche verte d'un arbre. Nous le reçûmes avec des regards & des geſtes d'amitié & de contentement; lorſque nous obſervâmes que chacun d'eux tenoit une branche à ſa main, ſur-le-champ nous en prîmes tous un rameau que nous tînmes dans les nôtres de la même manière.

Ils marchèrent avec nous environ un demi-mille, vers l'endroit où le *Dauphin*, conduit par *Owhaw*, avoit fait ſon eau; quand nous y fûmes arrivés, ils s'arrêtèrent, & mirent à nud le terrein en arrachant toutes les plantes: alors les principaux d'entre eux y jettèrent les branches vertes qu'ils tenoient, en nous invitant par ſignes à faire la même choſe. Nous montrâmes à l'inſtant combien nous étions empreſſés à les ſatisfaire; &, afin de donner plus de pompe à la cérémonie, je fis ranger en bataille les ſoldats de marine, qui marchèrent en ordre & placèrent leurs rameaux ſur ceux des Indiens, & nous ſuivîmes leur exemple. Nous continuâmes enſuite notre marche, & lorſque nous fûmes parvenus au lieu de l'aiguade, les Indiens nous firent entendre, par ſignes, que nous pouvions occuper ce canton; mais nous ne le trouvâmes pas convenable. Cette promenade diſſipa la timidité des

Indiens, que la fupériorité de nos forces leur avoit infpirée d'abord, & ils prirent de la familiarité. Ils quittèrent avec nous l'aiguade, & nous firent paffer à travers les bois. Chemin faifant, nous diftribuâmes de la verroterie & d'autres petits préfens, & nous eûmes la fatisfaction de voir qu'ils leur faifoient beaucoup de plaifir. Notre détour fut de quatre à cinq milles, au milieu de bocages qui étoient chargés de noix de cocos & de fruits-à-pain, & qui donnoient l'ombrage le plus agréable. Les habitations de ce peuple, fituées fous ces arbres, n'ont, pour la plupart, qu'un toit, fans enceintes ni murailles, & toute la fcène réalife ce que les fables poétiques nous racontent de l'Arcadie. Nous remarquâmes pourtant avec regret que, dans toute notre courfe, nous n'avions apperçu que deux cochons & pas une volaille. Ceux de nos gens qui avoient été de l'expédition du *Dauphin*, nous dirent que nous n'avions pas encore vu les Indiens de la première claffe. Ils foupçonnèrent que les chefs s'étoient éloignés; ils voulurent nous conduire à l'endroit où étoit fitué, dans le premier voyage, ce qu'ils appelloient le palais de la reine; mais nous n'en trouvâmes aucun veftige. Nous nous décidâmes à retourner le lendemain au matin, & à faire des efforts pour découvrir la *nobleffe* dans fes retraites.

ANN. 1769. Avril.

ANN. 1769. Avril.

Dès le grand matin du 13, avant que nous fussions sortis du vaisseau, quelques pirogues, dont la plupart venoient du côté de l'Ouest, s'approchèrent de nous. Deux de ces pirogues étoient remplies d'Indiens qui, par leur maintien & leur habillement, paroissoient être d'un rang supérieur. Deux d'entre eux vinrent à bord & se choisirent parmi nous chacun un ami ; l'un, qui s'appelloit *Matahah*, prit M. Banks pour le sien, & l'autre s'adressa à moi ; cette cérémonie consista à se dépouiller d'une grande partie de leurs habillemens & à nous en revêtir. Nous présentâmes en retour à chacun une hache & quelques verroteries. Bientôt après, nous montrant le S. O., ils nous firent signe d'aller avec eux dans les endroits où ils demeuroient ; comme je voulois trouver un havre plus commode & faire de nouvelles épreuves sur le caractère de ce peuple, j'y consentis.

Je fis équiper deux bateaux, & je m'embarquai, accompagné de MM. Banks & Solander, de nos officiers & de nos deux amis Indiens. Après un trajet d'environ une lieue, ils nous engagèrent par signes à débarquer, & nous firent entendre que c'étoit-là le lieu de leur résidence. Nous descendîmes à terre, au milieu d'un grand nombre de naturels du pays, qui nous menèrent dans une maison beaucoup

plus longue que celles que nous avions vues jusqu'alors. Nous apperçûmes en entrant un homme d'un âge moyen, qui s'appelloit, comme nous l'apprîmes ensuite, *Tootahah*; à l'instant on étendit des nattes, & l'on nous invita à nous asseoir vis-à-vis de lui. Dès que nous fûmes assis, Tootahah fit aporter un coq & une poule qu'il présenta à M. Banks & à moi; nous acceptâmes le présent, qui fut suivi bientôt après d'une pièce d'étoffe parfumée à leur manière, & dont ils eurent grand soin de nous faire remarquer l'odeur, qui n'étoit point désagréable. La pièce que reçut M. Banks, avoit onze verges de long & deux de large; il donna en retour une cravate de soie garnie de dentelles & un mouchoir de poche. Tootahah se revêtit sur-le-champ de cette nouvelle parure, avec un air de complaisance & de satisfaction, qu'il n'est pas possible de décrire. Mais il est tems de parler des femmes.

ANN. 1769. Avril.

APRÈS ces présens reçus & donnés, les femmes nous accompagnèrent à plusieurs grandes maisons, que nous parcourûmes avec beaucoup de liberté; elles nous firent toute sorte de politesses, dont il nous étoit facile de profiter : elles ne nous paroissoient avoir aucune espèce de scrupule, qui nous empêchât de jouir des plaisirs qu'elles nous offroient. Ex-

Ann. 1769. Avril.

cepté le toit, les maiſons, comme je l'ai dit, ſont ouvertes par-tout, & ne préſentent aucun lieu retiré; mais les femmes, en nous montrant ſouvent les nattes étendues ſur la terre, en s'y aſſeyant quelquefois, & en nous attirant vers elles, ne nous laiſsèrent aucun lieu de douter qu'elles s'embarroiſſoient beaucoup moins que nous d'être apperçues.

Nous prîmes enfin congé du chef notre ami, & nous dirigeâmes notre marche le long de la côte. Lorſque nous eûmes fait environ un mille de chemin, nous rencontrâmes un autre chef, appellé *Toubouraï Tamaïdé*, à la tête d'un grand nombre d'Inſulaires. Nous ratifiâmes avec lui un traité de paix, en ſuivant les cérémonies décrites plus haut, & que nous avions mieux appriſes; après avoir reçu la branche qu'il nous préſenta, & lui en avoir donné un autre en retour, nous mîmes la main ſur la poitrine, en prononçant le mot *taïo*, qui ſignifie, à ce que nous penſions, *ami*; le chef nous fit entendre que ſi nous voulions manger, il étoit prêt à nous donner des vivres. Nous acceptâmes ſon offre & nous dînâmes de très-bon cœur avec du poiſſon, du fruit-à-pain, des cocos & des fruits du plane apprêtés à leur manière. Ils mangeoient du poiſſon & nous en préſentèrent; mais ce mets n'étoit pas de notre goût, & nous le refusâmes.

PENDANT cette visite, une femme de notre hôte, appellée *Tomio*, fit à M. Banks l'honneur de se placer près de lui sur la même natte. Tomio n'étoit pas dans la première fleur de l'âge, & elle ne nous parut point avoir jamais été remarquable par sa beauté : c'est pour cela, je pense, que M. Banks ne lui fit pas un accueil bien flatteur. Cette femme essuya une autre mortification : sans faire attention à la dignité de sa compagne, M. Banks voyant parmi la foule une jolie petite fille, il lui fit signe de venir à lui ; la jeune fille se fit un peu presser, & vint enfin s'asseoir de l'autre côté de M. Banks ; il la chargea de petits présens & de toutes les brillantes bagatelles qui pouvoient lui faire plaisir. La princesse, quoique mortifiée de la préférence qu'on accordoit à sa rivale, ne cessa pourtant pas ses attentions à l'égard de M. Banks ; elle lui donnoit le lait des cocos & toutes les friandises qui étoient à sa portée. Cette scène auroit pu devenir plus intéressante & plus curieuse, si elle n'avoit pas été interrompue par un incident sérieux. M. Solander & M. Monkhouse se plaignirent qu'on les avoit volés : le premier avoit perdu un petite lunette dans un boite de chagrin, & le second sa tabatière. Malheureusement cet évènement mit fin à la bonne humeur de la compagnie.

ANN. 1769. Avril.

Ann. 1769. Avril.

On porta des plaintes au chef sur le délit ; &, afin de rendre la chose plus grave, M. Banks se leva avec vivacité, & frappa la terre de la crosse de son fusil. Toute l'assemblée fut pénétrée de frayeur en voyant ce mouvement & en entendant le bruit. Excepté le chef, trois femmes & deux ou trois autres naturels du pays qui, par leur habillement, sembloient être d'un rang supérieur, tous les autres s'enfuirent de la maison avec la plus grande précipitation. Le chef portoit sur son visage des marques de confusion & de douleur ; il prit M. Banks par la main, & le conduisit à l'autre bout de l'habitation, où il y avoit une grande quantité d'étoffes ; il les lui offrit pièce à pièce, en lui faisant signe que si cela pouvoit expier l'action qui venoit de se commettre, il étoit le maître d'en prendre une partie, & même le tout s'il le vouloit. M. Banks rejetta cette offre, & lui fit entendre qu'il ne vouloit rien que ce qu'on avoit dérobé malhonnêtement. Toubouraï Tamaïdé sortit alors en grande hâte, laissant M. Banks avec Tomio, qui, pendant toute cette scène de désordre & de terreur, s'étoit toujours tenue à ses côtés ; & il lui fit signe de l'attendre jusqu'à son retour. M. Banks s'assit avec Tomio, & fit pendant environ une demi-heure la conversation, autant qu'il le put par signes. Le chef revint, portant en sa main la taba-

tière & la boîte de la lunette & il les rendit. La joie étoit peinte sur son visage avec une force d'expression qu'on ne rencontre que chez ces peuples. En ouvrant l'étui de la lunette, on s'apperçut qu'elle étoit vuide; la physionomie de Toubouraï Tamaïdé changea sur-le-champ; il prit M. Banks une seconde fois par la main, sortit précipitamment avec lui hors de la maison, sans prononcer une seule parole, & le conduisit le long de la côte en marchant fort vîte. Lorsqu'ils furent à environ un mille de distance de la maison; ils rencontrèrent une femme qui donna au chef une pièce d'étoffe, il la prit avec empressement, & continua son chemin en la portant à sa main. M. Solander & M. Monkhouse les avoient suivis; ils arrivèrent enfin à une maison où ils furent reçus par une autre femme à qui le chef donna la pièce d'étoffe, & il fit signe à nos Messieurs de lui donner aussi quelques verroteries; ils satisfirent à sa demande; & après que la pièce d'étoffe & les verroteries eurent été déposées sur le plancher, la femme sortit & revint une demi-heure après avec la lunette, en témoignant à cette occasion la même joie que nous avions remarquée auparavant dans le chef. Ils nous rendirent nos présens avec une inflexible résolution de ne pas les accepter. On força M. Solander de recevoir l'étoffe, comme une réparation de

ANN. 1769. Avril.

Ann. 1769. Avril. l'injure qu'on lui avoit faite. Il ne put pas s'en dispenser; mais il voulut à son tour faire un présent à la femme. Il ne sera peut-être pas facile de rendre raison de toutes les manœuvres qu'on employa pour recouvrer la lunette & la tabatière. Mais cette difficulté ne paroîtra pas étrange, si l'on fait attention que la scène se passoit au millieu d'un peuple, dont on ne connoît encore qu'imparfaitement le langage, la police & les mœurs. Au reste, dans ce qui se passa, les chefs firent paroître une intelligence & une combinaison de moyens, qui feroit honneur aux gouvernemens les plus réguliers & les plus policés. Sur les six heures du soir, nous retournâmes au vaisseau.

CHAPITRE IX.

Lieu choisi pour notre observatoire & pour la construction d'un fort. Excursion dans les bois, & suite de ce voyage. Construction du fort. Visites que nous rendirent plusieurs chefs à bord du Vaisseau & à notre fort. Détails sur la musique des naturels du pays, & la manière dont ils disposent de leurs morts.

Le lendemain 15, plusieurs des chefs que nous avions vus la veille, vinrent à bord de

notre vaiſſeau ; ils nous apportèrent des cochons, du fruit-à-pain & d'autres rafraîchiſſemens, & nous leur donnâmes en échange des haches, des toiles & les autres marchandiſes qui nous paroiſſoient leur faire plus de plaiſir. ANN. 1769. Avril.

DANS le petit voyage que je fis à l'Oueſt de l'iſle, je n'avois point trouvé de havre plus convenable que celui où nous étions ; je me décidai à aller à terre, & à choiſir un canton commandé par l'artillerie du vaiſſeau, où je puſſe conſtruire un petit fort pour notre défenſe, & me préparer à faire nos obſervations aſtronomiques.

Je pris donc un détachement d'hommes, & je débarquai ſans délai, accompagné de MM. Banks & Solander, & de l'aſtronome M. Green. Nous nous fixâmes à la pointe N. E. de la baie, ſur une partie de la côte, qui, à tous égards, étoit très-propre à remplir notre objet, & aux environs de laquelle il n'y avoit aucune habitation d'Indiens. Après que nous eûmes marqué le terrein que nous voulions occuper, nous dreſsâmes une petite tente, qui appartenoit à M. Banks, & que nous avions apportée pour cela du vaiſſeau Sur ces entrefaites, un grand nombre de naturels du pays s'étoient raſſemblés autour de nous ; mais il nous ſembla que c'étoit ſeulement pour nous regarder, car ils n'avoient aucune eſpèce

ANN. 1769. Avril.

d'armes. J'ordonnai néanmoins, qu'excepté Owhaw & l'un d'eux qui paroiſſoit un chef, aucun autre ne paſſât la ligne que j'avois tracée. Je m'adreſſai aux deux perſonnes que je viens de nommer, & je tâchai de leur faire entendre par ſignes que nous avions beſoin de ce terrein pour y dormir pendant un certain nombre de nuits, & qu'enſuite nous nous en irions. Je ne ſais pas s'ils comprirent ce que je voulois leur expliquer, mais tous les habitans du pays ſe comportèrent avec une déférence & un reſpect qui nous causèrent à-la-fois du plaiſir & de la ſurpriſe; ils s'aſſirent paiſiblement hors de l'enceinte & regardèrent, ſans nous interrompre, juſqu'à la fin des travaux, qui durèrent plus de deux heures. Comme nous n'avions vu que deux cochons & point de volaille dans la promenade que nous fîmes lorſque nous débarquâmes dans cet endroit, nous ſoupçonnâmes qu'à notre arrivée ils avoient retiré ces animaux dans l'intérieur du pays; nous étions d'autant plus portés à le croire, qu'Owhaw n'avoit ceſſé de nous faire ſigne de ne pas aller dans les bois; c'eſt pour cela, que, malgré ſon avis, nous réſolûmes d'y pénétrer. Après avoir commandé treize ſoldats de marine & un officier ſubalterne pour garder la tente, nous partîmes, ſuivis d'un grand nombre d'Otahitiens. En traverſant

une petite rivière, qui étoit sur notre passage, nous vîmes quelques canards; dès que nous fûmes à l'autre extrémité, M. Banks tira sur ces oiseaux & en tua trois d'un coup; cet incident répandit la terreur parmi les Indiens; la plupart tombèrent sur-le-champ à terre, comme s'ils avoient été frappés par l'explosion du fusil; peu de tems après cependant ils revinrent de leur frayeur, & nous continuâmes notre route. Nous n'allâmes pas loin sans être alarmés par deux coups de fusil que notre garde avoit tiré dans la tente; nous étions alors un peu écartés les uns des autres, mais Owhaw nous eut bientôt rassemblés, & d'un geste de la main, il renvoya tous les Indiens qui nous suivoient, excepté trois qui, pour nous donner un gage de paix & nous prier d'avoir à leur égard les mêmes dispositions, coururent en hâte rompre des branches d'arbre, & revinrent à nous en les portant dans leurs mains. Nous avions trop de raisons de craindre qu'il ne nous fût arrivé quelque désastre; nous retournâmes à grands pas vers la tente, dont nous n'étions pas éloignés de plus d'un demi-mille & en y arrivant, nous n'y trouvâmes que nos gens.

NOUS apprîmes qu'un des Indiens qui étoit resté autour de la tente, après que nous en fûmes sortis, guettant le moment d'y

Ann. 1769. Avril.

entrer à l'improviste, & surprenant la sentinelle, lui avoit arraché son fusil; l'officier qui commandoit le détachement, soit par la crainte de nouvelles violences, soit par le desir naturel d'exercer une autorité à laquelle il n'étoit pas accoutumé, soit enfin par la brutalité de son caractère, ordonna aux soldats de marine de faire feu : ceux-ci ayant aussi peu de prudence & d'humanité que l'officier, tirèrent au milieu de la foule qui s'enfuyoit & qui étoit composée de plus de cent personnes; ils observèrent qu'ils n'avoient pas tué le voleur, ils le poursuivirent & le firent tomber roide mort d'un nouveau coup de fusil; nous sûmes par la suite qu'aucun autre Otahitien n'avoit été tué ni blessé.

Owhaw, qui ne nous avoit point quittés, observant qu'il n'y avoit plus aucun de ses compatriotes autour de nous, rassembla avec peine un petit nombre de ceux qui avoient pris la fuite, & les fit ranger devant la tente; nous tâchâmes de justifier nos gens aussi bien qu'il nous fût possible, & de convaincre les Indiens que s'ils ne nous faisoient point de mal, nous ne leur en ferions jamais : ils s'en allèrent sans témoigner ni défiance, ni ressentiment, & après avoir démonté notre tente, nous retournâmes au vaisseau, peu contens de ce qui s'étoit passé dans la journé,

Nous interrogeâmes plus particulièrement le détachement de garde, qui s'apperçut bientôt que nous ne pouvions pas approuver sa conduite. Les soldats, pour se défendre, dirent que la sentinelle, à qui on avoit arraché son fusil, avoit été attaquée & jettée à terre d'une manière violente, & même que le voleur l'avoit frappé avant que l'officier eût ordonné de faire feu. Quelques-uns de nos gens prétendirent que si Owhaw n'étoit pas instruit qu'on formeroit quelque entreprise contre les soldats qui gardoient la tente, il en avoit au moins des soupçons; que c'étoit pour cela qu'il avoit fait tant d'efforts, afin de nous empêcher de la quitter : d'autres expliquèrent son importunité par le desir qu'il avoit que nous restassions sur la côte, sans aller dans l'intérieur du pays. On remarqua que puisque M. Banks venoit de tirer sur des canards, Owhaw & les chefs qui nous avoient toujours suivis, lors même que les autres Indiens eureut été renvoyés, n'auroient pas pensé, par les coups de fusil qu'ils entendirent, qu'il venoit de s'élever une querelle, s'ils n'avoient pas eu des raisons de soupçonner que leurs compatriotes nous avoient fait quelque insulte; on appuyoit ces conjectures sur ce que nous les avions vu remuer les mains pour faire signe aux Otahitiens de se disperser & détacher à l'instant des

Ann. 1769. Avril.

branches d'arbres qu'ils nous offrirent. Nous n'avons jamais pu connoître certainement les véritables circonstances de cette malheureuse affaire, & si quelques-unes de nos conjectures étoient fondées.

Le lendemain au matin, 16, nous vîmes peu de naturels du pays sur la côte, & aucun n'approcha du vaisseau, ce qui nous convainquit que toutes nos tentatives pour calmer leurs craintes avoient été sans succès. Nous remarquâmes sur-tout avec regret, qu'Owhaw lui-même nous avoit abandonnés, quoiqu'il eût été si constant dans son attachement, & si empressé à rétablir la paix qui venoit de se rompre.

Les choses ayant pris une tournure si peu favorable, je fis touer le vaisseau plus près de la côte, & je l'amarrai de manière qu'il commandoit à toute la partie N. E. de la baie; & en particulier à l'endroit que j'avois désigné pour la construction d'un fort; sur le soir cependant j'allai à terre, n'étant accompagné que de l'équipage d'un bateau, & de quelques Officiers. Les Indiens se rassemblèrent autour de nous, mais ils n'étoient pas en aussi grand nombre qu'auparavant; ils étoient à-peu-près trente ou quarante, & ils nous vendirent des noix de cocos & d'autres fruits: nous crûmes reconnoître qu'ils avoient pour nous autant d'amitié que jamais.

ANN. 1769. Avril.

LE 17, au matin, nous eûmes le malheur de perdre M. Buchan, que M. Banks avoit amené comme peintre de payſages & de figures : c'étoit un jeune-homme ſage, laborieux & ſpirituel, qu'il regretta beaucoup ; il eſpéroit, par ſon entremiſe, montrer à ſes amis en Angleterre, des figures de ce pays & de ſes habitans : il n'y avoit aucune autre perſonne à bord qui pût les peindre avec autant d'exactitude & d'élégance. M. Buchan avoit toujours été ſujet à des accès d'épilepſie : il en fut attaqué ſur les montagnes de la *Terre de Feu*, & cette diſpoſition, jointe à une maladie de bile qu'il avoit contracté pendant la navigation mit fin à ſa vie : on propoſa de l'enterrer ſur la côte, mais M. Banks penſa que cette démarche offenſeroit peut-être les naturels du pays, dont nous ne connoiſſions pas encore entièrement les uſages & les coutumes, & nous jetâmes le corps du défunt à la mer, avec autant de décence & de ſolemnité que la ſituation où nous nous trouvions put le permettre.

LE matin de ce même jour, nous reçûmes une viſite de nos deux chefs Toubouraï Tamaïdé & Tootahah, qui venoient de l'Oueſt de l'iſle ; ils apportoient avec eux, comme emblêmes de la paix, non pas de ſimples branches de bananes, mais de jeunes arbres : ils ne voulurent point ſe haſarder à venir à bord

Ann. 1769. Avril.

avant que nous les eussions acceptés; ce qui s'étoit passé à la tente leur avoit probablement donné de l'inquiétude. Chacun d'eux apportoit encore, comme des dons propitiatoires, quelques fruits-à-pain & un cochon tout apprêté; ce dernier présent nous fut d'autant plus agréable, que nous ne pouvions pas toujours nous procurer de ces animaux; nous donnâmes en retour à chacun de nos nobles bienfaiteurs, une hache & un clou. Sur le soir, nous allâmes à terre & nous y passâmes la nuit dans une tente que nous avions dressée, afin d'observer une éclipse du premier satellite de Jupiter; mais le tems fut si nébuleux, que nous ne pûmes pas remplir notre projet.

Le 18, à la pointe du jour, j'allai à terre avec tous les gens de l'équipage qui n'étoient pas absolument nécessaires à la garde du vaisseau, nous commençâmes alors à construire notre fort; pendant que les uns étoient occupés à creuser les retranchemens, d'autres coupoient les piquets & les fascines. Les naturels du pays qui s'étoient rassemblés autour de nous, comme à l'ordinaire, loin d'empêcher nos travaux, nous aidèrent au contraire volontairement; ils alloient chercher dans le bois les fascines & les piquets, d'un air fort empressé: nous respections leur propriété avec tant de scrupule, que nous achetâmes tous les

pieux dont nous nous servîmes dans cette occasion, & nous ne coupâmes aucun arbre sans avoir obtenu leur consentement. Le terrein où nous construisîmes notre fort étoit sablonneux, ce qui nous obligea de renforcer nos retranchemens avec du bois ; trois des côtés furent fortifiés de cette manière, le quatrième étoit bordé par une rivière, sur le rivage de laquelle je fis placer un certain nombre de tonneaux. Ce même jour, nous servîmes du porc pour la première fois à l'équipage ; & les Indiens nous apportèrent tant de fruits-à-pain & de cocos, que nous fûmes contraints d'en renvoyer une partie sans l'acheter, & de les avertir en même-tems par signes que nous n'en aurions pas besoin les deux jours suivans. Nous ne donnâmes que de la rassade en échange de tout ce que nous achetâmes alors ; un seul grain de la grosseur d'un pois, étoit le prix de cinq ou six cocos & d'autant de fruits-à-pain. Avant le soir la tente de M. Banks fut dressée au milieu des ouvrages, & il passa la nuit à terre, pour la première fois ; on plaça des sentinelles pour le garder, mais aucun Indien n'entreprit d'approcher du fort.

LE lendemain au matin, 19, notre ami Toubouraï Tamaïdé fit à M. Banks une visite dans sa tente ; il amenoit avec lui, non-seulement sa femme & sa famille, mais encore



ANN. 1769. Avril.

le toit d'une maison, plusieurs matériaux pour la dresser, avec des ustensiles & des meubles de différentes sortes : nous crûmes qu'il vouloit par-là fixer sa résidence dans notre voisinage. Cette marque de confiance & de bienveillance nous fit beaucoup de plaisir, & nous résolûmes de ne rien négliger pour augmenter encore l'attachement qu'il avoit pour nous ; bientôt après son arrivée il prit M. Banks par la main, & lui fit signe de l'accompagner dans les bois : M. Banks y consentit, & après avoir fait environ un quart de mille, ils trouvèrent une espèce de hangar qui appartenoit à Toubouraï Tamaïdé, qui paroissoit lui servir de tems-en-tems de demeure. Lorsqu'ils y furent entrés, le chef Indien développa un paquet d'étoffes de son pays ; il prit deux habits, l'un de drap rouge, l'autre d'une natte très-bien faite ; il en revêtit M. Banks, & sans autre cérémonie, il le reconduisit sur-le-champ à la tente. Les gens de sa suite lui apportèrent bientôt du porc & du fruit-à-pain, qu'il mangea en trempant ses mets dans une eau salée qui lui servoit de sauce; après son repas il se retira sur le lit de M. Banks, & y dormit l'espace d'une heure. L'après-midi sa femme Tomio amena à la tente un jeune-homme d'environ vingt-deux ans, d'une figure agréable; ils sembloient tous deux le reconnoître pour

leur fils : mais nous découvrîmes dans la suite que ce n'étoit pas leur enfant ; ce jeune-homme, & un autre chef qui nous étoit venu voir, s'en allèrent le soir du côté de l'Oueſt, & Toubouraï Tamaïdé & ſa femme s'en retournèrent à l'habitation ſituée aux bords du bois. Ann. 1769. Avril.

M. Monkhouſe, notre chirurgien, s'étant promené le ſoir dans l'iſle, rapporta qu'il avoit vu le corps de l'homme qui avoit été tué dans la tente ; il nous dit qu'il étoit enveloppé dans une pièce d'étoffe, & placé ſur une eſpèce de bière ſoutenue par des poteaux, ſous un toit que les Otahitiens paroiſſoient avoir dreſſé pour cette cérémonie ; qu'on avoit dépoſé près du mort quelques inſtrumens de guerre & d'autres choſes qu'il auroit examinés en particulier, ſi l'odeur inſupportable du cadavre ne l'en avoit empêché : il ajouta qu'il avoit vu auſſi deux autres petits bâtimens de la même eſpèce que le premier, dans l'un deſquels il y avoit des oſſemens humains qui étoient entièrement deſſéchés. Nous apprîmes depuis que c'étoit-là la manière dont ils diſpoſent de leurs morts.

Dès ce jour il commença à y avoir hors de l'enceinte de notre petit camp une eſpèce de marché, abondamment fourni de toutes les denrées du pays, ſi l'on en excepte les cochons. Toubouraï Tamaïdé nous venoit

ANN. 1769. Avril.

voir continuellement; il imitoit nos manières; il se servoit même, dans les repas, du couteau & de la fourchette, qu'il manioit très-adroitement.

LE récit de M. Monkhouse sur le mort éxcita ma curiosité, & j'allai le voir avec quelques autres personnes; je trouvai que le hangar sous lequel on avoit placé son corps, étoit joint à la maison qu'il habitoit lorsqu'il étoit en vie, & qu'il y avoit d'autres habitations qui n'en étoient pas éloignées de plus de dix verges. Ce hangar avoit à-peu-près quinze pieds de long & onze pieds de large, avec une hauteur proportionnée; l'un des bouts étoit entièrement ouvert, & l'autre, ainsi que les deux côtés, étoit enfermé en partie par un treillage d'osier. La bière, sur laquelle on avoit déposé le corps mort, étoit un châssis de bois, semblable à celui dans lequel on place les lits de vaisseaux, appellés *Cadres;* le fond étoit de natte, & quatre poteaux d'environ cinq pieds soutenoient cette bière. Le corps étoit enveloppé d'une natte, & par-dessus d'une étoffe blanche; on avoit placé à ses côtés une massue de bois, qui est une de leurs armes de guerre, & près de la tête qui touchoit au bout fermé du hangar, deux coques de noix de cocos, de celles dont ils se servent quelquefois pour puiser de l'eau; à l'autre bout du

hangar, on avoit planté à terre à côté d'une pierre de la grosseur d'un cocos, quelques baguettes sèches, & des feuilles vertes liées ensemble. Il y avoit près de cet endroit un jeune plane, dont les Indiens se servent pour emblême de la paix, & tout à côté une hache de pierre; beaucoup de noix de palmier enfilées en chapelet, étoient suspendues à l'extrémité ouverte du hangar, & en dehors les Indiens avoient planté en terre la tige d'un plane, élevé d'environ cinq pieds; au sommet de cet arbre il y avoit une coque de noix de cocos remplie d'eau douce: enfin on avoit attaché au côté d'un des poteaux, un petit sac qui renfermoit quelques morceaux de fruit-à-pain tout grillé; on n'y avoit pas mis ces tranches tout-à-la-fois, car les unes étoient fraîches & les autres gâtées. Je m'apperçus que plusieurs des naturels du pays nous observoient avec un mélange d'inquiétude & de défiance peintes sur leur visage; ils témoignèrent, par des gestes, la peine qu'ils éprouvoient quand nous approchâmes du corps; ils se tinrent à une petite distance tandis que nous l'examinions, & ils parurent contens lorsque nous nous en allâmes.

ANN. 1769. Avril.

NOTRE séjour à terre n'auroit point été désagréable si nous n'avions pas été continuellement tourmentés par les mouches, qui

ANN. 1769. Avril.

entr'autres incommodités, empêchoient de travailler M. Parkinſon, peintre d'hiſtoire naturelle pour M. Banks; lorſqu'il vouloit deſſiner, ces inſectes couvroient toute la ſurface de ſon papier, & même ils mangeoient la couleur à meſure qu'il l'étendoit ſur ſon deſſein: nous eûmes recours aux filets à mouſquites, qui rendirent cet inconvénient plus ſupportable, ſans l'écarter entièrement.

Le 22, Tootahah nous donna un eſſai de la muſique de ſon pays; quatre perſonnes jouoient d'une flûte qui n'avoit que deux trous, & par conſéquent ne pouvoient former que quatre notes en demi-tons; ils jouoient de ces inſtrumens à-peu-près comme on joue de la flûte traverſière, excepté ſeulement que le muſicien, au lieu de ſe ſervir de la bouche, ſouffloit avec une narine dans l'un des trous; tandis qu'il bouchoit l'autre avec ſon pouce; quatre autres perſonnes joignirent leurs voix au ſon de ces inſtrumens, en gardant fort bien la meſure, mais on ne joua qu'un ſeul air pendant tout le concert.

Plusieurs des naturels du pays nous apportèrent des haches qu'ils avoient reçues du *Dauphin*, & nous prièrent de les aiguiſer & de les raccommoder: entr'autres il y en avoit une qui nous paroiſſant être fabriquée en France, donna lieu à beaucoup de conjectures:

après bien des recherches nous apprîmes que, depuis le départ du *Dauphin*, un vaisseau avoit abordé à Otahiti, nous crûmes alors que c'étoit un bâtiment Espagnol; mais nous savons à présent que c'est la frégate la *Boudeuse*, commandée par M. de Bougainville. Ann. 1769. Avril.

CHAPITRE X.

Excursion à l'Ouest de l'Isle. Récit de plusieurs incidens qui nous arrivèrent à bord du vaisseau & à terre. Première entrevue avec Oberéa, *femme qu'on disoit être Reine de l'isle lors du voyage du* Dauphin. *Description du fort.*

Le 24, MM. Banks & Solander examinèrent le pays à l'Ouest le long du rivage, dans un espace de plusieurs milles. Le terrein, dans les deux premiers milles qu'ils parcoururent, étoit plat & fertile; ils rencontrèrent ensuite de petites montagnes, qui s'étendoient jusqu'au bord de l'eau; & un peu plus loin, ils en trouvèrent qui s'avançoient jusques dans la mer, de sorte qu'ils furent obligés de les gravir. Ces montagnes stériles occupoient une étendue d'environ trois milles, & aboutissoient à une grande plaine couverte d'assez belles

Ann. 1769. Avril.

maisons, habitées par des Indiens qui paroissoient vivre dans une grande aisance. A cet endroit couloit une rivière qui sortoit d'une vallée profonde & agréable; elle étoit beaucoup plus considérable que celle qui étoit à côté de notre fort : nos deux voyageurs la traversèrent; &, quoiquelle fût un peu éloignée de la mer, elle avoit près de cent verges de largeur. Un mille au-delà de cette rivière, la campagne étoit stérile, les rochers s'avançoient par-tout dans la mer, & MM. Banks & Solander se décidèrent à s'en revenir. A l'instant où ils se disposoient à prendre ce parti, un des naturels du pays leur offrit des rafraîchissemens qu'ils acceptèrent; ils s'apperçurent que cet homme étoit d'une race décrite par divers Auteurs, comme étant formée du mêlange de plusieurs nations, mais différente de toutes. Il avoit la peau d'un blanc mat sans aucune apparence d'autre couleur, quoique quelques parties de son corps fussent un peu moins blanches que le reste. Ses cheveux, ses sourcils & sa barbe étoient aussi blancs que sa peau; ses yeux étoient rouges, & il sembloit avoir la vue basse.

MM. Banks & Solander, en s'en revenant, rencontrèrent Toubouraï Tamaïdé & ses femmes qui, en les voyant, versèrent des larmes de joie, & pleurèrent, pendant quelque tems, avant que leur agitation pût se calmer.

Ann. 1769. Avril.

Le soir, M. Solander prêta son couteau à une des ces femmes qui négligea de le lui rendre, & le lendemain matin, M. Banks reconnut qu'il avoit aussi perdu le sien. Je dois assurer à cette occasion que les Otahitiens de toutes les classes, hommes & femmes, sont les plus déterminés voleurs de la terre. Le jour même de notre arrivée, lorsqu'ils vinrent nous voir à bord, les chefs prenoient dans la chambre ce qu'ils pouvoient attraper, & les gens de leur suite n'étoient pas moins habiles à voler dans les autres parties du vaisseau; ils s'emparoient de tout ce qu'il leur étoit facile de cacher, jusqu'à ce qu'ils allassent à terre. Tonbouraï Tamaïdé & Tootahah étoient les seuls qui n'avoient pas été trouvés coupables de vol; cette circonstance faisoit présumer en leur faveur qu'ils étoient exempts d'un vice dont toute la nation est infectée, mais cette présomption ne pouvoit guère contrebalancer les fortes apparences du contraire. C'est pour cela que M. Banks n'accusa qu'avec répugnance le premier, de lui avoir volé son couteau; l'Indien nia le fait fort gravement & d'un air assuré. M. Banks lui fit entendre qu'il vouloit absolument qu'on le lui rendît sans s'embarrasser de celui qui l'avoit volé. A cette déclaration prononcée d'un ton ferme, un des naturels du pays qui étoit présent, montra

ANN. 1769. Avril.

une guenille dans laquelle trois couteaux étoient soigneusement renfermés, celui que M. Solander avoit prêté à la femme, un couteau de table qui m'appartenoit, & un troisième qui avoit été également dérobé. Le chef les prit & sortit sur-le-champ pour les rapporter dans la tente. M. Banks resta avec les femmes qui témoignèrent beaucoup de crainte qu'on ne fît quelque mal à leur maître. Enfin le chef arriva à la tente, rendit les couteaux, & commença à chercher celui de M. Banks dans tous les endroits où il l'avoit vu. Sur ces entrefaites, un des domestiques de M. Banks apprenant ce qui se passoit, & n'ayant point entendu dire que le couteau fût égaré, alla le prendre dans un endroit où il l'avoit mis la veille. Toubouraï Tamaïdé sur cette preuve de son innocence, exprima par ses regards & par ses gestes les émotions violentes dont son cœur étoit agité; des larmes coulèrent de ses yeux & il fit signe avec le couteau, que si jamais il se rendoit coupable de l'action qu'on lui imputoit il consentoit à avoir la gorge coupée. Il sortit précipitamment de la tente, & retourna à grands pas vers M. Banks, paroissant reprocher amèrement les soupçons qu'on avoit formés contre lui. M. Banks comprit bientôt que l'Indien avoit reçu le couteau des mains de son domestique,

il étoit presque aussi affligé que le chef de ce qui venoit de se passer; il sentit qu'il étoit coupable lui-même, & voulut expier sa faute. Le pauvre Indien, malgré la violence de son agitation, étoit d'un caractère à ne pas conserver son ressentiment; il oublia l'injure que lui avoit faite M. Banks, & se réconcilia parfaitement, lorsque celui-ci l'eut traité avec familiarité & qu'il lui eût donné quelques petits présens.

IL faut observer ici que ces peuples, par les simples sentimens de la conscience naturelle, ont une connoissance de l'équité & de l'injustice, & qu'ils se condamnent involontairement eux-mêmes, lorsqu'ils font aux autres ce qu'ils ne voudroient pas qu'on leur fît. Il est sûr que Toubouraï Tamaïdé sentoit la force de l'obligation morale; s'il avoit regardé comme indifférente l'action qu'on lui imputoit, il n'auroit pas été si agité, lorsqu'on démontra la fausseté de l'accusation. Nous devons, sans doute, juger de la vertu de ces peuples, par la seule régle fondamentale de la morale, la conformité de leur conduite à ce qu'ils croient être juste; mais nous ne devons pas conclure, d'après les exemples rapportés plus haut, que le vol suppose dans leur caractère la même dépravation qu'on reconnoîtroit dans un Européen qui auroit commis ces actions,

Ann. 1769. Avril.

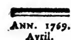
Leur tentation étoit si forte à la vue des meubles & des marchandises du vaisseau, que si ceux qui ont plus de connoissances, de meilleurs principes & de plus grands motifs de résister à l'appât d'un action avantageuse & malhonnête, en éprouvoient une pareille, ils seroient regardés comme des hommes d'une probité rare, s'ils avoient le courage de la surmonter. Un Indien au milieu de quelques couteaux d'un sol, de la rassade, ou même de clous & de morceaux de verre rompu, est dans le même état d'épreuve que le dernier de nos valets à côté de plusieurs coffres ouverts remplis d'or & de bijoux.

Le 26, je fis monter sur le fort six pierriers; je fus fâché de voir que les naturels du pays en étoient effrayés. Quelques pêcheurs qui vivoient sur la pointe du rivage, se retirèrent dans l'intérieur de l'isle; *Owhaw* nous dit par signes que dans quatre jours nous tirerions nos grandes pièces d'artillerie.

Le 27, Toubouraï Tamaïdé avec un de ses amis qui mangeoit avec une voracité dont je n'avois jamais vu d'exemple, & les trois femmes *Terapo*, *Tirao* & *Omié* qui l'accompagnoient ordinairement, dînèrent au fort; ils s'en allèrent sur le soir & dirigèrent leur marche vers la maison de Toubouraï Tamaïdé située aux bords du bois. Ce chef revint en moins d'un

quart d'heure fort ému ; il prit avec empressement M. Banks par la main, & lui fit signe de le suivre. M. Banks y consentit, & ils arrivèrent bientôt à un endroit où ils trouvèrent le boucher du vaisseau qui tenoit en sa main une faucille ; Toubouraï Tamaïdé s'arrêta alors, &, dans un transport de rage, qui empêchoit de comprendre ses signes, il fit entendre que le boucher avoit menacé ou entrepris d'égorger sa femme avec cette arme. M. Banks lui dit par signes, que s'il pouvoit expliquer clairement la nature du délit, l'homme seroit puni ; à cette réponse l'Indien se calma : il fit comprendre à M. Banks que le délinquant ayant pris fantaisie d'une hache de pierre qui étoit dans sa maison, il l'avoit demandée à sa femme pour un clou ; que celle-ci ayant refusé de conclure le marché pour ce prix, l'Anglois avoit jeté le clou à terre & pris la hache, en la menaçant de lui couper la gorge si elle faisoit résistance. L'Indien produisit la hache & le clou, afin de donner des preuves de l'accusation, & le boucher dit si peu de chose pour sa défense, qu'il n'étoit pas possible de douter de la vérité du fait. ANN. 1769. Avril.

M. Banks me communiqua cette aventure, & je pris le moment où le chef, ses femmes & d'autres Indiens étoient à bord du vaisseau pour faire venir le boucher. Après lui avoir


Ann. 1769. Avril.

rappellé les preuves de son crime, je donnai ordre qu'il fût puni, afin de prévenir par-là de semblables violences & acquitter M. Banks de sa promesse. Les Indiens regardèrent avec attention pendant qu'on déshabilloit le coupable & qu'on l'attachoit aux agrêts; ils étoient en silence & attendoient en suspens ce qu'on vouloit lui faire : dès qu'on lui eut donné le premier coup, ils s'approchèrent de nous avec beaucoup d'agitation, & nous supplièrent de lui épargner le reste du châtiment. J'avois plusieurs raisons de n'y pas consentir; & lorsqu'ils virent que leur intercession étoit inutile, leur commisération se répandit en larmes.

Ils sont toujours, il est vrai, comme les enfans, prêts à exprimer par des pleurs tous les mouvemens de l'âme dont ils sont fortement agités, & comme eux, ils paroissent les oublier, dès qu'ils les ont versés; entr'autres exemples, celui que nous allons en citer est remarquable. Le 28, dès le grand matin & avant le jour, un grand nombre d'Indiens vinrent au fort; M. Banks ayant remarqué Térapo parmi les femmes, il alla vers elle & la fit entrer; il vit qu'elle avoit les larmes aux yeux, & dès qu'elle fut dans le fort, ses pleurs commencèrent à couler en grande abondance. M. Banks lui en demanda la cause avec instance : mais, au lieu de lui répondre, elle

tira

tira de dessous son vêtement la dent d'un goulu de mer, dont elle se frappa cinq ou six fois la tête; un ruisseau de sang suivit bientôt les blessures : Terapo parla très-haut pendant quelques minutes, d'un ton très-triste, sans répondre en aucune manière aux demandes de M. Banks, qui les lui répétoit toujours avec plus d'impatience & d'intérêt. Pendant cette scene, M. Banks fut fort surpris d'appercevoir les autres Indiens qui parloient & rioient entr'eux, & ne faisoient aucune attention à la douleur de l'Otahitienne. Mais la conduite de cette femme fut encore plus extraordinaire; dès que les plaies eurent cessé de saigner, elle leva les yeux, regarda avec un sourire, & rassembla quelques pièces d'étoffe dont elle s'étoit servie pour étancher son sang; elle en fit un paquet, les emporta hors de la tente & les jeta dans la mer, ayant grand soin de les éparpiller, comme si elle eût voulu empêcher qu'on les vît, & faire oublier par-là le souvenir de ce qui venoit de se passer; elle se plongea ensuite dans la rivière, se lava tout le corps, & revint dans nos tentes avec autant de gaieté, & le visage aussi joyeux que s'il ne lui étoit rien arrivé.

ANN. 1769. Avril.

IL n'est pas étrange que le chagrin de ces peuples sans art soit passager, & qu'ils expriment sur-le-champ & d'une manière forte,

Ann. 1769. Avril.

les mouvemens dont leur ame eſt agitée. Ils n'ont jamais appris à déguiſer ou à cacher ce qu'ils ſentent, &, comme ils n'ont point de ces penſées habituelles qui ſans ceſſe rappellent le paſſé & anticipent l'avenir, ils ſont affectés par toutes les variations du moment, ils en prennent le caractère, & changent de diſpoſitions toutes les fois que les circonſtances changent; ils ne ſuivent point de projet d'un jour à l'autre; & ne connoiſſent pas ces ſujets continuels d'inquiétude & d'anxiété dont la penſée eſt la première qui s'empare de l'eſprit quand on s'éveille, & la dernière qui le quitte au moment où l'on s'endort. Cependant ſi, tout conſidéré, l'on admet qu'ils ſont plus heureux que nous, il faut dire que l'enfant eſt plus heureux que l'homme, & que nous avons perdu du côté de la félicité, en perfectionnant notre nature, en augmentant nos connoiſſances & en étandant nos vues.

Pendant tout le matin, des pirogues abordèrent près de nous au fort, & les tentes étoient remplies d'Otahitiens, qui venoient des différentes parties de l'iſle. Je fus occupé à bord du vaiſſeau, mais M. Molineux notre maître, qui avoit été de la dernière expédition du *Dauphin*, alla à terre : dès qu'il fut entré dans la tente de M. Banks, il fixa les yeux ſur une femme aſſiſe très-modeſtement parmi

les autres, & il nous dit que c'étoit la personne qu'on ſuppoſoit être reine de l'iſle lors du voyage du capitaine Wallis; l'Indienne en même-tems reconnut M. Molineux pour un des étrangers qu'elle avoit vus auparavant. Tous nos gens ne penſoient plus au reſte de la compagnie, ils étoient entièrement occupés à examiner une femme qui avoit joué un rôle ſi diſtingué dans la deſcription que nous avoient donnée d'Otahiti les navigateurs qui découvrirent l'iſle pour la première fois. Nous apprîmes bientôt qu'elle s'appelloit *Obéréa*; elle nous parut avoir environ quarante ans, elle étoit d'une taille élevée & forte, elle avoit la peau blanche, & les yeux pleins de ſenſibilité & d'intelligence : ſes traits annonçoient qu'elle avoit été belle dans ſa jeuneſſe, mais il ne lui reſtoit plus que les ruines de ſa beauté.

ANN. 1769. Avril.

DÈS que nous connûmes ſa dignité, nous lui propoſâmes de la conduire au vaiſſeau, elle y conſentit volontiers, & vint à bord accompagnée de deux hommes & de pluſieurs femmes qui ſembloient être de ſa famille. Je la reçus avec toutes les marques de diſtinction qui pouvoient lui faire plaiſir; je n'épargnai pas mes préſens, & entr'autres choſes que je lui donnai, il y avoit une poupée dont cette auguſte perſonne parut ſur-tout fort contente. Après qu'Obéréa eut paſſé quelque tems dans

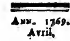
ANN. 1769. Avril.

le vaisseau, je la reconduisis à terre; dès que nous eûmes débarqué, elle m'offrit un cochon & plusieurs fagots de planes, qu'elle fit porter au fort en une espèce de procession, dont elle & moi formions l'arrière-garde. En allant au fort, nous rencontrâmes Tootahah, qui sembloit alors revêtu de l'autorité souveraine, quoiqu'il ne fût pas roi. Il ne parut pas content des égards que j'avois pour Obéréa; il devint si jaloux, lorsqu'elle lui montra sa poupée, qu'afin de l'appaiser, je crus devoir lui en présenter une pareille. Il préféra alors une poupée à une hache, par un sentiment de jalousie enfantine; il vouloit qu'on lui fît un don exactement semblable à celui qu'avoit reçu la prétendue reine. Cette remarque est d'autant plus vraie, que dans très-peu de tems ils n'attachèrent aucun prix aux poupées.

Le 29, assez tard dans la matinée, M. Banks alla faire sa cour à Obéréa; on lui dit qu'elle dormoit encore, & qu'elle étoit couchée sous le pavillon de sa pirogue. Il y alla dans le dessein de l'éveiller, & il crut pouvoir prendre cette liberté, sans crainte de l'offenser. En regardant à travers sa chambre, il fut fort surpris de voir dans son lit un beau jeune-homme d'environ vingt-cinq ans, qui s'appelloit *Obadée*. Il se retira en hâte & tout confus; mais on lui fit bientôt entendre que ces amours

ne scandalisoient personne, & que chacun savoit qu'Obéréa avoit choisi Obadée pour lui prodiguer ses faveurs. Obéréa étoit trop polie pour souffrir que M. Banks l'attendît long-tems dans son antichambre, elle s'habilla elle-même plus promptement qu'à l'ordinaire; & pour lui donner des marques d'une faveur spéciale, elle le revêtit d'un habillement d'étoffes fines, & vint ensuite avec lui dans nos tentes. Le soir M. Banks, suivi de quelques flambeaux, alla voir Toubouraï Tamaïdé, comme cela lui étoit déjà arrivé souvent; il fut très-affligé & très-surpris de le trouver lui & sa famille dans la tristesse, & quelques-uns de ses parens versant des larmes. Il tâcha envain d'en découvrir la cause, c'est pour cela qu'il ne resta pas long-tems chez l'Indien. Quand M. Banks eut fait part de cette circonstance aux officiers du fort, ils se rappelèrent qu'*Owhaw* avoit prédit que dans quatre jours, nous tirerions nos grandes pièces d'artillerie. Comme c'étoit alors la fin du troisième jour, la situation de Toubouraï Tamaïdé & de sa famille les alarma. Nous doublâmes les sentinelles au fort, & nos officiers passèrent la nuit sous les armes. A deux heures du matin, M. Banks fit la ronde autour de notre petit camp, il vit que tout étoit si paisible, qu'il regarda comme imaginaires les soupçons que

ANN. 1769. Avril.


Ann. 1769. Avril.

nous avions formés, en pensant que les Otahitiens méditoient une attaque contre nous. Nous avions d'ailleurs de quoi nous rassurer; nos petites fortifications étoient finies. Les côtés méridional & septentrional étoient garnis d'un parapet de terre élevé de quatre pieds & demi, & au-delà d'un fossé qui avoit dix pieds de large & six de profondeur. Le côté de l'Ouest faisant face à la baie, étoit environné également par un parapet de terre de quatre pieds & demi, & revêtu de palissades; il n'y avoit point de fossés, parce que la marée montante venoit jusqu'au pied du rempart. On avoit placé au côté de l'Est, situé sur le bord de la rivière, une double rangée de futailles remplies d'eau; cet endroit étoit le plus foible, on y monta les deux pièces de quatre; les six pierriers furent pointés de manière qu'ils commandoient aux deux seules avenues qu'il y avoit à la sortie du bois. Notre garnison étoit composée de quarante-cinq hommes armés de fusils, y compris les officiers & les observateurs qui résidoient à terre. Les sentinelles étoient relevées aussi exactement que dans nos places frontières, où se fait le mieux le service militaire.

Le lendemain, 30, nous continuâmes à nous tenir sur nos gardes, quoique nous n'eussions pas de raisons particulières de

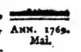
croire que cette précaution fût néceſſaire. Sur les dix heures du matin, Tomio s'en vint à la tente, en courant; elle portoit ſur ſon viſage des marques de douleur & de crainte; elle prit par la main M. Banks, à qui les Otahitiens s'adreſſoient toujours dans les occaſions de détreſſe; elle lui fit entendre que Toubouraï Tamaïdé ſe mouroit, par une ſuite de quelque choſe que nos gens lui avoient donné à manger, & elle le pria de venir à la maiſon du malade. M. Banks partit ſans délai, & trouva l'Indien la tête appuyée contre un poteau, & dans l'attitude de la langueur & de l'abattement; les Inſulaires, qui environnoient Toubouraï Tamaïdé, firent ſigne à M. Banks qu'il avoit vomi, & lui apportèrent une feuille pliée avec grand ſoin, où ils diſoient qu'étoit renfermée une partie du poiſon, qui avoit mis leur compatriote à l'agonie. M. Banks fort empreſſé ouvrit la feuille, où il ne vit qu'un morceau de tabac, que Toubouraï Tamaïdé avoit demandé à quelques-uns de nos gens, qui avoient eu l'indiſcrétion de le lui donner. Le malade avoit obſervé que nos matelots le tenoient long-tems dans leur bouche, & voulant faire la même choſe, il l'avoit mâché juſqu'à le réduire en poudre, & l'avoit enſuite avalé; il regarda, d'une manière très-touchante, M. Banks pendant

ANN. 1769. Avril.

ANN. 1769. Avril.

qu'il examinoit la feuille & ce qui y étoit renfermé; & il lui fit entendre qu'il n'avoit plus guère de tems à vivre. M. Banks connoissant alors sa maladie, lui conseilla de boire beaucoup de lait de cocos, ce qui termina dans peu de tems sa maladie & ses craintes. Tourouraï Tamaïdé passa la journée au fort avec la gaieté & la bonne humeur, qui accompagnent toujours la guérison inattendue des maladies de l'esprit ou du corps.

LE capitaine Wallis ayant rapporté en Angleterre une des haches de pierre des Otahitiens, qui ne connoissent aucune espèce de métaux, M. Stevens, secrétaire de l'Amirauté, en fit faire une pareille en fer. Je l'avois à bord pour montrer à ces peuples combien nous excellions dans l'art de fabriquer des instrumens d'après leur propre modèle. Je ne la leur avois pas encore fait voir, parce que je ne m'en étois pas souvenu. Le premier de
1 Mai. Mai, Tootahah nous vint rendre visite au vaisseau sur les dix heures du matin, & il témoigna beaucoup de curiosité de voir ce qui étoit renfermé dans les armoires & les tiroirs de ma chambre; comme je le satisfaisois en tout, je les ouvris sur-le-champ : il desira d'avoir plusieurs choses qu'il appercevoit, & il les rassembla; enfin il jetta les yeux sur la hache, il s'en saisit avec beaucoup d'empressement,


Ann. 1769. Mai.

&c ; remettant tout ce qu'il avoit déjà choisi, il me demanda si je voulois la lui donner. J'y consentis tout de suite; &c, comme s'il eût craint que je m'en repentis, il l'emporta dans un transport de joie, sans me faire d'autres demandes ; ce qui n'arrivoit pas souvent, quelques généreux que nous fussions à leur égard.

SUR le midi, un des chefs, qui avoit dîné avec moi peu de jours auparavant, accompagné de quelques-unes de ses femmes, vint seul à bord du vaisseau. J'avois observé que ses femmes lui donnoient à manger, je ne doutois pas que dans l'occasion, il ne voulût bien prendre lui-même la peine de porter les alimens à sa bouche ; je me trompois. Lorsque nous fûmes à table, & que le dîner fut servi, je lui présentai quelques-uns des mets ; je vis qu'il n'y touchoit pas, & je le pressai de manger, mais il resta toujours immobile comme une statue, sans toucher à un seul morceau ; il seroit sûrement parti sans dîner, si un de mes domestiques ne lui avoit mis les alimens dans la bouche.



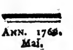
CHAPITRE XI.

Obſervatoire dreſſé. On nous vole notre quart de nonante. Suite de ce vol. Viſite à Tootahah. Deſcription d'un combat de lutte parmi les Otahitiens. Graines d'Europe ſemée dans l'iſle. Nom que donnèrent les Indiens aux gens de notre vaiſſeau.

ANN. 1769. Mai.

LE PREMIER de Mai, dans l'après-midi, nous dreſsâmes notre obſervatoire, & nous portâmes à terre, pour la première fois, un quart de nonante & quelques autres inſtrumens.

LE lendemain au matin, 2, ſur les neuf heures, j'allai à terre avec M. Gréen, pour placer notre quart de nonante; il n'eſt pas poſſible d'exprimer la ſurpriſe & le chagrin que nous reſſentîmes en ne le trouvant pas. Il avoit été dépoſé dans une tente réſervée pour ma demeure; & perſonne n'y avoit couché, parce que j'avois paſſé la nuit à bord du vaiſſeau. On ne l'avoit jamais ſorti de ſon étui qui avoit dix-huit pouces en quarré; le tout formoit un volume d'un poids aſſez conſidérable. Une ſentinelle avoit fait la garde pendant toute la nuit, à ſept ou huit pas de la porte de la tente, & il ne nous manquoit



aucun autre instrument. Nous soupçonnâmes d'abord qu'il avoit été volé par quelque homme de l'équipage, qui, en voyant un étui dont il ne savoit pas le contenu, auroit pensé qu'il renfermoit des clous ou quelque autre marchandise dont il pouvoit commercer avec les naturels du pays. On offrit une grande récompense à quiconque pourroit le découvrir ; sans cet instrument nous ne pouvions pas remplir l'objet qui étoit le but principal de notre voyage. Cependant les recherches que nous fîmes ne se bornèrent pas au fort & aux endroits voisins, & comme l'étui avoit peut-être été rapporté au vaisseau, si l'un des hommes de l'équipage étoit le voleur, nous envoyâmes sur-tout à bord pour y faire avec grand soin des perquisitions ; tous les députés revinrent sans rapporter aucune nouvelle du quart de nonante. M. Banks qui, dans de pareilles occasions, ne craignoit ni la peine, ni les dangers, & qui avoit plus d'influence sur les Indiens qu'aucun de nous, résolut d'aller le chercher lui-même dans les bois : il espéroit que s'il avoit été volé par des Otahitiens, il le trouveroit sûrement dans l'endroit où ils auroient ouvert l'étui, parce qu'ils auroient vu alors que cet instrument ne pouvoit leur être utile en aucune manière ; ou que, si ce moyen ne lui réussissoit pas, il le recou-

Ann. 1769. Mai.

vreroit du moins par l'ascendant qu'il avoit acquis sur les chefs. Il se mit en route accompagné d'un Officier & de M. Gréen ; en traversant la rivière, ils rencontrèrent Toubouraï Tamaïdé qui, avec trois morceaux de paille, leur montroit sur sa main la figure d'un triangle. M. Banks connut alors que c'étoient les Indiens qui avoient volé le quart de nonante, & qu'ils n'étoient pas disposés à rendre ce qu'ils avoient pris, quoiqu'ils eussent ouvert la boîte. Il ne perdit point de tems, & il fit entendre à Toubouraï Tamaïdé qu'il vouloit aller tout de suite avec lui à l'endroit où l'instrument avoit été porté. L'Otahitien y consentit : ils tirèrent du côté de l'Ouest, & le chef s'informoit du voleur dans toutes les maisons par où ils passoient ; les Indiens lui dirent de quel côté il avoit tourné ses pas, & combien il y avoit de tems qu'ils ne l'avoient vu. L'espoir de l'attraper bientôt les soutenoit dans leur fatigue ; ils allèrent en avant, quelquefois en marchant, d'autres fois en courant, quoique le tems fût excessivement chaud. Lorsqu'ils eurent grimpé une montagne éloignée du fort d'environ quatre milles, l'Indien fit voir à M. Banks un endroit situé à trois milles au-delà, & lui dit par signes, qu'il ne devoit pas s'attendre à retrouver l'instrument avant d'y être parvenu. Ils se reposèrent

là pendant quelques inſtans ; excepté une paire de piſtolets que M. Banks portoit toujours dans ſa poche, ils n'avoient point d'armes; ils alloient dans un endroit éloigné de plus de ſept milles du fort, où les Inſulaires ſeroient peut-être moins ſoumis que dans les environs de notre camp; il étoit très-difficile de leur faire rendre une choſe qu'ils n'avoient volé qu'en mettant leur vie en danger; enfin, quoique l'inſtrument leur fût inutile, ils paroiſſoient diſpoſés à le garder. Toutes ces réflexions décourageoient M. Banks & nos gens, & leur ſituation devenoit plus critique à chaque pas : ils réſolurent pourtant de ne pas abandonner leur entrepriſe, & de prendre tous les moyens poſſibles pour leur ſûreté. M. Banks & M. Gréen qui allèrent en avant, me renvoyèrent l'Officier de poupe; il vint me dire qu'ils ne pouvoient pas revenir avant la nuit, & qu'ils deſiroient que j'envoyaſſe un détachement à leur ſuite. En recevant ce meſſage, je partis moi-même avec un nombre d'hommes tel que je le jugeois ſuffiſant pour cette occaſion; j'ordonnai au vaiſſeau & au fort de ne pas ſouffrir qu'aucune pirogue ſortît de la baie, ſans cependant ſaiſir ou détenir aucun des naturels du pays.

SUR ces entrefaites M. Banks & M. Gréen continuèrent leur route, ſous les auſpices de

ANN. 1769. Mai.

Toubouraï Tamaïdé, & dans l'endroit même que celui-ci leur avoit désigné, ils trouvèrent un Otahitien qui tenoit en sa main une partie de notre instrument ; ils s'arrêtèrent, bien contens de ce qu'ils voyoient ; un grand nombre d'Indiens se rassemblèrent autour d'eux, de sorte qu'ils étoient pressés par la foule ; M. Banks crut devoir leur montrer un de ses pistolets, ce qui les fit ranger sur-le-champ. Comme le nombre de ces Indiens augmentoit à chaque moment, il traça un cercle sur l'herbe, & tous les Insulaires se placèrent en dehors tranquillement & sans tumulte. M. Banks leur ordonna de rapporter au milieu du cercle la boîte du quart de nonante, plusieurs lunettes & d'autres petits effets qu'il avoient mis dans un étui de pistolet, qu'on lui avoit volé auparavant dans la tente, & enfin un autre pistolet de selle : les Otahitiens remirent dans le cercle ce qu'ils avoient pris.

M. Gréen étoit impatient de voir s'ils rendroient tout ce qu'ils avoient dérobé ; en examinant la boîte il trouva qu'il y manquoit le pied & quelques autres petites parties moins importantes ; plusieurs personnes se détachèrent pour aller à la recherche, & en rapportèrent quelques pièces ; mais on dit que le voleur n'avoit pas porté si loin le pied, & qu'on le rendroit par la suite ; en s'en retournant

Toubouraï Tamaïdé confirma cette promesse, & M. Banks & M. Gréen se disposèrent à s'en revenir, parce qu'ils pouvoient facilement suppléer à ce qui leur manquoit. Ils avoient fait environ deux milles, lorsque je les rencontrai avec mon détachement : nous nous félicitâmes les uns les autres d'avoir retrouvé notre instrument, nous ressentions une joie proportionnée au degré d'utilité dont il étoit pour nous. ANN. 1769. Mai.

SUR les huit heures M. Banks retourna au fort avec Toubouraï Tamaïdé ; il fut surpris d'y trouver Tootahah gardé par des soldats, & de voir que plusieurs Otahitiens effrayés & dans la douleur environnoient la porte du camp, M. Banks y entra en hâte, & on permit à quelques Indiens de le suivre ; la scene étoit touchante ; Toubouraï Tamaïdé courut vers Tootahah, & le serrant dans ses bras, ils fondirent tous deux en larmes, & inondèrent leurs visages de pleurs sans pouvoir proférer un seul mot ; les autres Indiens pleuroient également sur l'état de leur chef, ils étoient très-persuadés qu'on alloit le faire mourir. J'arrivai au fort un quart-d'heure après, & ils restèrent dans la détresse jusqu'à ce tems. Ce qui venoit de se passer me causa de l'étonnement & j'en fus très-affligé ; on avoit mis Tootahah en prison contre mes or-

ANN. 1769. Mai.

dres, & à l'instant je lui accordai sa liberté: je m'informai de toute cette affaire, & voici comment on me la raconta. Mon départ pour le bois avec un détachement d'hommes sous les armes, & dans un tems où l'on avoit commis un vol, dont les naturels du pays croyoient que j'étois sûrement indigné à raison de la perte qu'il nous causoit, les avoit tellement alarmés, que le soir ils commencèrent à quitter le voisinage du fort & à emporter leurs effets. M. Gore, mon second Lieutenant, qui commandoit à bord du vaisseau, vit une double pirogue sortir du fond de la baie; comme il avoit reçu ordre de n'en laisser passer aucune, il envoya le contre-maître avec un bateau pour l'arrêter: les Indiens effrayés en voyant que le bateau les abordoit, sautèrent dans la mer; Tootahah étant malheureusement du nombre, le contre-maître le prit, le ramena au vaisseau, & laissa les autres se sauver à la nage vers la côte. M. Gore l'envoya au fort sans faire attention à l'ordre que j'avois donné de ne saisir & de ne détenir personne. M. Hicks, mon premier Lieutenant, qui y commandoit, après l'avoir reçu de M. Gore, ne crut pas être le maître de le renvoyer.

Les Indiens étoient si fort prévenus de l'idée qu'on alloit mettre à mort Tootahah, qu'ils ne crurent le contraire que lorsque, par mes ordres,

mes ordres, il eut été reconduit hors du fort; tout le peuple le reçut comme si ç'avoit été leur pere qui eût échappé d'un danger mortel, & chacun s'empressa de l'embrasser. La joie soudaine est ordinairement libérale, sans faire beaucoup d'attention au mérite de ceux à qui elle fait du bien; & Tootahah se voyant en liberté contre son espérance, dans le premier mouvement de sa reconnoissance, nous sollicita de recevoir un présent de deux cochons; nous sentions que, dans cette occasion, nous n'en étions pas dignes, & nous le refusâmes plusieurs fois.

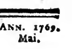
ANN. 1769. Mai.

MM. Banks & Solander, chargés de faire les échanges dans le marché, exercèrent le lendemain, 3, leur emploi; mais il vint très-peu d'Otahitiens, & ceux qui s'y rendirent n'apportoient point de provisions. Tootahah cependant envoya quelques-uns de ses gens redemander la pirogue que nous avions détenue, & nous la renvoyâmes: comme on avoit détenu une autre pirogue qui appartenoit à *Obéréa*, *Tupia*, l'homme qui faisoit les affaires de cette reine lors du voyage du *Dauphin*, vint examiner si on n'avoit rien enlevé de ce qui étoit à bord: il fut si content de la trouver dans l'état où on l'avoit prise, qu'il se rendit au fort, y resta toute la journée, & passa la nuit dans sa pirogue. Sur le midi,

ANN. 1769. Mai.

quelques pêcheurs dans des canots vinrent vis-à-vis de nos tentes; mais ils ne voulurent nous vendre que très-peu des provisions qu'ils avoient, & nous avions grand besoin de noix de cocos, & de fruits-à-pain; pendant le courant de la journée M. Banks alla se promener dans le bois, afin qu'en se familiarisant avec les Otahitiens, il pût recouvrer leur confiance & leur amitié; ils lui firent des honnêtetés, mais ils se plaignirent du mauvais traitement qu'avoit essuyé leur chef; ils dirent qu'il avoit été frappé & traîné par les cheveux. M. Banks tâcha de les convaincre qu'il n'avoit souffert aucune violence sur sa personne: peut-être cependant le contre-maître avoit exercé contre lui une brutalité dont il rougissoit & qu'il craignoit d'avouer. Tootahah se rapellant probablement la manière dont on s'étoit comporté à son égard, & pensant que nous ne méritions pas les cochons qu'il nous avoit laissés par présent, il envoya dans l'après-midi un messager pour demander en retour une hache & une chemise; l'Indien me dit que son chef n'avoit pas dessein de venir au fort pendant dix jours; je m'excusai de ce que je différois jusqu'à son arrivée de donner la hache & la chemise. J'espérois qu'impatient de les avoir, il viendroit bientôt les chercher, & que la première entrevue

termineroit la froideur qui étoit entre lui & nous, & que l'absence auroit probablement augmentée.


ANN. 1769. Mai.

Le lendemain 4, nous ressentîmes davantage les suites de l'offense que nous avions faite aux Otahitiens, dans la personne de leur chef, car le marché étoit si mal fourni, que nous manquions du nécessaire. M. Banks alla trouver Toubouraï Tamaïdé dans les bois, & lui persuada difficilement de nous faire vendre cinq corbeilles de fruits-à-pain; enfin il les obtint, il y en avoit cent vingt, & ce secours nous vint très-à propos. Dans l'après-midi, un autre messager vint demander de la part de Tootahah la hache & la chemise; comme il étoit absolument nécessaire de regagner l'amitié de cet Indien, & que sans lui nous ne pourrions guère avoir des provisions, je lui fis dire que M. Banks & moi, nous irions lui rendre visite le lendemain, & que nous lui porterions ce qu'il desiroit.

Le jour suivant, 15, dès le grand matin, il envoya au fort pour me rappeller ma promesse; ses gens sembloient attendre avec beaucoup d'impatience notre arrivée à sa maison. Sur les dix heures, je fis mettre en mer la pinasse & je m'y embarquai avec MM. Banks & Solander; nous étions accompagnés d'un des envoyés de Tootahah, & à

ANN. 1769. Mai.

une heure nous arrivâmes au lieu de sa résidence qu'ils appelloient *Eparre*, & qui étoit situé à environ quatre milles à l'Ouest de nos tentes.

Nous trouvâmes un grand nombre d'Otahitiens qui nous attendoient sur le rivage; il nous auroit été impossible d'aller plus avant, si un homme grand & de bonne mine ne nous avoit pas ouvert un passage; sa tête étoit couverte d'une espèce de turban, & il portoit dans sa main un bâton blanc, dont il frappoit impitoyablement ceux qui étoient autour de lui: cet homme nous conduisit vers le chef, tandis que les Indiens crioient *Taio Tootahah*, « *Tootahah est votre ami.* » Nous le vîmes comme un ancien patriarche, assis sous un arbre & environné de plusieurs vieillards vénérables. Il nous fit signe de nous asseoir, & sur-le-champ il nous demanda sa hache; je la lui présentai ainsi que la chemise, avec un habit de drap fait suivant la mode de son pays, & garni d'une espèce de ruban; il les reçut avec bien du plaisir, & tout de suite il endossa le vêtement; mais il donna la chemise à la personne qui nous avoit fait faire passage en débarquant sur la côte: cet homme étoit assis alors près de nous, & Tootahah sembloit desirer que nous eussions des attentions particulières pour lui: peu de tems après, Obéréa

& plusieurs autres femmes que nous connoissions arrivèrent & se placèrent parmi nous. Tootahah sortit plusieurs fois, mais ses absences n'étoient pas longues ; nous crûmes qu'il quittoit l'assemblée pour aller montrer aux Indiens son nouvel habillement ; nous nous trompions, il alloit donner des ordres pour les rafraîchissemens & le repas qu'on nous servit. La dernière fois qu'il sortit, étant presque étouffés par la foule, nous étions impatiens de nous en retourner ; sur ces entrefaites on vint nous dire qu'il nous attendoit dans un autre endroit ; nous le trouvâmes assis sous la banne de notre propre bateau, & il nous fit signe d'aller à lui ; tous ceux de nous que le bateau pouvoit contenir y entrèrent, & il ordonna alors d'apporter du fruit-à-pain & des noix de cocos, dont nous goûtâmes plutôt pour le satisfaire que par envie de manger. Peu de tems après on vint l'avertir & il sortit du bateau, & quelques minutes ensuite on nous invita à le suivre ; nous fûmes conduits dans une grande place ou cour attenante à sa maison, & qui étoit palissadée de bambous d'environ trois pieds de haut : on y préparoit pour nous un divertissement entièrement nouveau, c'étoit un combat de lutte ; le chef étoit assis dans la partie supérieure de l'amphithéâtre, & les principales personnes de sa

ANN. 1769. Mai.

ANN. 1769. Mai.

fuite rangées en demi-cercle à ſes côtés; c'étoient les juges qui devoient applaudir au vainqueur; on avoit laiſſé des ſièges pour nous, mais nous aimâmes mieux être en liberté parmi le reſte des ſpectateurs.

QUAND tout fut prêt, dix ou douze hommes que nous comprîmes être les combattans, & qui n'avoient d'autre vêtement qu'une ceinture d'étoffe, entrèrent dans l'arène; ils en firent le tour lentement & les regards baiſſés, la main gauche ſur la poitrine; de la droite qui étoit ouverte, ils frappoient ſouvent l'avant-bras de la première avec tant de roideur, que le coup produiſoit un ſon aſſez aigu; c'étoit un défi général que ſe faiſoient les combattans les uns aux autres, ou qu'ils adreſſoient aux ſpectateurs. D'autres athlètes ſuivirent bien-tôt ceux-ci de la même manière; ils ſe donnèrent enſuite des défis particuliers, & chacun d'eux choiſit ſon adverſaire; cette cérémonie conſiſtoit à joindre les bouts des doigts & à les appuyer ſur ſa poitrine, en remuant en même-tems les coudes en haut & en bas avec beaucoup de promptitude; ſi l'homme à qui le lutteur s'adreſſoit acceptoit le cartel, ils répétoient les mêmes ſignes, & ils ſe mettoient tous deux ſur-le-champ dans l'attitude de combattre. Une minute après, ils en venoient aux mains: excepté dans le premier moment, c'étoit une pure diſpute

de force; chacun tâchoit d'abord de saisir son adversaire par la cuisse, & s'il n'en venoit pas à bout, par la main, les cheveux, la ceinture ou autrement, ils s'accrochoient enfin sans dextérité ni bonne grace, jusqu'à ce que l'un des athlètes, profitant d'un moment avantageux, ou ayant plus de force dans les muscles, renversât l'autre. Lorsque le combat étoit fini, les vieillards applaudissoient au vainqueur par quelques mots, que toute l'assemblée répétoit en chœur sur une espèce de chant, & la victoire étoit célébrée ordinairement par trois cris de joie : le spectacle étoit suspendu alors pendant quelques minutes; ensuite un autre couple de lutteurs s'avançoit dans l'arène, & combattoit de la même manière. Après que le combat avoit duré une minute, si l'un des deux n'étoit pas mis à terre, ils se séparoient d'un commun accord, ou par l'intervention de leurs amis, & dans ce cas chacun étendoit son bras, en frappant l'air pour faire un nouveau défi au même rival ou à un autre. Tandis que les lutteurs étoient aux prises, une autre troupe exécutoit une danse qui duroit aussi l'espace d'une minute; mais les danseurs & les lutteurs, entièrement occupés de ce qu'ils faisoient, ne donnoient pas la moindre attention les uns aux autres. Nous observâmes avec plaisir que le vainqueur

ANN. 1769. Mai.

ANN. 1769. Mai.

ne montroit jamais d'orgueil à l'égard de l'adverſaire qu'il avoit défait, & que le vaincu ne murmuroit point de la gloire de ſon rival. Enfin, pendant tout le combat, on voyoit ſe ſoutenir la bienveillance & la bonne humeur, quoiqu'il y eût au moins cinq cens ſpectateurs, dont quelques-uns étoient des femmes : il eſt vrai qu'elles étoient en petit nombre; plus, elles étoient toutes d'un rang diſtingué, & nous avons des raiſons de croire qu'elles n'aſſiſtoient à ce ſpectacle que par égard pour nous.

Ces combats durèrent environ deux heures ; pendant ce tems l'homme qui nous avoit fait faire place lors de notre débarquement, retenoit les Indiens à une diſtance convenable, en frappant rudement de ſon bâton ceux qui s'avançoient trop ; nous nous informâmes de ſon état, & nous apprîmes que c'étoit un officier de Tootahah qui rempliſſoit les fonctions de maître de cérémonies.

Les lecteurs, qui connoiſſent les combats des athlètes de l'antiquité, remarqueront ſans doute une reſſemblance groſſière entre ces anciens jeux & les luttes des habitans d'une petite iſle ſituée au milieu de l'Océan pacifique. Les Dames peuvent ſe rappeller la deſcription qu'en a donnée Fénélon dans ſon Télémaque ; quoiqu'il raconte des événemens fabuleux, il a copié fidélement les mœurs des anciens

tems, d'après les auteurs qu'on regarde comme des historiens fidèles.

LORSQUE les combats de lutte furent terminés, on nous fit entendre qu'on préparoit deux cochons & des fruits-à-pain pour notre dîner; comme nous avions grand appétit, cette nouvelle nous fit plaisir. Tootahah cependant sembla se repentir de sa libéralité : au lieu de placer ses deux cochons devant nous, il en fit porter un dans notre bateau; nous ne fûmes pas fâchés d'abord de ce nouvel arrangement, parce que nous pensions que nous dînerions plus à notre aise dans le bâtiment qu'à terre, & qu'il seroit plus facile d'écarter la foule. Dès que nous fûmes arrivés à bord, il nous dit de retourner au vaisseau avec son cochon; cet ordre n'étoit pas agréable; nous avions un trajet de quatre milles, & pendant ce tems, le dîner se réfroidissoit; nous crûmes pourtant devoir le satisfaire; il nous accompagna au vaisseau, suivi de quelques autres Indiens; & enfin nous mangeâmes les mets qu'il avoit préparés, & dont lui & Toubouraï Tamaïdé eurent une bonne part.

NOTRE réconciliation avec ce chef fit sur les Otahitiens toute l'impression que nous pouvions desirer; car dès qu'ils furent qu'il étoit à bord, les fruits-à-pain, les noix de cocos & les autres provisions, arrivèrent au fort en grande abondance.

Ann. 1769. Mai.

Les échanges se passoient dans le marché comme à l'ordinaire : mais les cochons y étant toujours fort rares, M. Molineux, notre maître, & M. Gréen allèrent dans la pinasse, à l'Est. d'*Otahiti*, le 8, dès le grand matin, afin d'examiner s'ils pourroient acheter des cochons ou de la volaille dans cette partie de l'isle. Ils parcoururent un espace d'environ vingt milles; ils apperçurent plusieurs cochons & une tourterelle, qu'on ne voulut pas leur vendre; chacun leur disoit qu'ils appartenoient tous à Tootahah, & qu'on ne pouvoit pas les échanger sans sa permission. Nous commençâmes à croire que Tootahah étoit un grand Prince, puisqu'il avoit une autorité si absolue, & qui s'étendoit si loin. Nous reconnûmes ensuite qu'il administroit, comme souverain, le gouvernement de cette partie de l'isle, au nom d'un mineur que nous n'avons jamais vu pendant notre séjour à *Otahiti*. M. Gréen, à son retour, nous raconta qu'il avoit trouvé un arbre d'une grandeur si énorme & si incroyable, qu'il avoit soixante verges de circonférence. MM. Banks & Solander lui expliquèrent bientôt que c'étoit une espèce de figuier, dont les branches, en se recourbant vers la terre, y avoient pris de nouvelles racines, & qu'il étoit facile de se tromper en regardant comme un seul arbre cet assemblage de tiges

jointes de près les unes aux autres, & toutes réunies par une végétation commune.

QUOIQUE le marché du fort fût assez bien fourni, cependant les provisions y abordoient plus lentement; au commencement de notre séjour nous en achetions une quantité suffisante pour notre consommation, entre le lever du soleil & huit heures du matin; mais ce commerce nous prenoit alors la plus grande partie du jour. M. Banks plaça son petit bateau devant la porte du fort, & les Otahitiens venoient y faire leurs échanges. Jusqu'à présent les petites verroteries avoient suffi pour payer les noix de cocos & les fruits-à-pain; comme ces denrées n'y étoient plus en si grande abondance, nous fûmes obligés pour la première fois, de montrer nos clous: pour un des plus petits, qui avoit quatre pouces de long, les Indiens nous donnoient vingt noix de cocos & du fruit-à-pain en proportion, & dans peu de tems le marché fut approvisionné comme à l'ordinaire.

LE 9, dans la matinée, Obéréa vint nous faire sa première visite, depuis la perte de notre quart de nonante, & la malheureuse détention de Tootahah; elle étoit accompagnée d'Obadée, qui étoit alors son favori, & de Tupia; ils nous présentèrent un cochon & quelques fruits-à-pain, & nous leur donnâmes en retour

Ann. 1769. Mai.

une hache. Nous avions fourni alors à la curiosité de nos amis les Indiens un ſpectacle intéreſſant & nouveau : notre forge étoit dreſſée & travailloit preſque continuellement ; il nous donnoient des morceaux de fer, que nous pensâmes qu'ils avoient reçus du *Dauphin*, en nous priant de leur en fabriquer des inſtrumens de différente eſpèce ; comme j'avois très-grande envie de faire tout ce qui pouvoit les contenter, on ſatisfaiſoit leur empreſſement, à moins que les ouvrages du vaiſſeau n'exigeaſſent tout le tems du ſerrurier. Obéréa ayant reçu ſa hache, nous engagea à lui en faire une autre avec du vieux fer qu'elle nous montra ; cette opération n'étoit pas poſſible : elle nous apporta alors une hache rompue, afin de la lui raccommoder. Je fus charmé de cette occaſion qui me donnoit un moyen de regagner ſes bonnes graces ; ſa hache fut raccommodée, & elle parut ſatisfaite. Ils s'en allèrent le ſoir & emmenèrent la pirogue qui avoit reſté long-tems à la pointe du fort ; mais ils nous promirent de revenir dans trois jours.

Le 10, je plantai quelques pepins de melons, & des graines d'autres plantes, dans un terrein qui avoit été préparé pour cet effet : nous les avions miſes pendant le voyage dans les petites bouteilles bouchées avec de la poix-réſine. Excepté la graine de moutarde aucune autre ne

germa, les concombres & les melons ne prirent pas, & M. Banks penſa que le défaut abſolu d'air avoit gâté les graines.

Nous apprîmes ce jour-là que les Indiens donnoient à leur iſle le nom d'*Otahiti*; nous vîmes, après beaucoup de peines, qu'il étoit abſolument impoſſible d'apprendre aux Otahitiens à prononcer nos noms; lorſqu'ils vouloient les articuler, ils produiſoient des mots tout-à-fait différens, dont ils ſe ſervoient pour nous déſigner; ils m'appellèrent *Toute*, & M. Hichs *Hete*; ils ne purent jamais venir à bout d'articuler *Molineux*; ils appelloient notre maître *Boba*, de Robert ſon nom de baptême; M. Gore, *Toarro*; le docteur Solander, *Torano*; M. Banks, *Tapane*; M. Gréen, *Etérée*; M. Parkinſon, *Patini*; M. Sporing, *Polini*; Peterſgill, *Petrodoro*; ils avoient formé de cette manière des noms pour preſque tous les gens de l'équipage. Il n'étoit cependant pas facile de découvrir dans ces nouveaux noms des traces de l'original; c'étoient peut-être moins des ſons arbitraires, déterminés par la diſpoſition de leurs organes, que des mots ſignificatifs dans leur propre langue; par exemple, ils appellèrent *Matté* M. Monkhouſe, l'officier de poupe qui commandoit le détachement lorſque le voleur du fuſil fut tué. Ils lui donnoient ce nom, non

ANN. 1769. Mai.

pas en tâchant d'imiter le son de la première syllabe du mot Monkhouse, mais parce que *Matté* signifie *Mort*; il est probable que cette observation doit s'appliquer aux noms qu'ils donnèrent à d'autres de nos gens.

CHAPITRE XII.

Quelques femmes viennent au fort. Cérémonies singulières. Les Otahitiens assistent au Service Divin que nous célébrâmes, & le soir, ils nous donnent un spectacle très-extraordinaire. Touboraï Tamaïdé succombe à une tentation.

LE 12 de Mai, nous reçûmes la visite de quelques femmes que nous n'avions pas encore vues, & qui nous abordèrent avec des cérémonies très-singulières. M. Banks faisoit des échanges dans son bateau, à la porte du fort, accompagné de Tootahah, qui l'étoit venu voir le matin avec quelques autres Naturels du pays. Entre neuf & dix heures, il arriva à l'endroit du débarquement une double pirogue dans laquelle étoient assis un homme & deux femmes. Les Indiens, qui étoient autour de M. Banks, lui dirent par signes d'aller à leur

rencontre, ce qu'il fit ſur-le-champ. Mais, pendant qu'il ſortoit du bateau, l'homme & les deux femmes s'étoient déjà avancés juſqu'à quinze pas de lui; ils s'arrêtèrent alors & l'invitèrent par ſignes à faire la même choſe; ils jetèrent à terre une douzaine de jeunes planes, & quelques autres petites plantes. M. Banks s'arrêta; & les Indiens s'étant rangés en haie à ſes côtés, un Otahitien qui ſembloit être un ſerviteur, paſſant & repaſſant à ſix repriſes différentes, en remit une branche à chaque tour à M. Banks, prononçant toujours quelques paroles en le lui donnant. Tupia, qui étoit près de M. Banks, rempliſſoit les fonctions de ſon maître de cérémonies; à meſure qu'il recevoit les rameaux il les plaçoit dans le bateau. Lorſque cette cérémonie fut achevée, un autre homme apporta un grand paquet d'étoffes qu'il étendit les unes après les autres ſur la terre, dans l'eſpace qui étoit entre M. Banks & les Indiens qui lui rendoient viſite : il y avoit neuf pièces; il en poſa trois l'une ſur l'autre, & alors une des femmes appellée *Oorattooa*, la plus diſtinguée d'entre elles, monta ſur ces tapis, & relevant ſes vêtemens juſqu'à la ceinture, elle fit trois fois le tour à pas lents, avec beaucoup de ſérieux & de ſang froid, & un air d'innocence & de ſimplicité qu'il n'eſt pas poſſible d'imaginer; elle laiſſa retomber enſuite ſes vêtemens,

ANN. 1769. Mai.

ANN. 1769. Mai.

& alla se remettre à sa place ; on étendit trois autres pièces sur les trois premières, elle remonta alors & fit la même cérémonie qu'on vient de décrire : enfin les trois dernières pièces furent étendues sur les six premières & elle en fit le tour pour la troisième fois avec les mêmes circonstances. Les Otahitiens replièrent les étoffes & les offrirent à M. Banks, comme un présent de la part de la femme qui s'avança alors avec son ami pour le saluer. M. Banks fit à tous deux les dons qu'il jugeoit devoir leur être le plus agréables ; ils restèrent dans la tente l'espace d'une heure, & s'en allèrent. Sur le soir nos officiers qui étoient au fort reçurent la visite d'Obéréa & d'une femme de sa suite, sa favorite, nommée *Otheothea* : c'étoit une fille d'une figure agréable ; ils furent d'autant plus charmés de la voir, qu'elle avoit passé quelques jours sans venir au camp, & qu'on nous avoit rapporté qu'elle étoit malade ou morte.

LE 13, le marché étant fini à dix heures, M. Banks voulant se procurer un ombrage pendant la chaleur du jour, alla se promener dans les bois, portant son fusil comme à l'ordinaire; en s'en revenant, il rencontra *Toubouraï Tamaïdé* près de la maison qu'il habitoit par intervalles; comme il s'étoit arrêté pour passer quelque tems avec lui, l'Indien lui

lui arracha ſubitement le fuſil des mains, le banda, & l'élevant en l'air, il tira la détente; heureuſement l'amorce brûla ſans que le coup partît. M. Banks lui reprit bientôt ſon fuſil, très-ſurpris de voir qu'il eût acquis aſſez de connoiſſance du méchaniſme de cette arme pour la décharger, & il lui reprocha avec beaucoup de ſévérité ce qu'il venoit de faire; comme il étoit très-important de ne pas apprendre aux Otahitiens comment on manioit ces armes, M. Banks dans toutes les occaſions leur avoit dit qu'ils ne pouvoient pas nous faire une plus grande offenſe que de les toucher: il étoit néceſſaire alors de réitérer ces défenſes avec plus de force, & il ajouta pour cela les menaces à ſes reproches. Toubouraï Tamaïdé ſupporta tout patiemment; mais, dès que M. Bancks eut traverſé la rivière, l'Indien partit avec toute ſa famille & ſes meubles pour ſa maiſon d'Eparre. Les Otahitiens, qui étoient au fort, apprirent bientôt cette nouvelle; nous craignîmes les ſuites du mécontentement de Toubouraï Tamaïdé, qui, dans toutes les occaſions, nous avoit été très-utile; M. Banks réſolut de le ſuivre ſans délai, afin de ſolliciter ſon retour. Il partit le même ſoir accompagné de M. Molineux; ils le trouvèrent aſſis au milieu d'un grand cercle de ſes compatriotes, à qui probablement il avoit raconté ſon aventure &

ANN. 1769. Mai.

ANN. 1769. Mai.

les craintes qu'elle lui faisoit naître. Son visage présentoit l'image de la douleur & de l'abattement, & les mêmes passions étoient également marquées avec force sur la figure de tous les Otahitiens qui l'environnoient : lorsque M. Banks & M. Molineux entrèrent dans le cercle, une des femmes exprima son chagrin de la même manière que *Térapo* dans une autre occasion, c'est-à-dire, en se perçant la tête à plusieurs reprises avec la dent d'un goulu de mer, jusqu'à ce qu'elle fût couverte de sang. M. Banks ne perdit point de tems pour tâcher de les consoler ; il assura le chef qu'il falloit oublier tout ce qui s'étoit passé, qu'il ne leur vouloit aucun mal, & qu'ils n'avoient rien à craindre. Toubouraï Tamaïdé fut bientôt calmé, & reprit sa confiance & sa tranquillité ; il ordonna de tenir prête une double pirogue ; ils revinrent tous ensemble au fort avant le souper, & pour gage d'une parfaite réconciliation, l'Indien & sa femme passèrent la nuit dans la tente de M. Banks. Leur présence cependant ne suffit pas pour nous mettre à l'abri des insulaires. Entre onze heures & minuit, un d'eux s'efforça d'entrer dans le fort, en escaladant les palissades, dans le dessein, sans doute, de voler tout ce qu'il pourroit trouver. La sentinelle, qui le découvrit heureusement, ne fit pas feu, & le voleur s'enfuit

avec tant de promptitude, qu'aucun de nos gens ne put l'atteindre. La forge de l'armurier étoit dreſſée dans le fort, & le fer & les inſtrumens de ce métal, dont on s'y ſervoit continuellement, étoient des tentations au vol que les Otahitiens ne pouvoient ſurmonter. ANN. 1769. Mai.

LE dimanche, 14, j'ordonnai qu'on célébrât le ſervice divin au fort; nous deſirions que quelques-uns des principaux Otahitiens y aſſiſtaſſent; mais lorſque l'heure fut arrivée, la plupart s'en allèrent dans leurs habitations. M. Banks cependant traverſa la rivière, & ramena Toubouraï Tamaïdé & ſa femme Tomio; il eſpéroit que les cérémonies occaſionneroient quelques queſtions de leur part, & donneroient lieu à quelque inſtruction de la nôtre. Il les fit aſſeoir ſur des ſièges & ſe plaça près d'eux; pendant tout le ſervice ils obſervoient attentivement ſes poſtures, & l'imitoient très-exactement; ils s'aſſeyoient, ſe tenoient debout ou ſe mettoient à genoux, lorſque M. Banks faiſoit de même. Ils ſentoient que nous étions occupés à quelque choſe de ſérieux & d'important, & ils ordonnèrent aux Otahitiens qui étoient hors du fort, de ſe tenir en ſilence : cependant après que le ſervice fut fini, ils ne firent ni l'un ni l'autre aucune queſtion, & ils ne vouloient pas nous écouter lorſque nous tâchions de leur expliquer ce qui venoit de ſe paſſer.

ANN. 1769. Mai.

Les Indiens, après avoir vu nos cérémonies religieuſes dans la matinée, jugèrent à propos de nous montrer, dans l'après-midi, les leurs, qui étoient très-différentes. Un jeune-homme de près de ſix pieds & une jeune fille de onze à douze ans ſacrifièrent à Vénus, devant pluſieurs de nos gens & un grand nombre de naturels du pays, ſans paroître attacher aucune idée d'indécence à leur action, & ne s'y livrant au contraire, à ce qu'il nous ſembloit, que pour ſe conformer aux uſages du pays. Parmi les ſpectateurs, il y avoit pluſieurs femmes d'un rang diſtingué, & en particulier Obéréa, qui, à proprement parler, préſidoit à la cérémonie; car elle donnoit à la fille des inſtructions ſur la manière dont elle devoit jouer ſon rôle; mais, quoique la fille fût jeune, elle ne paroiſſoit pas en avoir beſoin.

Nous ne racontons pas cet évènement comme un pur objet de curioſité; mais parce qu'il peut ſervir dans l'examen d'une queſtion qui a été long-tems diſcutée par les philoſophes. La honte qui accompagne certaines actions que tout le monde regarde comme innocentes en elles-mêmes, eſt-elle imprimée dans le cœur de l'homme par la nature, ou provient-elle de l'habitude & de la coutume? Si la honte n'a d'autre origine que la coutume des nations,

il ne sera peut-être pas aisé de remonter à la source de cette coutume, quelque générale qu'elle soit ; si cette honte est une suite de l'instinct naturel, il ne sera pas moins difficile de découvrir comment elle est anéantie ou sans force parmi ces peuples, chez qui on n'en trouve pas la moindre trace. ANN. 1769. Mai.

LE 14 & le 15, nous eûmes une autre occasion de connoître si tous les Otahitiens étoient de complot dans les projets que quelques-uns de leurs compatriotes méditoient contre nous. La nuit du 13 au 14, on vola une de nos pièces d'eau, qui étoit à côté du fort. Le matin, nous ne vîmes pas un Indien qui ne fût instruit du vol ; cependant nous jugeâmes qu'ils n'étoient pas d'intelligence avec les voleurs, ou qu'ils trahissoient leurs associés ; car ils paroissoient tous disposés à nous indiquer où nous pourrions retrouver le tonneau. M. Banks alla pour le chercher dans un endroit de la baie, où l'on nous dit qu'il avoit été mis dans une pirogue ; mais comme cette pièce d'eau ne nous étoit pas fort nécessaire, il ne fit pas beaucoup de recherches afin de la recouvrer ; lorsqu'il fut de retour, Toubouraï Tamaïdé lui dit qu'avant la matinée du lendemain, on nous voleroit un autre tonneau : il n'est pas aisé de conjecturer comment il avoit appris ce projet ; il est sûr qu'il

Ann. 1769. Mai.

n'étoit pas du complot, car il vint avec ſa femme & ſa famille dans l'endroit où étoient placées les pièces d'eau ; il y dreſſa ſes lits en diſant, qu'en dépit du voleur il nous donneroit un gage de leur ſûreté. Nous ne voulûmes pas y conſentir : nous lui fîmes entendre qu'on placeroit une ſentinelle juſqu'au matin, pour faire la garde autour des tonneaux ; il retira alors ſes lits dans la tente de M. Banks où lui & ſa famille paſsèrent la nuit ; il fit ſigne à la ſentinelle en la quittant d'être bien ſur ſes gardes. Nous reconnûmes dans peu que l'Indien avoit été bien informé ; le voleur vint vers minuit : mais s'appercevant qu'on avoit mis un ſoldat pour veiller ſur les tonneaux, il s'en alla ſans rien dérober.

L'AVENTURE du couteau avoit beaucoup augmenté la confiance de M. Banks en Toubouraï Tamaïdé, & il ne ſe défioit point de lui ; l'Otahitien fut expoſé par la ſuite à des tentations que ſa probité & ſon honneur ne purent pas ſurmonter. Il s'étoit trouvé pluſieurs fois dans des occaſions favorables de commettre quelque vol, & il avoit réſiſté ; mais il fut enfin ſéduit par les charmes enchanteurs d'un panier de clous : ces clous étoient plus grands que tous ceux que nous avions donnés juſqu'alors en échange aux Indiens, & ils avoient été laiſſés peut-être

par négligence dans un coin de la tente de M. Banks, où le chef avoit un libre accès. Celui-ci ayant relevé par inadvertence quelque partie de son habillement, sous lequel il en avoit caché un, le domestique de M. Banks le vit, & le dit à son maître. M. Banks sachant qu'on ne lui avoit pas donné ce clou, & qu'il ne l'avoit pas reçu en échange, examina sur-le-champ le panier où il y en avoit sept, & il remarqua qu'il en manquoit cinq. Il accusa avec répugnance Toubouraï Tamaïdé du délit; l'Otahitien avoua le fait : mais la douleur qu'il en ressentit n'étoit probablement pas plus grande que celle de l'accusateur; on lui redemanda sur-le-champ les clous, & il répondit qu'ils étoient à Eparre; cependant il jugea à propos d'en montrer un, parce que M. Banks paroissoit fort empressé de les ravoir, & qu'il lui faisoit quelques signes de menace. Toubouraï Tamaïdé fut conduit au fort pour y être jugé par la voix générale.

Nous ne devions pas faire voir que nous regardions son offense comme légère; cependant, après quelque délibération, nous lui dîmes qu'on lui pardonneroit s'il vouloit rapporter les quatre autres clous au fort. Il consentit à cette condition; mais je suis fâché de dire qu'il ne la remplit pas; au lieu d'aller chercher les clous, il se retira avec sa famille

avant la nuit, en emportant tous ses meubles.

ANN. 1769. Mai.

COMME notre chaloupe sembloit faire eau, j'en fis examiner le fond, & je fus fort surpris de trouver qu'il étoit tellement rongé par les vers, qu'il falloit absolument en refaire un nouveau. Les Officiers, qui avoient été de l'expédition du *Dauphin*, me dirent que leurs bateaux n'avoient point essuyé de semblable accident, & c'est pour cela que je ne m'y attendois pas. Je craignis que la pinasse ne fût dans le même état; mais en la visitant, j'eus la consolation de voir qu'elle n'avoit point été endommagée par les vers, quoiqu'elle fût construite du même bois, & qu'elle eût été dans la même eau que la chaloupe: je pense que cette différence provenoit de ce que la chaloupe avoit été enduite de goudron, & la pinasse d'une composition de blanc de plomb & d'huile. Les fonds de tous les bateaux qui navigueront dans ces mers, doivent donc être spalmés comme la pinasse, & les vaisseaux fournis de tout ce qui est nécessaire, afin de pouvoir les recarener quand ils en auront besoin.

APRÈS avoir reçu différens messages de Tootahah, qui nous mandoit que si nous voulions lui rendre visite, il reconnoîtroit cette faveur par un présent de quatre cochons, j'envoyai M. Hicks, mon premier lieutenant,

afin de voir s'il ne feroit pas possible de s'en procurer quelques-uns sans cela; je lui ordonnai en même-tems de faire à l'Indien toutes sortes de politesses. M. Hicks le trouva éloigné d'Eparre, dans un endroit appellé *Tottahah*, situé cinq milles plus à l'Ouest; l'Otahitien le reçut avec beaucoup de cordialité; il lui montra sur-le-champ un cochon, & lui dit que, dans la matinée, on amèneroit les trois autres qui étoient à quelque distance. M. Hicks attendit volontiers; mais comme les trois cochons ne venoient point, & qu'il ne jugea pas à propos de rester plus long-tems, il s'en revint avec celui qu'on lui avoit donné. ANN. 1769. Mai.

LE 25, Toubouraï Tamaïdé, accompagné de sa femme Tomio, parut à la tente, pour la première fois; depuis qu'on l'avoit découvert volant les clous, il paroissoit affligé & timide; cependant il ne crut pas devoir chercher à regagner nos bonnes graces & notre amitié en rendant les quatre clous qu'il avoit emportés. La froideur & la réserve avec lesquelles M. Banks & les autres le traitèrent, n'étoient guère capables de lui inspirer du calme & de la gaieté; il ne demeura pas long-tems, & il partit d'une manière brusque. M. Monkhouse, le chirurgien, alla le lendemain, dans la matinée pour opérer la réconciliation; il tâcha de lui persuader de rendre les clous; mais il ne put pas y réussir.

CHAPITRE XIII.

Autre visite rendue à Tootahah. Détail de différentes aventures. Amusemens singuliers des Indiens, & remarques sur ces amusemens. Préparatifs pour observer le passage de Vénus. Ce qui nous arrive au fort.

ANN. 1769. Mai.

LE 27, il fut décidé que nous irions voir Tootahah, quoique nous ne comptassions pas beaucoup sur les cochons qu'il avoit promis pour nos peines. Je m'embarquai dès le grand matin dans la pinasse avec MM. Banks & Solander, & trois autres personnes. Il avoit quitté *Tettahah*, où M. Hicks l'avoit trouvé, & il étoit dans un endroit, appellé *Atahourou*, à six milles plus loin. Comme nous ne pûmes pas faire plus de la moitié du chemin dans le bateau, il étoit presque nuit lorsque nous arrivâmes. Nous le vîmes assis comme à l'ordinaire, sous un arbre, & environné d'un grand nombre d'Otahitiens : nous lui fîmes nos présens, qui consistoient en un habit & un jupon d'étoffe jaune, & quelques autres bagatelles qu'il reçût avec plaisir. Il ordonna sur-le-champ de tuer & d'apprêter un cochon pour le souper, en nous promettant qu'il

nous en donneroit plusieurs le lendemain: mais nous avions moins envie de nous régaler dans ce voyage, que de remporter des rafraîchissemens, dont le fort avoit besoin; nous le priâmes de ne pas faire tuer le cochon, & nous soupâmes des fruits du pays. Comme la nuit approchoit, & qu'il y avoit dans ce lieu plus de monde que les maisons & les canots n'en pouvoient contenir, & entre autres Obéréa, sa suite & plusieurs autres Indiens que nous connoissions, nous commençâmes à chercher des logemens; nous étions au nombre de six; M. Banks fut assez heureux pour qu'Obéréa lui offrît une place dans sa pirogue; il nous souhaita une bonne nuit, nous quitta, & alla se coucher de bonne heure, suivant la coutume du pays; il ôta ses habits comme à l'ordinaire à cause de la chaleur: Obéréa lui dit amicalement qu'elle vouloit les garder, & qu'à coup sûr on les voleroit si elle n'en avoit pas soin. M. Banks ayant une pareille sauve-garde, s'endormit avec toute la tranquillité imaginable; il s'éveilla sur les onze heures, & voulant se lever pour quelques besoins, il chercha ses habits dans l'endroit où il avoit vu Obéréa les placer; mais ils n'y étoient plus: il éveilla Obéréa sur-le-champ; dès qu'elle entendit sa plainte, elle se leva précipitamment, ordonna qu'on allumât des flambeaux, & se mit en-

ANN. 1769. Mai.

devoir de retrouver ce que M. Banks avoit perdu. Tootahah dormoit dans la pirogue voisine : alarmé du bruit, il vint vers eux, & sortit avec Obéréa afin de découvrir le voleur. M. Banks n'étoit pas état de les accompagner, on ne lui avoit rien laissé que ses culottes; on avoit pris son habit, sa veste, ses pistolets; sa poire à poudre & plusieurs autres effets qui étoient dans ses poches: une demi-heure après, Obéréa & Tootahah revinrent, mais sans avoir rien appris ni sur les vêtemens, ni sur le voleur. M. Banks commença à avoir des craintes; on n'avoit pas emporté son fusil, mais il avoit négligé de le charger; il ne savoit pas où le docteur Solander & moi passions la nuit, & dans ce qui devoit lui arriver, il ne pouvoit pas recourir à notre secours. Il crut cependant qu'il valoit mieux ne point montrer de crainte ni de soupçon à l'égard des Otahitiens avec qui il étoit; il donna son fusil à Tupia, qui s'étoit éveillé au milieu du désordre, & qu'il chargea d'en prendre soin, en le priant en même-tems de rester couché. Il ajouta qu'il étoit satisfait des peines que Tootahah & Obéréa avoit prises pour retrouver ses effets, quoiqu'elles eussent été inutiles. M. Banks se recoucha assez déconcerté; il entendit bientôt après de la musique, & il vit des lumières à peu de distance sur le rivage: c'étoit un concert ou

aſſemblée, qu'ils appellent *Heïva*, nom général qu'ils donnent à toutes les fêtes publiques. Comme ce ſpectacle devoit néceſſairement raſſembler beaucoup d'Indiens, & que je pouvois peut-être m'y trouver, ainſi que d'autres Anglois, M. Banks ſe leva pour y aller auſſi. Les lumières & le ſon l'amenèrent dans une caſe où j'étois avec trois autres perſonnes du vaiſſeau. Il nous diſtingua aiſément du reſte de la foule; il s'approcha preſque nud & nous raconta ſa triſte aventure; nous le conſolâmes, comme les malheureux ſe conſolent entre eux; nous lui dîmes que nous avions été auſſi maltraités que lui; je lui fis voir que j'avois les jambes nues & lui dis qu'on avoit volé mes bas ſous ma tête, quoique je fuſſe ſûr de ne pas avoir dormi pendant toute la nuit. Mes compagnons lui prouvèrent auſſi, en ſe montrant, qu'ils avoient perdu leur juſte-au-corps. Nous réſolûmes pourtant d'entendre la muſique, quelque mal vêtus que nous fuſſions. Le concert étoit compoſé de quatre tambours, de trois flûtes & de pluſieurs voix; il dura environ une heure, lorſqu'il fut fini, nous nous retirâmes dans les endroits où nous avions couché, après être convenus que juſqu'au lendemain matin nous ne ferions aucune démarche pour retrouver nos habits.

LE 28, nous nous levâmes à la pointe du

ANN. 1769. Mai.

jour, ſuivant l'uſage de l'iſle. Le premier homme que vit M. Banks fut Tupia, qui gardoit fidèlement ſon fuſil; Obéréa lui apporta bientôt quelques vêtemens de ſon pays, pour lui ſervir au défaut des ſiens, de ſorte qu'en nous abordant il portoit un habillement bigarré, moitié à l'Otahitienne & moitié à l'Angloiſe. Excepté le docteur Solander, dont nous ne connoiſſions pas le gîte & qui n'avoit point aſſiſté au concert, nous fûmes bientôt réunis. Peu de tems après, Tootahah parut, & nous le preſsâmes de chercher nos habits qu'on avoit dérobés; mais nous ne pûmes jamais lui perſuader non plus qu'à Obéréa, de faire aucune démarche à cet effet, & nous ſoupçonnâmes alors qu'ils étoient complices du vol. Sur les huit heures, M. Solander vint nous joindre; il avoit paſſé la nuit dans une caſe à un mille de diſtance, chez des hôtes plus honnêtes que les nôtres, & on ne lui avoit rien pris.

Nous perdîmes alors tout eſpoir de recouvrer nos habits, dont en effet nous n'avons jamais entendu parler dans la ſuite, & nous paſsâmes toute la matinée à demander les cochons qu'on nous avoit promis; mais nos tentatives furent également ſans ſuccès. Sur le midi, nous marchâmes vers le bateau, aſſez mécontents, & n'emportant rien avec nous que

ce que nous avions acheté la veille du boucher & du cuisinier de Tootahah. ANN. 1769. Mai.

En retournant au bateau, nous eûmes un spectacle qui nous dédommagea en quelque manière de nos fatigues & de nos pertes. Chemin faisant, nous arrivâmes à un des endroits en petit nombre, où l'isle n'est pas environnée par des récifs; & où par conséquent une houle élevée brise sur la côte; les lames étoient des plus effrayantes que j'eusse jamais vues; il auroit été impossible à un de nos bateaux de s'en tirer, & si le meilleur nageur de l'Europe avoit été, par quelque accident, exposé à leur furie, je suis persuadé qu'il y auroit été bientôt englouti par les flots, ou écrasé contre les grosses pierres dont le rivage étoit couvert; cependant nous y vîmes dix ou douze Indiens qui nageoient pour leur plaisir; lorsque les flots brisoient près d'eux, ils plongeoient par dessous, & reparoissoient de l'autre côté avec une adresse & une facilité inconcevables. Ce qui rendit ce spectacle encore plus amusant, ce fut que les nageurs trouvèrent au milieu de la mer l'arrière d'une vieille pirogue; ils le saisirent & le poussèrent devant eux en nageant jusqu'à une assez grande distance en mer; alors deux ou trois de ces Indiens se mettoient dessus, tournant le bout quarré contre la vague, ils étoient chassés vers la

ANN. 1769. Mai.

côte avec une rapidité incroyable, & quelquefois même jusqu'à la grève; mais ordinairement la vague brisoit sur eux, avant qu'ils fussent à moitié chemin, & alors ils plongeoient & se relevoient d'un autre côté en tenant toujours le reste de pirogue : ils se remettoient à nager de nouveau au large & revenoient ensuite par la même manœuvre, à-peu-près comme nos enfans dans les jours de fêtes, grimpent la colline du parc de *Greenwich*, pour avoir le plaisir de se rouler en bas. Nous restâmes plus d'une demi-heure à contempler cette scène étonnante. Pendant cet intervalle, aucun des nageurs n'entreprit d'aller à terre; ils sembloient prendre à ce jeu le plaisir le plus vif; nous continuâmes alors notre route, & enfin le soir nous arrivâmes au fort. On peut remarquer à cette occasion que la nature humaine est douée de plusieurs facultés, qui ne sont portées que rarement au degré de développement dont elles sont susceptibles, & que tous les hommes sont capables de certains efforts qu'aucun d'eux ne fait, à moins qu'il n'y soit porté par le besoin ou par des circonstances extraordinaires. Ces nageurs, en déployant des forces dont nous avons tous l'usage, à moins que nous ne soyons attaqué de quelque infirmité particulière, opéroient des prodiges qui nous semblent au-dessus

de

de la nature. Des exemples plus familiers montrent encore la vérité de cette observation. Les danseurs de corde & les voltigeurs ne font que perfectionner des facultés que tous les individus ont comme eux ; ils n'ont point reçu de don particulier de la nature : tous les hommes, il est vrai, avec autant d'exercice & d'habitude, ne deviendroient pas aussi habiles dans leur art ; mais il est incontestable qu'ils y feroient du moins quelques progrès, il faut en dire autant de tous les autres arts. L'exemple des aveugles nous fournit une autre preuve, que l'homme a des facultés dont il ne fait presque jamais usage. On ne peut pas supposer que la perte d'un sens donne plus de force à ceux qui restent, comme l'amputation d'une branche d'arbre rend plus vigoureuses celles qui sont encore attachées au tronc. Tout homme peut donc acquérir, pour les organes de l'ouïe & du toucher, la délicatesse & la finesse qui nous surprennent dans ceux qui ont perdu la vue. Si les aveugles ne perfectionnent pas également leur intelligence, c'est qu'ils n'en ont pas également besoin. Celui qui jouit de sa vue est le maître de faire, par choix, ce que l'homme, privé de ses yeux, fait par nécessité ; & s'il vouloit s'appliquer comme lui à exercer ses organes, il les rendroit aussi parfaits. Afin d'en-

ANN. 1769. Mai.

Ann. 1769. Mai. courager les efforts du genre-humain, établissons donc pour principe d'un usage universel, que quiconque fera tout ce qu'il peut, fera beaucoup plus qu'on ne croit communément possible.

PARMI les Indiens qui nous étoient venus voir, il y en avoit quelques-uns d'une isle voisine, appellée par eux *Eimeo* ou *Imao*, & que le capitaine Wallis a nommé isle du *Duc d'York*. Ils nous firent la description de vingt-deux isles situées dans les environs d'Otahiti.

COMME le jour où nous devions faire nos observations astronomiques approchoit, je résolus, en conséquence de quelques idées que m'avoit données le lord Morton, d'envoyer deux détachemens, afin d'observer le passage de Vénus dans différens endroits, espérant que, si nous ne réussissions pas à Otahiti, nous aurions ailleurs un meilleur succès. Nous nous occupâmes donc à préparer nos instrumens & à montrer l'usage qu'il en falloit faire à ceux de nos officiers, que je me proposois d'envoyer dehors.

1 Juin. LE premier Juin, deux jours avant le passage de Vénus, je fis partir pour *Imao*, dans la grande chaloupe, M. Gore, & MM. Monkhouse & Sporing, à qui M. Gréen avoit donné des instrumens convenables. M. Banks jugea à propos d'aller avec eux,

& il fut accompagné de Toubouraï Tamaïdé, de Tomio & de plusieurs naturels du pays. Dès le grand matin du 3, j'envoyai M. Hicks avec MM. Clerck & Petersgill, nos contre-maîtres, & M. Saunders, un des officiers de poupe, dans la pinasse, à l'Est d'Otahiti, afin d'y choisir, à quelque distance de notre principal observatoire, un lieu convenable où ils pussent employer les instrumens qu'ils avoient aussi emportés pour le même dessein. ANN. 1769. Juin.

MALGRÉ toute la célérité qu'on mit pour équiper la chaloupe, elle ne fut prête que dans l'après-midi; nos gens qui étoient à bord, après avoir ramé la plus grande partie de la nuit, l'amenèrent enfin au-dessous de la terre d'*Imao*. A la pointe du jour du 2, ils virent une pirogue qu'ils appellèrent. Les Indiens qu'elle avoit à bord leur montrèrent un passage à travers le récif, ils y entrèrent & ils choisirent bientôt après, pour lieu de leur observatoire, un rocher de corail, qui s'élevoit hors de l'eau à environ cent cinquante verges de la côte; ce rocher en avoit quatre-vingt de longueur, & vingt de large; on trouvoit au milieu un lit de sable blanc assez étendu pour y placer les tentes. M. Gore & ses compagnons commencèrent à les dresser & à faire les autres préparatifs nécessaires pour l'opération importante du lendemain. Sur ces

Ann. 1769. Juin.

entrefaites, M. Banks, ſuivi des Inſulaires d'Otahiti & des autres Indiens qu'ils avoient rencontrés dans la pirogue, alla dans l'intérieur de l'iſle pour y acheter des proviſions; il s'en procura effectivement une quantité ſuffiſante avant la nuit. Lorſqu'il revint au rocher, il trouva l'obſervatoire en ordre, & les téleſcopes fixés & éprouvés. La ſoirée fut très-belle; cependant l'inquiétude ne leur permit pas de prendre beaucoup de repos pendant la nuit: chacun faiſoit la garde à ſon tour, l'eſpace d'une demi-heure, & il alloit ſatisfaire l'impatience des autres, & il leur rapportoit la ſituation du tems; quelquefois il encourageoit leur eſpérance, en diſant que le ciel étoit ſerein, & d'autres fois il les alarmoit en leur annonçant qu'il étoit couvert.

Ils furent debout dès la pointe du jour du 3, & ils eurent la ſatisfaction de voir le ſoleil ſe lever ſans nuage. M. Banks ſouhaitant alors un heureux ſuccès à nos obſervateurs, M. Gore & M. Monkhouſe, retourna une ſeconde fois dans l'iſle pour en examiner les productions & y acheter des rafraîchiſſemens; pour faire ſes échanges avec les naturels du pays, il ſe plaça ſous un arbre; &, afin de n'être pas pouſſé par la foule, il traça autour de lui un cercle, dans lequel il ne leur permit pas d'entrer.

SUR les huit heures, il apperçut deux pirogues qui voguoient vers l'endroit où il étoit, & les Insulaires lui firent entendre qu'elles appartenoient à *Tarrao*, roi de l'isle, qui venoit lui rendre visite : dès que les pirogues s'approchèrent de la côte, le peuple se rangea en haie depuis le rivage jusqu'au lieu du marché, & sa majesté débarqua avec sa sœur, nommée *Nuna*. Comme ils s'avançoient vers l'arbre, sous lequel étoit M. Banks, il alla à leur rencontre, & il les introduisit en grande cérémonie dans le cercle dont il avoit écarté les autres Insulaires. C'est la coutume de ces peuples de s'asseoir pendant leurs conférences; M. Banks développa une espèce de turban d'étoffe de l'Inde, qu'il portoit sur sa tête en place de chapeau, il l'étendit à terre, ils s'assirent tous ensemble. On apporta alors le présent royal, qui étoit composé d'un chien, d'un cochon, de quelques fruits-à-pain, de noix de cocos & autres choses pareilles. M. Banks envoya un bateau à l'observatoire pour y porter ce présent ; les messagers revinrent avec une hache, une chemise & des verroteries qu'il offrit à sa majesté, qui les reçut avec beaucoup de satisfaction.

ANN. 1769. Juin.

PENDANT cet intervalle, Toubouraï Tamaïdé & Tomio arrivèrent de l'observatoire; Tomio dit qu'elle étoit parente de *Tarrao* : elle lui

fit présent d'un grand clou, & donna en

ANN. 1769. Juin.

même-tems une chemise à *Nuna*.

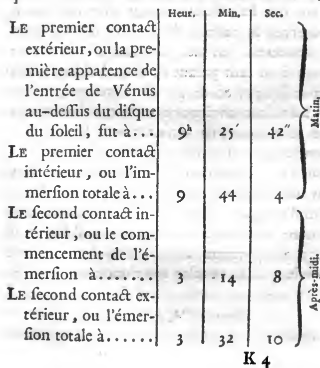
Après le premier contact intérieur de Vénus avec le soleil, M. Banks retourna à l'observatoire, emmenant avec lui Tarrao, Nuna & quelques-uns des principaux personnages de leur suite, parmi lesquels il y avoit trois jeunes femmes très-belles. Il leur montra la planète au-dessus du soleil, & tâcha de leur faire entendre que ses compagnons & lui avoient quitté leur pays pour venir observer ce phénomène. Bientôt après, M. Banks retourna avec eux à l'isle d'*Imao*; il y passa le reste de la journée à en examiner les productions, qu'il trouva à-peu-près les mêmes que celles d'Otahiti. Les hommes qu'il y vit, ressembloient aussi entièrement aux habitans de cette dernière isle, & il en reconnut plusieurs pour les avoir déjà vus à Otahiti; de manière que tous ceux avec qui il fit des échanges, connoissoient ses marchandises & leur valeur.

Le lendemain au matin, 4, nos observateurs plièrent leurs tentes pour s'en revenir, & arrivèrent au fort avant la nuit.

L'observation fut faite avec un égal succès au fort, & par les personnes que j'avois envoyées à l'Est de l'isle; depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, il n'y eut pas un

Ann. 1769. Juin.

ſeul nuage au ciel, & nous obſervâmes, M. Gréen, le docteur Solander & moi, tout le paſſage de Vénus avec la plus grande facilité. Le téleſcope de M. Gréen & le mien étoient de la même force, & celui du docteur Solander étoit plus grand. Nous vîmes tous autour de la planète un atmoſphère ou brouillard nébuleux, qui rendoit moins diſtincts les tems des contacts, & ſur-tout des contacts intérieurs, ce qui nous fit différer les uns les autres dans nos obſervations plus qu'on ne devoit l'attendre. Suivant M. Gréen,



	Heur.	Min.	Sec.	
Le premier contact extérieur, ou la première apparence de l'entrée de Vénus au-deſſus du diſque du ſoleil, fut à...	9h	25′	42″	Matin.
Le premier contact intérieur, ou l'immerſion totale à...	9	44	4	Matin.
Le ſecond contact intérieur, ou le commencement de l'émerſion à.......	3	14	8	Après-midi.
Le ſecond contact extérieur, ou l'émerſion totale à......	3	32	10	Après-midi.

K 4

ANN. 1769. Juin.

NOUS trouvâmes que notre obſervatoire étoit ſitué au 17d 29′ 15″ de latitude, & au 149d 32′ 30″ de longitude O. de Greenwich. Le lecteur peut voir dans les Tranſactions Philoſophiques, vol. LXI, part. II, p. 397 & les ſuiv. des tables, où nos obſervations ſont plus détaillées, & une planche qui ſert à les faire entendre.

SI nous avions des raiſons de nous féliciter du ſuccès de notre entrepriſe, quelques-uns de nos gens avoient profité du tems, de manière à nous cauſer bien du regret. Pendant que les officiers étoient tous occupés à obſerver le paſſage de Vénus, des matelots enfoncèrent un des magaſins, & volèrent près d'un cent peſant de clous à fiche; le cas étoit ſérieux & de grande importance: car ſi les voleurs avoient répandu ces clous parmi les Otahitiens, ils nous auroient fait un tort irréparable en diminuant la valeur du fer, qui étoit la principale marchandiſe que nous avions apportée pour commercer avec ces Inſulaires. On découvrit un des voleurs, mais on ne lui trouva que ſept clous; il fut puni par vingt-quatre coups de fouet, & il ne voulut jamais révéler ſes complices.

CHAPITRE XIV.

Description particulière des funérailles parmi les Otahitiens. Observations générales sur ce sujet. On trouve chez ces Indiens une classe d'hommes pour lesquels les Anciens avoient beaucoup de vénération. Vol commis au fort. Suite de ce vol. Détail sur la cuisine des Otahitiens. Divers incidens.

ANN. 1769. Juin.

LE 5, nous célébrâmes l'anniversaire du jour de la naissance du roi; nous aurions dû faire cette cérémonie la veille, mais nous attendîmes pour cela le retour de nos officiers qui étoient allé observer le passage de Vénus. Plusieurs des chefs Indiens assistèrent à cette fête, ils burent à la santé de sa majesté sous le nom de *Kihiargo*, qui étoit le son le plus approché qu'ils pouvoient rendre pour exprimer le roi Georges.

IL mourut pendant ce tems une vieille femme d'un certain rang, & qui étoit parente de Tomio. Cet incident nous donna occasion de voir comment ils disposent des cadavres, & nous confirma dans l'opinion que ces peuples n'enterrent jamais leurs morts, contre

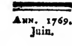
ANN. 1769. Juin.

la coutume de toutes les autres nations actuellement connues. Au milieu d'une petite place quarrée, proprement paliſſadée de bambous, ils dreſsèrent ſur deux poteaux le pavillon d'une pirogue, & ils placèrent le corps en-deſſous, ſur un chaſſis, tel que nous l'avons décrit plus haut. Le corps étoit couvert d'une belle étoffe, & on avoit placé près de lui du fruit-à-pain, du poiſſon & d'autres proviſions. Nous ſupposâmes que les alimens étoient préparés pour l'eſprit du défunt, & que par conſéquent, ces Indiens ont quelques idées confuſes de l'exiſtence des ames après la mort; mais, lorſque nous nous adreſsâmes à Toubouraï Tamaïdé, afin de nous inſtruire plus particulièrement ſur cette matière, il nous dit que ces alimens étoient des offrandes qu'ils préſentoient à leurs Dieux: ils ne ſuppoſoient cependant pas que les Dieux mangeaſſent, ainſi que les Juifs ne penſoient point que Jehovah pût habiter dans une maiſon. Il faut regarder leur offrande de la même manière que le temple de Jéruſalem, c'eſt-à-dire, comme un témoignage de reſpect & de reconnoiſſance, & un moyen de ſolliciter la préſence plus immédiate de la divinité. Vis-à-vis le quarré, il y avoit un endroit où les parens du défunt alloient payer le tribut de leur douleur; & au-deſſous du pavillon, on

trouvoit une quantité innombrable de petites pièces d'étoffes, sur lesquelles les pleureurs avoient versé leurs larmes & leur sang; car, dans les transports de leur chagrin, c'est un usage universel parmi eux de se faire des blessures avec la dent d'un goulu de mer. A quelques pas de-là, on avoit dressé deux petites huttes; quelques parens du défunt demeurent habituellement dans l'une, & l'autre sert d'habitation au principal personnage du deuil, qui est toujours un homme revêtu d'un habillement singulier, & qui fait des cérémonies que nous rapporterons plus bas. On enterre ensuite les os des morts dans un lieu voisin de celui où on élève ainsi les cadavres pour les laisser tomber en pourriture.

ANN. 1769. Juin.

IL est impossible de deviner ce qui peut avoir introduit parmi ces peuples l'usage d'élever le mort au-dessus de la terre, jusqu'à ce que la chair soit consumée par la putréfaction, & d'enterrer ensuite les os; mais c'est une chose digne de remarque, qu'Elien & Apollonius de Rhodes, attribuent une coutume semblable aux anciens habitans de la Colchide, pays autrefois situé près du royaume de Pont en Asie, & qu'on appelle aujourd'hui la Mingrelie; excepté pourtant que cette manière de disposer des morts n'avoit pas lieu pour les deux sexes; ils enterroient les femmes,


Ann. 1769. Juin.

mais ils enveloppoient les hommes morts dans une peau, & les suspendoient en l'air avec une chaîne. Cet usage des habitans de la Colchide avoit sa source dans leur croyance religieuse. La terre & l'air étoient les principaux objets de leur culte, & l'on croit que, par une suite de quelque principe superstitieux, ils dévouoient leurs morts à ces deux élémens. Nous n'avons jamais pu découvrir positivement si les Otahitiens adoptent de pareils principes; mais nous reconnûmes bientôt que les cimetières sont aussi des lieux où ils vont rendre une sorte de culte religieux. Nous observerons en passant que, quoiqu'il soit très-absurde d'imaginer que le bonheur ou le malheur d'une vie future dépend en quelque manière de la façon dont on disposera des cadavres lorsque le tems de l'épreuve sera passée, cependant rien n'est plus général que cette espèce d'inquiétude parmi les hommes. Malgré le mépris que nous avons pour les cérémonies funéraires, qui ne nous sont point familières par l'habitude, ou que la superstition ne nous a pas rendu sacrées, la plupart des hommes s'occupent gravement à empêcher que leur corps ne soit rompu dans un champ par le hoyau du laboureur, ou dévoré par les vers, lorsqu'il ne sera plus capable de sensation; ils le font placer à prix d'argent dans une terre

ſainte, lors même qu'ils croient que le ſort de ſa future exiſtence eſt irrévocablement décidé. Nous ſommes ſi fortement portés à aſſocier des idées de ſenſations agréables ou douloureuſes aux opinions & aux actions qui nous affectent pendant la vie, que nous agiſſons involontairement, comme ſi après la mort elles devoient faire la même impreſſion ſur nous; ce que pourtant perſonne n'oſeroit ſoutenir. ANN. 1769. Juin.

AINSI, il arrive que le deſir de conſerver ſans tache ou de tranſmettre avec honneur le nom que nous laiſſons après nous, eſt un des plus puiſſans motifs, qui règle les actions même des nations les plus éclairées. On doit convenir dans tous les principes que les morts ſont inſenſibles à la réputation qu'ils laiſſent après eux; cependant, excepté dans les hommes vils que l'habitude de la baſſeſſe & du crime a rendu indifférens à l'honneur & à la honte, la force de la raiſon & les réflexions du ſage ne peuvent pas ſurmonter ce penchant que nous avons tous de laiſſer un nom irréprochable ou célèbre, lorſque nous ne ferons plus : c'eſt-là, ſans doute, une des heureuſes imperfections de notre nature, dont le bien général de la ſociété dépend juſqu'à un certain point; & comme on prévient quelques crimes en ſuſpendant avec des chaînes le corps d'un criminel après ſa mort, de même le deſir

Ann. 1769. Juin.

d'écarter l'infamie de notre tombe, ou d'acquérir de l'honneur, lorsqu'il ne restera plus de nous que le nom, procure de grands avantages à la société, & arrête bien des maux.

Des mœurs absolument nouvelles nous montrent les folies & les absurdités des hommes séparées de ces idées particulières qui, par leur association, nous accoutument à les voir sans en être surpris. Le meilleur usage peut-être que nous puissions faire de la connoissance de ces mœurs étrangères, c'est de nous montrer combien les sottises du genre-humain sont essentiellement les mêmes presque par-tout. Lorsqu'un zélé dévot de l'Eglise Romaine voit les Indiens des bords du *Gange*, persuadés qu'ils s'assurent le bonheur d'une vie future en mourant avec la queue d'une vache à la main, il rit de leurs extravagances & de leur superstition ; mais ces Indiens riroient à leur tour, si on leur disoit qu'il y a dans le continent de l'Europe des hommes qui imaginent qu'ils se procureront les mêmes avantages, en mourant avec les sandales d'un Franciscain (*a*).

Comme les Indiens, depuis quelques jours, nous apportoient du fruit-à-pain en moindre

(*a*) Les lecteurs, qui trouveront ces expressions choquantes, doivent remarquer que c'est un Protestant qui parle.

quantité qu'à l'ordinaire, nous en demandâmes la raiſon, & l'on nous dit que les arbres promettoient une récolte abondante, & que chacun avoit alors cueilli une partie des fruits, pour en faire une eſpèce de pâte aigrelette, que les naturels du pays appellent *Mahie*, & qui, après avoir ſubi une fermentation, ſe conſerve pendant un tems conſidérable, & leur ſert d'alimens lorſque les fruits ne ſont pas encore mûrs. ANN. 1769. Juin.

LE principal perſonnage du deuil devoit faire le 10, la cérémonnie en l'honneur de la vieille femme, dont nous avons déja décrit le tombeau; M. Banks étoit ſi curieux de voir tous les myſtères de la ſolemnité, qu'il réſolut de s'y charger d'un emploi, après qu'on lui eut dit qu'il ne pouvoit pas y aſſiſter ſans cette condition. Il alla donc le ſoir dans l'endroit où étoit dépoſé le corps, & il fut reçu par la fille de la défunte, quelques autres perſonnes, & un jeune-homme d'environ quatorze ans, qui ſe préparoient tous à la cérémonie. Toubouraï Tamaïdé en étoit le chef; on voit dans une des planches la figure de ſon habillement extrêmement bizarre, & qui pourtant lui ſeyoit aſſez bien. On dépouilla M. Banks de ſes vêtemens à l'Européenne : les Indiens nouèrent autour de ſes reins une petite pièce d'étoffe, & ils lui barbouillèrent tout le corps juſqu'aux

ANN. 1769. Juin.

épaules, avec du charbon & de l'eau; de manière qu'il étoit aussi noir qu'un nègre. Ils firent la même opération à plusieurs personnes, & entr'autres à quelques femmes qu'on mit dans le même état de nudité que lui; le jeune-homme fut noirci par-tout, & ensuite le convoi se mit en marche.

TOUBOURAÏ TAMAÏDÉ proféroit près du corps quelques mots que nous avons jugés être une prière; il récitoit les mêmes paroles lorsqu'il fut arrivé dans sa maison; ils continuèrent ensuite leur route vers le fort, dont nous leur avions permis d'approcher dans cette occasion. Les Otahitiens ont coutume de s'enfuir avec la plus grande précipitation à l'arrivée du convoi; dès qu'il fut apperçu de loin par ceux qui étoient aux environs du fort, ils allèrent se cacher dans les bois. Le convoi marcha du fort le long de la côte, & mit en fuite une autre troupe d'Indiens qui étoient plus de cent, & qui se retirèrent tous dans le premier lieu écarté qu'ils purent rencontrer. Il traversa ensuite la rivière, & entra dans les bois, passant devant plusieurs maisons qui étoient toutes désertes, & l'on ne vit pas un seul Otahitien pendant le reste de la procession qui dura plus d'une demi-heure: ils appellent *Nineveh*, la fonction que faisoit M. Banks; deux autres, comme lui, étoient chargés

étoient chargés du même emploi : comme les naturels du pays avoient tous disparu, ils allèrent dire au principal personnage du deuil, *Imatata*, « il n'y a personne ; » enfin on renvoya tous les gens du convoi se laver dans la rivière, & prendre leurs habits ordinaires. ANN. 1769. Juin.

LE 12, quelques-uns des naturels du pays se plaignirent à moi, que deux des matelots leur avoient pris des arcs, des flèches & des cordes faites avec des cheveux tressés, j'examinai l'affaire, &, trouvant que l'accusation étoit prouvée, je fis donner à chacun des coupables vingt-quatre coups de fouet.

NOUS n'avons point encore parlé de leurs arcs & de leurs flèches, & ils n'en apportoient pas souvent au fort ; cependant Toubouraï Tamaïdé vint ce jour-là nous voir avec son arc, en conséquence d'un défi que lui avoit fait M. Gore. Le chef pensoit que c'étoit pour essayer à qui lanceroit la flèche plus loin, & M. Gore à qui frapperoit mieux le but ; & comme celui-ci ne tâchoit pas de pousser la flèche le plus loin qu'il lui seroit possible, & que l'autre ne visoit point à atteindre le but, on ne put pas comparer leur adresse. Toubouraï Tamaïdé voulant alors nous montrer ce qu'il étoit capable de faire, banda son arc & décocha une flèche à 274 verges, c'est-à-dire,

Ann. 1769. Juin.

à un peu plus d'un ſixième de mille. Leurs flêches ne ſont jamais empennées, & leur manière de tirer eſt ſingulière : ils s'agenouillent, & au moment où la flêche part, ils laiſſent tomber l'arc.

M. Banks, dans ſa promenade du matin, rencontra quelques naturels du pays qu'il reçonnut, après quelques queſtions, pour des muſiciens ambulans ; dès que nous eûmes appris l'endroit où ils devoient paſſer la nuit, nous nous y rendîmes tous ; ils avoient deux flûtes & trois tambours, & un grand nombre d'Indiens s'étoient aſſemblés autour d'eux. Ceux qui battoient du tambour accompagnoient la muſique avec leurs voix, & nous fûmes fort ſurpris de découvrir que nous étions l'objet de leurs chanſons. Nous ne nous attendions pas à rencontrer, parmi les habitans ſauvages de ce coin ſolitaire du globe, une profeſſion pour qui les Nations les plus diſtinguées par leur eſprit & leurs connoiſſances, avoient de l'eſtime & de la vénération ; tels ſont pourtant les Bardes & les Meneſtrels d'Otahiti : ils improviſoient & joignoient la muſique de leurs inſtrumens au ſon de leurs voix ; ils alloient continuellement d'un lieu à un autre, & le maître de la maiſon & l'aſſemblée leur donnoient en récompenſe les choſes dont ils pouvoient ſe paſſer, & dont ces Bardes avoient beſoin.

LE 14, on commit au fort un vol qui nous jeta dans de nouvelles difficultés, & dans de nouveaux inconvéniens. Au milieu de la nuit, un Otahitien trouva moyen de dérober un fourgon de fer qui nous servoit pour le four; on l'avoit dressé par hasard contre la palissade, de sorte qu'on voyoit en-dehors le bout du manche; nous apprîmes que le voleur, qui l'avoit lorgné le soir, étoit venu secrètement sur les trois heures du matin, & que, guettant le moment où la sentinelle étoit détournée, il avoit adroitement saisi le fourgon avec un grand bâton crochu, & l'avoit tiré par-dessus la palissade. Je crus qu'il étoit important de tâcher de mettre fin à tous ces vols, en employant un moyen qui rendroit les naturels du pays intéressés eux-mêmes à les prévenir. J'avois donné ordre qu'on ne tirât pas sur eux, lors même qu'ils étoient pris en flagrant délit : j'avois pour cela plusieurs raisons; je ne pouvois pas donner aux soldats de garde un pouvoir de vie & de mort, dont ils seroient les maîtres de faire usage quand ils le voudroient, & j'avois déja éprouvé qu'ils n'étoient que trop empressés à tuer légèrement lorsqu'ils en avoient la permission. Je ne croyois pas d'ailleurs que les vols que nous faisoient les Otahitiens fussent des crimes dignes de mort; parce qu'on pend les voleurs en ANN. 1769. Juin.

ANN. 1769. Juin.

Angleterre, je ne pensai pas qu'on dût les fusiller à Otahiti : c'eût été exécuter sur les naturels du pays, une loi faite après coup; ils n'avoient point parmi eux de loi semblable, & il me sembla que nous n'avions pas droit de la leur imposer. En voulant jouir des avantages de la société civile, ils n'ont pas, comme nous, accepté pour condition de s'abstenir de vol sous peine d'être puni de mort. Je ne voulois point les exposer à nos armes à feu chargées de balles, & je ne me souciois pas trop qu'on tirât sur eux seulement avec de la poudre. Le bruit de l'explosion & la fumée les auroit d'abord alarmé, mais, dès qu'ils auroient vu qu'il ne leur en arrivoit point de mal, ils auroient peut-être méprisé nos armes, & ils en feroient venus à des insultes que nous aurions été forcés de repousser d'une manière plus à craindre pour eux. Au contraire, en ne tirant jamais qu'à balle, nous pouvions les maintenir dans la crainte qu'ils avoient de nos armes à feu, & nous mettre à l'abri de leurs outrages. Il survint alors un incident que je regardai comme un expédient favorable à mon dessein. Une vingtaine de leurs pirogues étoient venues près de nous chargées de poisson, je les fit saisir sur-le-champ & conduire dans la rivière derrière le fort, & j'avertis tous les Otahitiens

que nous allions les brûler, si on ne nous rendoit pas le fourgon & les autres choses qu'ils avoient volées, depuis notre arrivée dans l'isle. Je hasardai de publier cette menace, quoique je ne fusse pas dans le dessein de la mettre à exécution; je ne doutois pas qu'elle ne parvînt à ceux qui possédoient les effets qu'on nous avoit dérobés, & que dans peu on ne nous les rapportât, puisque tous les Otahitiens y étoient intéressés. J'en fis la liste; elle étoit composée principalement du fourgon, du fusil, qui avoit été pris au soldat de marine, lorsque l'Otahitien fut tué: des pistolets & des habits que M. Banks avoit perdus à *Atahourou*, d'une épée qui appartenoit à un de nos bas-officiers, & du tonneau. Sur le midi on rendit le fourgon, & ils firent de vives instances pour que je relâchasse les pirogues; mais je m'en tins toujours à mes premières conditions. Le lendemain, 15, vint, & on ne rapporta rien de plus; ce qui me surprit beaucoup, car les Insulaires étoient dans le plus grand embarras pour leur poisson qui alloit se gâter dans peu de tems. Je fus donc réduit à l'alternative désagréable de relâcher les pirogues contre ce que j'avois déclaré solemnellement & en public, ou de les détenir au détriment de ceux qui étoient innocens, & sans que nous en retirassions aucun profit.

ANN. 1769. Juin.

Ann. 1769. Juin.

J'avifai un expédient paffager, je leur permis de prendre le poiffon; mais je retins toujours les pirogues; cette permiffion produifit de nouveaux défordres & de nouvelles injuftices; comme il n'étoit pas facile de diftinguer à qui le poiffon appartenoit en particulier, ceux qui n'y avoient point de droit profitèrent de la circonftance, & pillèrent les pirogues. Ils réitérèrent leurs follicitations pour que je renvoyaffe ces bâtimens; j'avois alors les plus fortes raifons de croire que les effets dérobés n'étoient pas dans l'ifle, ou que ceux qui fouffroient par la détention des pirogues, n'avoient pas affez d'influence fur les voleurs, pour les engager à abandonner leur proie; je me décidai enfin à les relâcher, très-mortifié du mauvais fuccès de mon projet.

Il arriva, fur ces entrefaites, un autre accident, qui fut fur le point de nous brouiller avec les Indiens, malgré toutes les précautions que nous prenions pour entretenir la paix. J'envoyai à terre la chaloupe, afin d'en rapporter du left pour le vaiffeau; l'Officier qui la commandoit, ne trouvant pas d'abord des pierres qui lui convinffent, fe mit a abattre quelques parties d'une muraille qui enfermoit un terrein où ils dépofoient les os de leurs morts: les Otahitiens s'y opposèrent avec violence, & un meffager revint aux tentes nous avertir

qu'ils ne vouloient pas souffrir cette entreprise. M. Banks partit sur-le-champ, & termina bientôt la dispute à l'amiable, en envoyant les gens de la chaloupe à la rivière, où l'on pouvoit rassembler assez de pierres pour le lestage du bâtiment, sans offenser les naturels du pays. Il faut bien remarquer que ces Indiens paroissoient beaucoup plus jaloux de ce qu'on faisoit aux morts qu'aux vivans. Ce fut le seul cas où ils osèrent nous résister; &, excepté dans une autre occasion du même genre, ils n'ont jamais insulté qui que ce soit parmi nous. M. Monkhouse cueillant un jour une fleur sur un arbre situé dans un de de leurs enclos funéraires, un Otahitien qui l'apperçut, vint tout-à-coup parderrière lui, & le frappa : M. Monkhouse saisit son adversaire ; mais deux autres Indiens approchèrent à l'instant, prirent notre chirurgien par les cheveux, le forcèrent de lâcher leur compatriote, & s'enfuirent ensuite, sans lui faire d'autre violence.

ANN. 1769. Juin.

LE 19, nous retenions toujours les pirogues, nous reçûmes le soir une visite d'Obéréa, & nous fûmes très-surpris en voyant qu'elle ne nous rapportoit aucun des effets qu'on nous avoit volés; car elle savoit qu'elle étoit soupçonnée d'en avoir quelques-uns en garde. Elle dit, il est vrai, qu'*Obadée*, son favori, qu'elle avoit

Ann. 1769. Juin.

renvoyé & battu, les avoit emportés; mais elle sembloit sentir qu'elle n'avoit pas droit d'être crue sur sa parole. Elle laissa voir les signes de crainte les plus marqués. Cependant elle les surmonta avec une résolution surprenante, & elle nous fit de très-grandes instances pour que nous lui permissions de passer la nuit, elle & sa suite, dans la tente de M. Banks. Nous ne voulûmes pas y consentir; l'histoire des habits volés étoit trop récente, & d'ailleurs la tente étoit déjà remplie d'autres personnes. Aucun autre de nous ne fut disposé à la recevoir, & elle coucha dans sa pirogue, très-mortifiée & très-mécontente.

Le lendemain, 20, dès le grand matin, elle revint au fort avec sa pirogue, & ce qui y étoit contenu, se remettant à notre pouvoir avec une espèce de grandeur d'ame qui excita notre étonnement & notre admiration. Afin d'opérer plus efficacement la réconciliation, elle nous présenta un cochon & plusieurs autres choses, & entre autres, un chien. Nous avions appris que les Indiens regardent cet animal comme une nourriture plus délicate que le porc, & nous résolûmes à cette occasion de vérifier l'expérience. Nous remîmes le chien, qui étoit très-gras, à Tupia, qui se chargea d'être le boucher & le cuisinier. Il le tua en lui serrant fortement avec ses

mains le nez & le museau, opération qui dura plus d'un quart d'heure. ANN. 1769. Juin.

PENDANT ce tems, les Indiens firent un trou en terre d'environ un pied de profondeur, dans lequel on alluma du feu, & l'on y mit des couches alternatives de petites pierres & de bois, pour le chauffer. Tupia tint pendant quelque tems le chien sur la flamme; & en le raclant avec une coquille, tout le poil tomba, comme s'il avoit été échaudé dans une eau bouillante. Il le fendit avec la même coquille, & en tira les intestins, qui furent envoyés à la mer, où ils furent lavés avec soin, & mis dans des coques de noix de cocos, ainsi que le sang qu'on avoit tiré du corps en l'ouvrant. On ôta le feu du trou lorsqu'il fut assez échauffé, & on mit au fond quelques-unes des pierres qui n'étoient pas assez chaudes pour changer la couleur de ce qu'elles touchoient: on les couvrit de feuilles vertes, sur lesquelles on plaça le chien, avec ses intestins; on étendit sur l'animal une seconde couche de feuilles vertes & de pierres chaudes, & on boucha le creux avec de la terre. En moins de quatre heures, on le rouvrit; on en tira l'animal très-bien cuit, & nous convînmes tous que c'étoit un excellent mets. On ne donne point de viande aux chiens qu'on nourrit dans l'isle pour la table, mais seulement

Ann. 1769. Juin.

des fruits-à-pain, des noix de cocos, des ignames & d'autres végétaux : les Otahitiens apprêtent de la même manière toutes les chairs & poissons qu'ils mangent.

Le 21, nous reçûmes au fort la visite d'un chef, appellé *Oamo*, que nous n'avions pas encore vu, & pour qui les naturels du pays avoient un respect extraordinaire. Il amenoit avec lui un enfant d'environ sept ans, & une jeune femme qui en avoit à-peu-près seize : quoique l'enfant fût très-en état de marcher, il étoit cependant porté sur le dos d'un homme ; ce que nous regardâmes comme une preuve de sa dignité. Dès qu'on les apperçut de loin, Obéréa, & plusieurs autres Otahitiens qui étoient au fort, allèrent à leur rencontre, après s'être découvert la tête & le corps jusqu'à la ceinture : à mesure qu'il approchoit, tous les autres Indiens qui étoient aux environs du fort, faisoient la même cérémonie. Il est probable que découvrir son corps, est, dans ce pays, un témoignage de respect ; & comme ils en laissent voir publiquement toutes les parties avec une égale indifférence, nous fûmes moins étonnés d'appercevoir *Oorattooa* se mettre nue de la ceinture en bas : ce n'étoit peut-être qu'une autre politesse adaptée à des personnes d'un rang différent. Le chef entra dans la tente ; mais toutes nos prières ne pu-

rent pas engager la jeune femme à l'y suivre, quoiqu'elle parût refuser contre son inclination. Les naturels du pays étoient très-soigneux de l'en empêcher; ils employoient presque la force, lorsqu'elle étoit sur le point de succomber. Il retenoient l'enfant en dehors avec autant d'inquiétude : le docteur Solander, le rencontrant à la porte, le prit par la main, & l'introduisit dans la tente, avant que les Otahitiens s'en apperçussent ; mais dès que d'autres Indiens, qui y étoient déja, le virent arriver, ils le firent sortir. Ann. 1769. Juin.

CES circonstances excitèrent fortement notre curiosité : nous nous informâmes de l'état de nos hôtes, & l'on nous dit qu'Oamo étoit le mari d'Obéréa; qu'ils s'étoient séparés depuis long-tems, d'un commun accord; & que la jeune femme & le petit garçon étoient leurs enfans. Nous apprîmes aussi que l'enfant, qui s'appelloit *Terridiri*, étoit l'héritier présomptif de la souveraineté de l'isle; que sa sœur lui étoit destinée pour femme, & qu'on différoit le mariage jusqu'à ce qu'il eût un âge convenable. Le souverain actuel de l'isle étoit un fils de Whappaï, qu'on nommoit *Outou*, jeune-homme dans l'âge de minorité, comme nous l'avons observé plus haut. Whappaï, Oamo & Tootahah étoient frères; comme Whappaï, l'ainé des trois, n'avoit point d'autre

ANN. 1769. Juin.

enfant qu'Outou, le fis d'Oamo, son premier frère, étoit l'héritier de la souveraineté. Il paroîtra peut-être étrange qu'un enfant soit souverain pendant la vie de son père; mais, suivant la coutume du pays, il succède au titre & à l'autorité de son père dès le moment de sa naissance. On choisit un régent; le père du nouveau souverain conserve ordinairement sa place à ce titre, jusqu'à ce que son fils soit en âge de gouverner par lui-même : cependant on avoit dérogé à l'usage dans ce cas, & la régence étoit tombée sur Tootahah, oncle du petit roi, parce qu'il s'étoit distingué dans une guerre. Oamo me fit, sur l'Angleterre & ses habitans, plusieurs questions qui décelojent beaucoup de pénétration & d'intelligence.

CHAPITRE XV.

Navigation autour de l'isle. Différens incidens dans cette expédition. Description d'un lieu appellé Moraï, *où les Otahitiens enterrent les os des morts & vont rendre un culte religieux.*

LE 26, sur les trois heures du matin, je m'embarquai dans la pinasse, accompagné de M. Banks, pour faire le tour de l'isle, & dresser

une carte de ses côtes & havres. Nous prîmes notre route vers l'Est, & à huit heures du matin nous allâmes à terre, dans un district appellé *Oahounue*, gouverné par *Ahio*, jeune chef, que nous avions vu souvent dans nos tentes, & qui voulut bien déjeûner avec nous. Nous y trouvâmes aussi deux autres Otahitiens de notre connoissance, *Tituboalo* & *Hoona*, qui nous menèrent dans leurs maisons, près desquelles nous rencontrâmes le corps de la vieille femme dont M. Banks avoit suivi le convoi. Cette habitation avoit passé, par héritage de la défunte, à *Hoona*; &, comme il étoit pour cela nécessaire que le cadavre y fût placé, on l'avoit tiré du lieu où il avoit été déposé par le convoi, pour l'y transporter. Nous allâmes à pied vers le havre *Ohidea*, où mouilla M. de Bougainville. Les naturels du pays nous montrèrent l'endroit où il avoit dressé ses tentes, & le ruisseau qui lui servit d'aiguade: nous n'y reconnûmes pourtant d'autres vestiges de son séjour que les trous où les piquets des tentes avoient été plantés, & un morceau du pot cassé. Nous vîmes *Orette*, chef, qui étoit son princinpal ami, & dont le frère, *Outourrou*, s'embarqua sur la *Boudeuse*.

ANN. 1769. Juin.

CE havre est situé au côté occidental d'une grande baie, & sous l'abri d'une petite isle

ANN. 1769. Juin.

appellée *Boourou*, voisine d'une autre qu'on nomme *Taawirrii*: la coupure dans les récifs est très-grande, mais l'abri n'est pas trop bon pour les vaisseaux.

APRÈS que nous eûmes examiné cet endroit, nous rentrâmes dans la pinasse, qui nous suivoit. Nous tâchâmes d'engager Tituboalo à venir avec nous à l'autre côté de la baie, mais il ne voulut point y consentir; il nous conseilla même de n'y pas aller : il nous dit que ce canton étoit habité par un peuple qui n'étoit pas sujet de Tootahah, & qui nous massacreroit, ainsi que lui. On imagine bien que cette nouvelle ne nous fit pas abandonner notre entreprise : nous chargeâmes sur-le-champ nos armes à feu à balles; & Tituboalo, qui comprit que cette précaution nous rendoit formidables, consentit alors à être de notre expédition.

APRÈS avoir vogué jusqu'au soir, nous parvînmes à une langue basse de terre ou isthme placé au fond de la baie, & qui partage l'isle en deux péninsules, dont chacune forme un district ou gouvernement, entièrement indépendant l'un de l'autre. Du port Royal, où le vaisseau étoit à l'ancre, la côte porte E. $\frac{1}{4}$ S. E. & E. S. E. dans un espace de dix milles; ensuite S. $\frac{1}{4}$ S. E. & S. dans un autre espace de onze milles, jusqu'à l'isthme. Dans la

première direction, la côte en général plate, mais le reste est couvert de chaînes de rochers, qui forment plusieurs bons havres, avec un mouillage sûr par 16, 18, 20 & 24 brasses, où il y a d'ailleurs tout ce qui est nécessaire à l'ancrage d'un bâtiment. Comme nous n'étions pas encore entrés dans le pays de notre ennemi, nous résolûmes de passer la nuit à terre : nous débarquâmes, & nous trouvâmes peu de maisons; mais nous vîmes plusieurs doubles pirogues dont nous connoissions les maîtres, qui nous donnèrent à souper & un logis. M. Banks dut le sien à Ooratooa, la femme qui lui avoit fait ses complimens au fort d'une manière si singulière.

ANN. 1769. Juin.

LE 27 au matin, nous examinâmes le pays: c'est une plaine marécageuse d'environ deux milles, au travers de laquelle les Indiens portent leurs canots jusqu'à l'autre côté de la baie. Nous nous préparâmes alors à continuer notre route vers le canton que Tituboalo appelloit l'autre royaume. Il nous dit qu'on nommoit *Tiarrabou* ou *Otahiti-Eté* cette partie de l'isle, & *Waheatua* le chef qui y gouvernoit. Nous apprîmes aussi, à cette occasion, que la péninsule où nous avions dressé nos tentes s'appelloit *Opoureonu* ou *Otahiti-Nue*. Tituboalo sembloit avoir plus de courage que la veille; il ne répéta plus que le peuple de


Ann. 1769 Juin.

Tiarrabou nous tueroit, mais il assura que nous ne pourrions pas y acheter des provisions: effectivement, depuis notre départ du fort, nous n'avions point vu de fruit-à-pain.

Nous fîmes quelques milles en mer, & nous débarquâmes dans un district qui étoit le domaine d'un chef appellé *Maraitata*, « le » Tombeau des hommes, » & dont le père se nommoit *Paahairedo*, « le voleur de pirogues.» Quoique ces noms parussent confirmer ce que Tituboalo nous avoit dit, nous reconnûmes bientôt qu'il s'étoit trompé. Le père & le fils nous reçurent avec toute l'honnêteté possible: ils nous donnèrent des rafraîchissemens; &, après quelque délai, ils nous vendirent un gros cochon pour une hache. Une foule d'Indiens se rassemblèrent autour de nous, & nous n'en vîmes que deux de notre connoissance. Nous ne remarquâmes parmi eux aucunes des clincailleries ou autres marchandises de notre vaisseau; nous vîmes cependant plusieurs effets qui venoient d'Europe. Nous trouvâmes dans une des maisons, deux boulets de douze livres, dont l'un étoit marqué de la large flèche d'Angleterre, quoique les Indiens nous dissent qu'ils les avoient reçus des vaisseaux qui étoient à la rade dans le havre de *Bougainville*.

Nous

Nous marchâmes à pied jusqu'au distriçt qui dépendoit immédiatement de *Waheatua*, principal chef ou roi de la péninsule. Waheatua avoit un fils; mais nous ne savons pas si, suivant la coutume d'*Opoureonu*, il administroit le gouvernement comme régent ou en son propre nom. Ce distriçt est composé d'une grande & fertile plaine, arrosée par une rivière que nous fûmes obligés de passer dans une pirogue. Les Indiens, qui nous suivoient, aimèrent mieux la traverser à la nage, & ils se jetèrent à l'eau comme une meute de chiens. Nous ne vîmes dans cet endroit aucune maison qui parût habitée, mais seulement les ruines de plusieurs grandes cases. Nous tirâmes le long de la côte, qui forme une baie, appellée *Oaitipeha*; & enfin nous trouvâmes le chef, assis près de quelques pavillons de petites pirogues, sous lesquelles nous supposâmes que lui & ses gens passoient la nuit. C'étoit un vieillard maigre, dont les ans avoient blanchi la barbe & les cheveux. Il avoit avec lui une jolie femme d'environ vingt-cinq ans, & qui se nommoit *Tondidde*: nous avions souvent entendu parler de cette femme; & ce qu'on nous a dit, ainsi que ce que nous en avons vu, nous a fait penser que c'étoit l'Obéréa de cette péninsule. Les récifs, qui sont le long de la côte, forment, entre cet endroit & l'isthme, des havres où les vais-

ANN. 1769. Juin.

ANN. 1769. Juin.

ſeaux pourroient être en parfaite sûreté. La terre porte S. S. E., & S. juſqu'à la partie S. E. de l'iſle. *Tearée*, le fils de Waheatua, de qui nous avions acheté un cochon, nous accompagnoit. Le pays que nous parcourûmes ſembloit être plus cultivé que le reſte de l'iſle; les ruiſſeaux couloient par-tout dans des lits étroits de pierres, & les endroits de la côte baignés par la mer, paroiſſoient auſſi couverts de pierres. Les maiſons ne ſont ni vaſtes ni en grande quantité; mais les pirogues, qui étoient amarrées le long de la côte, étoient innombrables. Elles étoient plus grandes & mieux faites que toutes celles que nous avions vues juſqu'alors; l'arrière étoit plus haut, la longueur du bâtiment plus conſidérable, & les pavillons ſoutenus par des colonnes. Preſque à chaque pointe de la côte, il y avoit un bâtiment ſépulcral : nous en vîmes auſſi pluſieurs dans l'intérieur des terres. Ils étoient de la même forme que ceux d'*Opoureonu*, mais plus propres, mieux entretenus, & décorés de pluſieurs planches qu'on avoit dreſſées debout, & ſur leſquelles on avoit ſculpté différentes figures d'oiſeaux & d'hommes. Ils avoient repréſenté, ſur l'une de ces planches, un coq peint en rouge & jaune, pour imiter le plumage de cet animal : nous en vîmes auſſi où il y avoit des portraits groſſiers d'hommes élevés les uns ſur la tête des autres.

Nous n'apperçûmes pas un ſeul fruit-à-pain dans ce canton, quoiqu'il ſoit fertile & cultivé : les arbres étoient entièrement ſtériles, & il nous parut que les habitans ſe nourriſſent principalement de noix aſſez reſſemblantes à une châtaigne, & qu'ils appellent *ahée*. ANN. 1769. Juin.

LORSQUE nous fûmes fatigués de marcher à pied, nous appellâmes la chaloupe. Les Indiens Tituboalo & Tuahow n'étoit plus avec nous. Nous conjecturâmes qu'ils étoient reſtés parderrière chez Waheatua, attendant que nous irions les y rejoindre, en conſéquence d'une promeſſe qu'ils nous avoient arrachée ; mais il ne fut pas en notre pouvoir de la remplir.

TEARÉE cependant & un autre Otahitien s'embarquèrent avec nous ; nous allâmes juſques vis-à-vis une petite iſle, appellée *Otoo-raeite* ; il étoit nuit alors ; nous réſolûmes de débarquer, & nos Indiens nous conduiſirent dans un endroit où ils dirent que nous pourrions coucher ; c'étoit une maiſon déſerte, près de laquelle il y avoit une petite anſe où le bateau pouvoit être en ſûreté. Nous manquions de proviſions, parce que, depuis notre départ, nous en avions trouvé très-peu. M. Banks alla tout de ſuite dans les bois pour voir s'il étoit poſſible de nous en procurer. Comme il faiſoit très-ſombre, il ne rencontra perſonne, & ne trouva qu'une

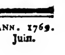
M 2

ANN. 1769. Juin.

case inhabitée; il ne rapporta qu'un fruit-à-pain, & la moitié d'un autre & quelques ahées. Nous les joignîmes à un ou deux canards & un petit nombre de corlieux que nous avions: nous en fîmes notre souper assez abondant, mais désagréable, faute de pain, dont nous avions négligé de nous pourvoir, espérant trouver des fruits-à-pain. Nous nous logeâmes sous le pavillon d'une pirogue appartenant à Tearée qui nous accompagnoit.

Le lendemain matin, 28, après avoir fait une autre tentative inutile pour nous procurer des provisions, nous dirigeâmes notre marche autour de la pointe S. E. de l'Isle, qui n'est couverte par aucun récif, mais ouverte à la mer, & où la côte est formée par le pied des collines. La côte de la partie la plus méridionale de l'isle est couverte d'un récif, & la terre y est très-fertile. Nous fîmes cette route en partie à pied & le reste du tems dans le bateau; lorsque nous eûmes parcouru environ trois milles, nous arrivâmes à un endroit où nous vîmes plusieurs grandes pirogues & un certain nombre d'Otahitiens, & nous fûmes agréablement surpris de trouver que nous les connoissions très-particulièrement. Nous achetâmes, avec beaucoup de difficulté, quelques noix de cocos; nous nous rembarquâmes ensuite, emmenant

avec nous Tuahow, un des Indiens qui nous avoit attendus chez Waheatua, & qui nous étoit venu rejoindre la veille bien avant dans la nuit.



LORSQUE nous fûmes en travers de l'extrémité S. E. de l'isle, nous allâmes à terre par le conseil de notre guide Indien, qui nous dit que le pays étoit riche & fertile. Le chef nommé *Mathiabo*, vint bientôt près de nous; mais il parut ignorer totalement la manière dont nous commerçions. Cependant ses sujets nous apportèrent quantité de noix de cocos, & environ vingt fruits-à-pain. Nous achetâmes le fruit-à-pain très-cher, mais le chef nous vendit un cochon pour une bouteille de verre, qu'il préféra à toutes les autres marchandises que nous pouvions lui donner. Il possédoit une oie & une dinde que le *Dauphin* avoit laissées dans l'isle; ces deux animaux étoient extraordinairement gras, & si bien apprivoisés qu'ils suivoient par-tout les Indiens, qui les aimoient passionnément.

Nous vîmes dans une grande case de ce voisinage, un spectacle tout-à-fait nouveau pour nous. Il y avoit à l'un des bouts une planche en demi-cercle, à laquelle pendoient quinze mâchoires d'hommes; elles nous semblèrent fraîches & avoient toutes leurs dents. Un coup-d'œil si extraordinaire excita forte-

ment notre curiosité ; nous fîmes plusieurs recherchers; mais alors nous ne pûmes rien apprendre, le peuple ne vouloit pas ou ne pouvoit pas nous entendre.

QUAND nous quittâmes cet endroit, le chef *Mathiabo* demanda permission de nous accompagner, & nous y consentîmes volontiers : il passa le reste de la journée avec nous, & il nous fut très-utile en nous servant de pilote sur les bas-fonds. Sur le soir, nous entrâmes dans la baie du côté N. O. de l'isle, qui répond à celui du S. E., de manière que l'isthme partage l'isle, comme je l'ai déjà observé. Après que nous eûmes côtoyé les deux tiers de cette baie, nous nous décidâmes à aller passer la nuit à terre. Nous vîmes à quelque distance une grande maison, que *Mathiabo* nous dit appartenir à un de ses amis; bientôt après plusieurs pirogues vinrent à notre rencontre; elles avoient à bord plusieurs femmes très-belles qui, par leur maintien, sembloient avoir été envoyées pour nous solliciter à descendre. Comme nous avions déjà résolu de coucher dans cet endroit, leurs invitations étoient presque superflues; nous trouvâmes que la maison appartenoit au chef du district nommé *Wiverou;* il nous reçut très-amicalement, & ordonna à ses gens de nous aider à apprêter nos provisions, dont nous avions alors une assez bonne

quantité. Lorsque notre souper fut prêt, on nous conduisit dans la partie de la maison où Wiverou étoit assis. Mathiabo soupa avec nous & Wiverou faisant venir des alimens en mêmetems, nous fîmes notre repas d'une manière très-sociable & avec beaucoup de bonne humeur. Dès qu'il fut fini, nous demandâmes où nous coucherions, & on nous montra un endroit de la maison qui nous étoit destiné pour cela. Nous envoyâmes alors chercher nos manteaux, M. Banks se déshabilla comme à son ordinaire; mais, après ce qui lui étoit arrivé à *Atahourou*, il eût la précaution de faire porter ses habits au bateau, se proposant de se couvrir avec une pièce d'étoffe d'*Otahiti*. Mathiabo s'appercevant de ce que nous faisions, prétendit qu'il avoit aussi besoin d'un manteau; comme il s'étoit très-bien comporté à notre égard, & qu'il nous avoit rendu quelques services, nous ordonnâmes qu'on en apportât un pour lui. Nous nous couchâmes en remarquant que Mathiabo n'étoit pas avec nous; nous crûmes qu'il étoit allé se baigner, comme ces Indiens ont la coutume de le faire avant de dormir. A peine avions-nous attendu quelques instans, qu'un Otahitien, que nous ne connoissions pas, vint dire à M. Banks que Mathiabo & le manteau avoient disparu. Ce chef avoit tellement gagné notre

ANN. 1769. Juin.

confiance, que nous ne crûmes pas d'abord ce rapport; mais Tuahow, notre Indien, le confirma bientôt, & nous reconnûmes qu'il n'y avoit point de tems à perdre. Nous ne pouvions pas espérer de rattrapper le voleur, sans le secours des Indiens qui étoient autour de nous; M. Banks se leva promptement, leur raconta le délit, & les chargea de recouvrer le manteau; &, afin que sa demande fît plus d'impression, il montra un de ses pistolets de poche qu'il portoit toujours avec lui. La vue du pistolet alarma toute l'assemblée; & au lieu de nous aider à poursuivre le voleur, ou retrouver ce qui avoit été pris, les Indiens s'enfuirent en grande précipitation; nous saisîmes pourtant un d'entr'eux qui s'offrit alors à diriger nos pas du côté du voleur. Je partis avec M. Banks; & quoique nous courussions pendant tout le chemin, l'alarme nous avoit déjà précédé, & dix minutes après nous rencontrâmes un homme qui rapportoit le manteau que Mathiabo, pénétré de frayeur, avoit abandonné: nous ne voulûmes pas le poursuivre plus long-tems, & il s'échappa. En revenant nous trouvâmes entièrement déserte la maison qui étoit remplie auparavant de deux ou trois cens personnes. Les Indiens s'appercevant bientôt que nous n'avions du ressentiment que contre Mathiabo, le chef Wiverou, sa femme & plusieurs autres

ſe rapprochèrent & logèrent dans le même endroit que nous pendant la nuit. Nous étions cependant deſtinés à une nouvelle ſcène de trouble & d'inquiétude; notre ſentinelle nous donna l'alarme ſur les cinq heures du matin, & nous apprit qu'on avoit pris le bateau. Il dit qu'il l'avoit vu amarré à ſon grappin une demi-heure auparavant, mais qu'en entendant enſuite le bruit des rames, il avoit regardé s'il y étoit encore, & qu'il ne l'avoit pas apperçu. Nous nous levâmes promptement à cette triſte nouvelle, & nous courûmes au bord de l'eau. Les étoiles brilloient & la matinée étoit claire; la vue s'étendoit fort loin, mais nous n'apperçûmes point de bateau. Nous étions dans une ſituation capable de juſtifier les plus terribles craintes; il faiſoit calme tout plat, il étoit impoſſible de ſuppoſer que le bateau s'étoit détaché de ſon grappin; nous avions de fortes raiſons d'appréhender que les Indiens ne l'euſſent attaqué, & que, profitant du ſommeil de nos gens, ils n'euſſent réuſſi dans leur entrepriſe. Nous n'étions que quatre, nous n'avions qu'un fuſil & deux piſtolets de poches chargés, mais ſans aucune proviſion de balles ni de poudre. Nous reſtâmes longtems dans cet état d'anxiété & de détreſſe, attendant à tout moment que les Indiens fondroient ſur nous, lorſque nous vîmes revenir le bateau qui avoit été chaſſé par la marée;

ANN. 1769. Juin.

ANN. 1769. Juin.

nous fûmes confus & surpris de n'avoir pas fait attention à cette circonstance.

Dès que le bateau fut de retour, nous déjeûnâmes & quittâmes bien vîte ce canton, de peur qu'il ne nous arrivât quelqu'autre accident. Il est situé au côté septentrional de *Tiarrabou*, péninsule S. E. d'*Otahiti*, à environ cinq milles au S. E. de l'isthme ; on y trouve un havre grand & commode, & aussi bon qu'aucun autre qui soit dans l'isle : la terre dans les environs est très-riche en productions. Quoique nous eussions eu peu de communication avec ce district, les habitans nous reçurent partout amicalement, il est généralement fertile & peuplé, & autant que nous en pûmes juger, dans un état plus florissant qu'*Opoureonu*, quoiqu'il n'ait pas plus du quart de son étendue.

Nous débarquâmes ensuite dans le dernier district de *Tiarrabou*, qui étoit gouverné par un chef appellé *Omoé*. Omoé bâtissoit une maison, il avoit très-grande envie de se procurer une hache, qu'il auroit achetée volontiers au prix de tout ce qu'il possédoit. Malheureusement pour lui & pour nous, nous n'en avions pas une dans le bateau. Nous lui offrîmes de commercer avec des clous, mais il ne voulut rien nous donner en échange de cette marchandise. Nous nous rembarquâmes, mais le chef n'abandonnant pas tout espoir d'obtenir

de nous quelque chose qui pût lui être utile, nous suivit dans une pirogue avec sa femme *Whanno-Ouda*. Quelque tems après, nous les prîmes dans notre bateau, & lorsque nous eûmes vogué l'espace d'une lieue, ils demandèrent que nous les missions à terre; nous les satisfîmes sur le-champ, & nous rencontrâmes quelques-uns de leurs sujets qui apportoient un très-gros cochon. Nous étions aussi empressés d'avoir cet animal, qu'Omoé l'étoit d'acquérir la hache, & certainement il valoit bien la meilleure de celles que nous avions dans le vaisseau. Nous trouvâmes un expédient, nous dîmes à l'Otahitien que s'il vouloit amener son cochon au fort à *Matavaï*, nom indien de la baie de *Port-Royal*, nous lui donnerions une grande hache, & par-dessus le marché un clou pour sa peine. Après avoir délibéré avec sa femme sur cette proposition, il y consentit; & il nous remit une grande pièce d'étoffe de son pays, pour gage qu'il rempliroit la convention; ce qu'il ne fit pourtant pas.

ANN. 1769. Juin.

Nous vîmes à cet endroit une curiosité singulière, c'étoit la figure d'un homme grossièrement faite d'osier, mais qui n'étoit point mal dessinée; elle avoit plus de sept pieds de haut, & elle étoit trop grosse d'après cette proposition. La carcasse étoit entièrement couverte de plumes blanches, dans les parties où

Ann. 1769. Juin.

ils laiſſent à leur peau ſa couleur naturelle; & noires dans celles où ils ont coutume de ſe peindre; on avoit formé des eſpèces de cheveux ſur la tête, & quatre protubérances, trois au front & une parderrière, que nous aurions nommées des cornes, mais que les Indiens décoroient du nom de *Tate-Eté*, petits hommes. Cette figure s'appelloit *Manioe*, & on nous dit qu'elle étoit ſeule dans ſon eſpèce à *Otahiti*. Ils entreprirent de nous expliquer à quoi elle ſervoit, & quel avoit été leur but en la faiſant, mais nous ne connoiſſions pas aſſez leur langue pour les entendre. Nous apprîmes dans la ſuite que c'étoit une repréſentation de *Mauwe*, un de leurs *Eatuas*, ou dieux de la ſeconde claſſe.

Après avoir arrangé nos affaires avec Omoé, nous nous mîmes en marche pour retourner au fort, & nous atteignîmes bientôt *Opoureonu*, la péninſule N. Oueſt. Nous parcourûmes quelques mille, & nous allâmes encore à terre; nous n'y vîmes rien digne de remarque qu'un lieu de dépôt pour les morts ſingulièrement décoré. Le pavé étoit extrêmement propre, & on y avoit élevé une pyramide d'environ cinq pieds de haut; entièrement couverte des fruits de deux plantes qui ſont particulières à Otahiti. Il y avoit près de la pyramide une petite figure de pierre groſ-

ſièrement travaillée; c'eſt le ſeul exemple de ſculpture en pierre que nous ayons apperçu chez ces peuples; les Indiens paroiſſoient y mettre un grand prix, car ils l'avoient revêtue d'un hangar fait exprès pour la mettre à l'abri des injures du tems. ANN. 1769. Juin.

NOTRE bateau paſſa dans le ſeul havre qui ſoit propre pour un mouillage ſur la côte méridionale d'*Opoureou.* Il eſt ſitué à environ cinq milles à l'Oueſt de l'iſthme, entre deux petites iſles qui giſent près du rivage, & qui ſont éloignées l'une de l'autre à-peu-près d'un mille; le fond y eſt bon par 11 ou 12 braſſes d'eau. Nous étions près du diſtrict appellé *Paparra*, qui appartenoit à Oamo & Obéréa nos amis, & nous nous propoſions d'y coucher. Lorſque nous allâmes à terre, une heure avant la nuit, ils étoient abſens; ils avoient quitté leur habitation, pour aller nous rendre viſite au fort. Nous ne changeâmes pas pour cela de projet; nous choiſîmes pour logis la maiſon d'Obéréa, qui, quoique petite, étoit très-propre: il n'y avoit d'autre habitant que ſon pere, qui nous reçut de manière à nous faire penſer que nous étions les bien venus. Nous voulûmes profiter du peu de jour qui reſtoit; nous allâmes à une pointe de terre, ſur laquelle nous avions vu de loin des arbres qu'ils appellent *Etoa*, &

qui diftinguent ordinairement les lieux où ils enterrent les os de leurs morts; ils donnent le nom de *Morai* à ces cimetières, qui font auffi des lieux où ils vont rendre un culte religieux. Nous fûmes bientôt frappés de la vue d'un énorme bâtiment qu'on nous dit être le *Morai* d'Oamo & d'Obéréa, & le principal morceau d'architecture qui fût dans l'ifle : c'étoit une fabrique de pierre élevée en pyramide, fur une bafe en quarré long, de deux cens foixante-fept pieds de long, & de quatre-vingt-fept de large; elle étoit conftruite comme les petites élévations pyramidales, fur lefquelles nous plaçons quelquefois la colonne d'un cadran folaire & dont chaque côté eft en forme d'efcalier; les marches des deux côtés étoient plus larges que celles des bouts, de forte que l'édifice ne fe terminoit pas en parallélogramme comme la bafe, mais en un faîte reffemblant au toit de nos maifons. Nous comptâmes onze rampes élevées chacune de 4 pieds, ce qui donne 44 pieds pour la hauteur du bâtiment. Chaque marche étoit compofée d'un rang de morceaux de corail blanc, taillés & polis proprement. Le refte de la maffe (car il n'y avoit point de cavité dans l'intérieur) confiftoit en cailloux ronds qui, par la régularité de leur forme, fembloient avoir été travaillés. Quelques-unes des pierres

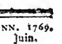
de corail étoient très-grands; nous en meſurâmes une qui avoit trois pieds & demi de long & deux & demi de large. La baſe étoit de pierres de roche taillées auſſi en quarré; une d'elles avoit à-peu-près quatre pieds ſept pouces de long, & deux pieds quatre pouces de largeur. Nous fûmes étonnés de voir une pareille maſſe conſtruite ſans inſtrumens de fer pour tailler les pierres, & ſans mortier pour les joindre. La ſtructure en étoit auſſi compacte & auſſi ſolide qu'auroit pu la faire un maçon d'Europe; ſeulement les marches du côté le plus long n'étoient pas parfaitement droites, elles formoient au milieu une eſpèce de creux, de ſorte que toute la ſurface d'une extrémité à l'autre, ne préſentoit point une ligne droite, mais une ligne courbe. Comme nous n'avions point vu de carrière dans le voiſinage, les Otahitiens avoient dû apporter les pierres de fort loin; & ils n'ont pour tranſporter les fardeaux que le ſecours de leurs bras. Ils avoient ſans doute auſſi tiré le corail de deſſous l'eau; quoiqu'il y en ait dans la mer en grande abondance, il eſt toujours au moins à la profondeur de trois pieds. Ils n'avoient pu tailler les pierres de rocher & le corail qu'avec des inſtrumens de même matière, ce qui eſt un ouvrage d'un travail incroyable; il leur étoit plus facile de les polir : ils ſe ſervent pour

ANN. 1769. Juin.

cela d'un fable de corail dur, qu'on trouve par-tout fur les côtes de la mer. Il y avoit, au milieu du fommet de cette maffe, une figure d'oifeau fculptée en bois, & près de celle-ci une autre figure brifée de poiffon fculptée en pierre. Toute cette pyramide faifoit partie d'une place fpacieufe prefque quarrée, dont les grands côtés avoient trois cens foixante pieds de long, & les deux autres trois cens cinquante-quatre : la place étoit environnée de murailles & pavée de pierres plates dans toute fon étendue; il y croiffoit, malgré le pavé, plufieurs des arbres qu'ils appellent *Etoa*, & des planes. A environ cent verges à l'Oueft de ce bâtiment, il y avoit une efpèce de cour pavée, où l'on trouvoit plufieurs petites plate-formes élevées fur des colonnes de bois, de fept pieds de hauteur. Les Otahitiens les nomment *Ewattas*. Il nous parut que c'étoient des efpèces d'autels, parce qu'ils y plaçoient des provifions de toute efpèce en offrande à leurs dieux. Nous avons vu depuis fur ces autels des cochons tout entiers, & nous y avons trouvé des crânes de plus de cinquante de ces animaux, outre ceux d'un grand nombre de chiens.

L'OBJET principal de l'ambition de ces peuples eft d'avoir un magnifique *Morai*, celui-ci étoit un monument frappant du rang & du pouvoir

pouvoir d'Obéréa. Nous avons déjà remarqué que nous ne la trouvâmes pas revêtue de l'autorité qu'elle exerçoit lors du voyage du *Dauphin*; nous en savons à présent la raison. En allant de sa maison au Moraï, le long de la côte de la mer, nous apperçûmes par-tout sous nos pieds une multitude d'ossemens humains, sur-tout de côtes & de vertèbres : nous demandâmes l'explication d'un spectacle si étrange, & l'on nous dit que dans le dernier mois de *Owarahew*, qui répond au mois de Décembre 1768, quatre ou cinq mois avant notre arrivée, le peuple de *Tiarrabou*, péninsule Sud-Est d'*Otahiti*, avoit fait une descente dans cet endroit, & tué un grand nombre d'habitans, dont nous voyions les os sur le rivage; que, dans cette occasion, Obéréa & Oamo, qui administroit alors le gouvernement de l'isle pour son fils s'étoient enfuis dans les montagnes; que les vainqueurs avoient brûlé toutes les maisons, qui étoient très-grandes, & emmené les cochons & les autres animaux qu'ils avoient pu trouver. Nous apprîmes aussi que le dindon & l'oie que nous avions vus chez Mathiabo, le voleur de manteaux, étoient au nombre des dépouilles; cette histoire expliqua pourquoi nous les avions trouvés chez un peuple avec qui le *Dauphin* n'avoit point eu de com-


ANN. 1769. Juin.

ANN. 1769. Juin.

munication, ou du moins fort peu. Lorsque nous dîmes que nous avions vu à *Tiarrabou* des mâchoires d'hommes suspendues à une planche dans une longue maison, on nous répondit que les conquérans les avoient emportées comme des trophées de leur victoire. Les Otahitiens font parade des mâchoires de leurs ennemis, ainsi que les naturels de l'Amérique septentrionale portent en triomphe les chevelures des hommes qu'ils ont tués.

DÈS que nous eûmes satisfait notre curiosité, nous retournâmes à notre quartier, & nous y passâmes la nuit tranquillement & dans une parfaite sécurité. Le lendemain au soir, 20, nous arrivâmes à *Atahourou*, lieu de résidence de Tootahah notre ami, où l'on avoit volé nos habits, la dernière fois que nous y avions couché. Cette aventure parut oubliée de notre côté & du sien. Les Indiens nous reçurent avec beaucoup de plaisir, ils nous donnèrent un bon souper & un logis où nous ne perdîmes rien, & où personne ne nous inquiéta.

1 Juillet.

LE premier Juillet, nous retournâmes au fort à *Matavai*, après avoir fait le tour de l'isle, que nous trouvâmes d'environ trente lieues, en y comprenant les deux péninsules. Nous nous plaignîmes alors de manquer de fruit-à-pain, mais les Indiens nous assurèrent

que la récolte de la dernière saison étoit presque épuisée, & que les fruits que nous avions vus sur les arbres ne seroient pas mangeables avant trois mois; ce qui nous fit concevoir pourquoi nous en avions trouvé si peu dans notre voyage.

ANN. 1769. Juillet.

PENDANT que le fruit-à-pain mûrit dans les plaines, les Otahitiens tirent quelques secours des arbres qu'ils ont plantés sur les collines, afin d'avoir des alimens dans tous les tems; mais la quantité n'en est pas suffisante pour prévenir la disette. Ils se nourrissent alors de la pâte aigrelette qu'ils appellent *Mahie*, de fruits du plane sauvage & de noix d'hahée, qui sont en maturité; à moins que les fruits-à-pain ne mûrissent quelquefois plutôt, je ne puis pas expliquer pourquoi le *Dauphin*, qui étoit dans l'isle à la même saison que nous, y en trouva une si grande abondance sur les arbres.

LES Indiens nos amis se rassembloient en foule autour de nous, dès que nous fûmes de retour, & aucun ne s'approchoit les mains vuides. Quoique j'eusse résolu de rendre les pirogues détenues à ceux qui en étoient les propriétaires, on ne l'avoit pas encore fait; les Otahitiens les redemandèrent de nouveau, & enfin je les relâchai. Je ne puis m'empêcher de remarquer, à cette occasion, que ces

ANN. 1769. Juillet.

peuples pratiquent de petites fraudes les uns envers les autres avec une mauvaiſe foi réfléchie, qui me donna beaucoup plus mauvaiſe opinion de leur caractère, que les vols qu'ils commettoient en ſuccombant aux tentations violentes qui les ſollicitoient à s'approprier nos métaux & les productions de nos arts qui ont pour eux un prix ineſtimable.

PARMI ceux qui s'adreſsèrent à moi pour me prier de relâcher leur pirogue, il y avoit un certain *Pottatow*, homme de quelque importance que nous connoiſſions tous : j'y conſentis, ſuppoſant qu'une d'elles lui appartenoient, ou qu'il la réclamoit en faveur d'un de ſes amis; il alla en conſéquence ſur le rivage s'emparer d'une des pirogues, qu'il commençoit à emmener à l'aide de ſes gens. Cependant les véritables propriétaires du bateau vinrent bientôt le redemander; &, ſoutenus par les autres Indiens, ils lui reprochèrent à grands cris qu'il voloit leur bien, & ils ſe mirent en devoir de reprendre la pirogue par force. *Pottatow* demanda à être entendu, & dit, pour ſa juſtification, que la pirogue avoit appartenu, il eſt vrai, à ceux qui la réclamoient, mais que je l'avois confiſquée & la lui avois vendue pour un cochon. Ces mots terminèrent toutes les clameurs; les propriétaires ſachant qu'ils ne

pouvoient pas appeller de mon autorité, souscrivoient à ce qu'avoit dit le voleur ; & il auroit profité de sa proie, si quelques-uns de nos gens ne m'étoient pas venu rendre compte de la dispute qu'ils avoient entendue. J'ordonnai sur-le-champ qu'on détrompât les Indiens ; les légitimes propriétaires reprirent leur pirogue, & *Pottatow* sentit si bien son crime, que ni lui ni sa femme, qui étoit complice de sa friponnerie, n'osèrent de long-tems nous regarder en face. ANN. 1769. Juillet.

CHAPITRE XVI.

Expédition de M. Banks pour suivre le cours de la rivière. Vestiges d'un feu souterrain. Préparatifs pour quitter l'isle. Ce que nous dit Tupia sur Otahiti *& les environs.*

Le 3, dès le grand matin, M. Banks, accompagné de quelques Otahitiens qui lui servoient de guides, partit pour suivre le cours de la rivière, en remontant la vallée d'où elle sort, & voir jusqu'où ses bords étoient habités. Ils rencontrèrent, dans les six premiers milles de chaque côté de la rivière, des maisons qui n'étoient pas éloignées les unes des autres ; la vallée avoit par-tout environ quatre cents

Ann. 1769. Juillet. verges de largeur entre les pieds des collines; on leur montra ensuite une maison qu'on dit être la dernière de celles qu'ils verroient.

Lorsqu'ils y arrivèrent, le propriétaire leur offrit, pour rafraîchissemens, des cocos & d'autres fruits qu'ils acceptèrent : après s'y être arrêtés peu de tems, ils continuèrent leur route dans un espace assez long. Il n'est pas facile de compter les distances par un mauvais chemin, mais ils crurent qu'ils avoient encore fait environ six milles; ils passèrent souvent sous des voûtes formées pas des fragmens de rochers, où on leur dit que couchoient souvent les Indiens, lorsqu'ils étoient surpris par la nuit. Ils trouvèrent bientôt après que des roches escarpées bordoient la rivière. Il en sortoit une cascade qui formoit un lac dont le courant étoit si rapide, que les Otahitiens assurèrent qu'il étoit impossible de le passer : ils ne paroissoient pas connoître la vallée au-delà de cet endroit; ils ne vont que sur le penchant des rochers & sur les plaines qui sont au sommet, où ils recueillent une grande quantité de fruits du plane sauvage, qu'ils appellent *vaé*. Le chemin, qui conduisoit des bords de la rivière sur ces rochers, étoit effrayant; les côtés presque perpendiculaires avoient quelquefois cent pieds d'élévation; les ruisseaux qui jaillissoient par-tout des fentes de la surface, le rendoient d'ailleurs extrêmement glis-

ſant; cependant, à travers ces précipices, on avoit fait un ſentier, au moyen de longues pièces d'écorces d'*hibiſcus tiliaceus*, dont les morceaux, joints l'un à l'autre, ſervoient de corde à l'homme qui vouloit y grimper : en la ſerrant fortement, il s'élevoit d'une ſaillie de rochers à l'autre, où il n'y avoit qu'un Indien ou une chèvre qui pût placer le pied. L'une de ces cordes avoit près de trente pieds de long; les guides de M. Banks s'offrirent à l'aider s'il vouloit la montrer; & ils lui firent entendre qu'à peu de diſtance de-là, il trouveroit un chemin moins difficile & moins dangereux. M. Banks examina cette partie de la montagne, que les Otahitiens appelloient un meilleur chemin; mais il le trouva ſi mauvais, qu'il ne jugea pas à propos de s'y haſarder, d'autant plus que rien ne pouvoit récompenſer les fatigues & les dangers du voyage, qu'un bocage de planes ſauvages ou de vaé, eſpèce d'arbre qu'il avoit déjà vu ſouvent.

ANN. 1769. Juillet.

PENDANT cette excurſion, il eut une occaſion favorable d'examiner s'il y avoit des mines dans les rochers qui étoient preſque par-tout à nud, mais il n'en découvrit pas la moindre apparence. Il nous parut évident que ces rochers, ainſi que ceux de *Madère*, avoient été brûlés, & de toutes les pierres qui ont été recueillies à *Otahiti*, il n'y en a pas une ſeule qui ne porte

ANN. 1769. Juillet.

des marques inconteſtables de feu, à l'exception, peut-être, de quelques morceaux d'un caillou dont ils forment des haches, & même parmi ceux-ci, nous en trouvâmes qui étoient brûlés juſqu'à être preſque réduits en pierre ponce. On apperçoit auſſi les traces du feu dans l'argille qui eſt ſur les collines, & l'on peut ſuppoſer, avec raiſon, qu'*Otahiti* & les iſles voiſines, ſont ou les débris d'un continent, que quelques naturaliſtes ont cru néceſſaire dans cette portion du globe, pour y conſerver l'équilibre de ſes parties, après qu'il eut été englouti ſous la mer, par l'exploſion d'un feu ſouterrein. D'autres croyent que ces iſles ont été détachées des rochers, qui, depuis la création du monde, avoient ſervi de lit à la mer, & élevés par une exploſion ſemblable, à une hauteur que les eaux ne peuvent jamais atteindre. L'une & l'autre de ces ſuppoſitions paroiſſent d'autant plus probables, que la profondeur de l'eau ne diminue point par degré, à meſure qu'on approche de la côte, & que les iſles ſont preſque par-tout environnées de récifs briſés & informes, & dans l'état où ſeroit naturellement la ſubſtance ſolide du globe qui ſeroit fracaſſée par quelque commotion violente. Il faut remarquer à cette occaſion qu'on doit vraiſemblablement attribuer la cauſe des tremblemens de terre à des eaux qui ſe

précipitent tout-à-coup sur quelque grande masse d'un feu souterrein. Ces eaux raréfiées dans un instant & réduites en vapeurs, la mine éclate & lance différens corps vitrifiés, les coquilles & autres productions marines qui deviennent fossiles, & enfin les couches qui couvroient le foyer, tandis que les portions de terre des environs du trou, s'éboulent & tombent dans le goufre. Tous les phénomènes qu'on observe dans les tremblemens de terre semblent être d'accord avec cette théorie; la terre, en s'affaissant, laisse souvent dans les endroits qu'elle occupoit, des lacs & différentes substances qui portent d'une manière visible l'empreinte de l'action du feu. Il est vrai que le feu ne peut pas subsister sans air; mais il ne faut pas tirer de-là une objection contre notre systême, qui suppose qu'il y a du feu au-dessous de cette partie de la terre qui forme le lit de la mer, parce qu'il y a un grand nombre d'ouvertures qui entretiennent une communication avec l'air extérieur, même sur les plus hautes montagnes, & à la plus grande distance des côtes de la mer.

ANN. 1769. Juillet.

M. BANKS planta lui-même le 4, beaucoup de pepins de melons d'eau, d'oranges, de limons & de graines d'autres plantes & arbres qu'il avoit rassemblés à *Rio-Janéiro*. Il prépara pour cela un terrien de chaque côté du

Ann. 1769. Juillet.

fort & dans le bois, & choisit le sol qui parut le plus convenable & on a lieu d'espérer que ces semences réussiront. Il en donna aussi une grande quantité aux Indiens; il avoit mis en terre quelques pepins de melons dès les premiers jours de notre arrivée, les naturels du pays lui montrèrent ensuite les plantes qui croissoient très-bien, & ils lui en demandoient continuellement un plus grand nombre.

Nous commençâmes alors à nous disposer à notre départ; nous enverguâmes les voiles, & fîmes les autres prépartifs nécessaires: notre eau étoit déjà à bord, & nous avions examiné les provisions que nous devions mettre en mer. Sur ces entrefaites, nous reçûmes une autre visite d'Oamo & d'Obéréa, accompagné de leur fils & de leur fille; les Otahitiens témoignèrent leur repect en se découvrant la partie supérieure du corps, ainsi que nous l'avons dit plus haut. La fille qui, à ce que nous comprîmes, s'appelloit *Toïmata*, avoit fort envie de voir le fort, mais son père ne voulut pas le lui permettre. *Téarée*, fils de *Wahéatua*, souverain de *Tiarrabou*, péninsule S. E. d'*Otahiti*, étoit aussi avec nous lors de cette visite. Nous apprîmes le débarquement d'un autre Indien que nous ne nous attendions pas à voir, & dont nous ne desirions point la compagnie; c'étoit l'habile filou qui vola notre quart-de-

nonante. On nous dit qu'il prétendoit encore faire quelques tours d'adresse pendant la nuit; les Otahitiens s'offrirent tous avec beaucoup d'empressement à nous en garantir, & ils demandèrent pour cela la permission de coucher au fort, ce qui produisit un si bon effet, que le voleur, désespérant du succès, abandonna son entreprise.

ANN. 1769. Juillet.

LES charpentiers passèrent le 7, à abattre les portes & les palissades de notre petite forteresse, & elles nous servirent en mer de bois à brûler. Un des Indiens fut assez adroit pour dérober la penture & le gond sur lequel tournoit la porte. Nous poursuivîmes à l'instant le voleur, & nos gens, après une course de six milles, s'apperçurent qu'ils s'étoit caché parmi des joncs, & qu'ils l'avoient dépassé. On visita les joncs; le filou s'étoit échappé, mais on y trouva un rateau qui avoit été volé au vaisseau quelque tems auparavant; & bientôt après Toubouraï Tamaïdé, notre ami, rapporta la penture.

Nous continuâmes, le 8 & le 9, à démanteler notre fort; les Otahitiens qui étoient nos amis, s'y rendirent en foule; quelques-uns, je pense, fâchés de voir approcher notre départ; & les autres voulant tirer de nous tout ce qu'ils pourroient pendant notre séjour.

NOUS espérions quitter l'isle sans faire ou

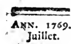
ANN. 1769. Juillet.

recevoir aucune autre offenſe, mais par malheur il en arriva autrement. Deux matelots étrangers étant ſortis du fort avec ma permiſſion, on vola le couteau de l'un d'eux. Pour tâcher de le recouvrer, il employa probable-des moyens violens. Les Indiens l'attaquèrent & le bleſſèrent dangereuſement d'un coup de pierre. Après avoir fait une autre bleſſure légère à la tête de ſon compagnon, ils s'enfuirent dans les montagnes. Comme j'aurois été mortifié de prendre aucune connoiſſance ultérieure de l'affaire, je vis ſans regret que les délinquans s'étoient échappés; mais je fus bientôt après enveloppé malgré moi, dans une querelle qu'il n'étoit pas poſſible d'éviter.

CLÉMENT WEBB, & Samuel Gibſon, deux jeunes ſoldats de marine, déſertèrent le fort au milieu de la nuit du 8 au 9, & nous nous en apperçûmes le matin. Comme on avoit publié que chacun devoit venir à bord le lendemain, & que le vaiſſeau mettroit à la voile ce jour ou le jour ſuivant, je commençai à craindre que les abſens n'euſſent deſſein de reſter dans l'iſle. Je voyois qu'il n'étoit pas poſſible de prendre des meſures efficaces pour les retrouver, ſans troubler l'harmonie & la bonne intelligence qui régnoit entre les Otahitiens & nous, & je réſolus d'attendre patiemment leur retour pendant une journée.

ANN. 1769. Juillet.

LE 10, au matin, voyant, à mon grand regret, que les deux ſoldats de marine n'étoient pas de retour, on en demanda des nouvelles aux Indiens, qui nous avouèrent franchement qu'ils avoient deſſein de ne pas retourner à bord, & qu'ils s'étoient réfugiés dans les montagnes, où il étoit impoſſible à nos gens de les trouver. Nous les priâmes de nous aider dans nos perquiſitions, & après avoir délibéré pendant quelque tems, deux d'entr'eux s'offrirent à ſervir de guides à ceux de nos gens que je jugerois à propos d'envoyer après les déſerteurs. Nous ſavions qu'ils étoient ſans armes; je crus que deux hommes ſeroient ſuffiſans pour les ramener; je chargeai de cette commiſſion un bas-officier & le caporal des ſoldats de marine, qui partirent avec leurs conducteurs. Il étoit très-important pour nous de recouvrer ces deux déſerteurs; je n'avois point de tems à perdre, d'ailleurs les Otahitiens nous donnoient des doutes ſur leur retour, en nous diſant qu'ils avoient pris chacun une femme, & qu'ils étoient devenus habitans du pays. Je fis ſignifier à pluſieurs des chefs, qui étoient au fort avec leurs femmes, & entre autres à Toubouraï Tamaïdé, Tomio &, Obéréa, que nous ne leur permettrions pas de s'en aller, tant que les déſerteurs ne ſeroient par revenus. Cette précaution étoit d'autant plus néceſſaire,


Ann. 1769. Juillet.

que si les Indiens avoient caché nos deux hommes pendant quelques jours, j'aurois été forcé de partir sans les ramener. Je fus charmé de voir que cet ordre ne leur inspira ni crainte, ni mécontentement ; ils me protestèrent que mes gens seroient mis en sûreté & renvoyés le plutôt possible. Tandis que ceci se passoit au fort, j'envoyai M. Hicks dans la pinasse, pour conduire Tootahah à bord du vaisseau, & il exécuta sa commission, sans que le chefs ni ses sujets en fussent alarmés. Si les Indiens qui servoient de guides étoient fidèles à leur parole & vouloient faire diligence, j'avois lieu d'attendre qu'ils rameneroient les déserteurs avant le soir. Mes craintes augmentèrent en voyant mon espoir trompé, & à l'approche de la nuit, je pensai qu'il n'étoit pas sûr de laisser au fort les Otahitiens que je détenois pour ôtages, & en conséquence je fis mener au vaisseau Toubouraï Tamaïdé, Obéréa & quelques autres chefs. Cette démarche répandit une consternation générale ; & lorsqu'on embarqua les Indiens dans le bateau, plusieurs d'entre eux, & sur-tout les femmes, parurent fort émues, & témoignèrent leurs appréhensions par des larmes. Je les accompagnai moi-même à bord, & M. Banks resta au fort avec quelques autres Otahitiens de trop peu d'importance pour chercher à m'en assurer autrement.

QUELQUES Indiens ramenèrent Webb sur les neuf heures, & déclarèrent qu'ils détiendroient Gibson, le bas-officier, le caporal, jusqu'à ce que Tootahah fût mis en liberté. Ils employoient contre moi le moyen que j'avois pris contre eux ; mais j'étois allé trop loin pour reculer. Je dépêchai sur-le-chanp M. Hicks dans la chaloupe avec un fort détachement de soldats, pour enlever les prisonniers ; & je dis à Tootahah qu'il devoit envoyer avec eux quelques-uns de ses Otahitiens, leur ordonner d'aider M. Hicks dans son entreprise, & enfin, demander en son nom le relâchement des gens de mon équipage, qu'autrement sa personne en répondroit : il consentit à tout volontiers ; M. Hicks reprit mes hommes sans la moindre opposition, & sur les sept heures du matin du 11, il les ramena au vaisseau ; il ne put pourtant pas recouvrer les armes qu'on avoit prises au bas-officier & au caporal, cependant une demi-heure après, on les rapporta au vaisseau, & je mis alors les chefs en liberté.

ANN. 1769. Juillet.

LORSQUE je questionnai le bas-officier sur ce qui étoit arrivé à terre, il me répondit que les Indiens qui l'accompagnoient, ainsi que ceux qu'il rencontra dans son chemin, n'avoient pas voulu lui rien apprendre sur la retraite des déserteurs ; qu'au contraire, ils

Ann. 1769. Juillet.

l'avoient troublé dans ses recherches; qu'en s'en revenant au vaisseau pour y prendre des ordres ultérieurs, ils avoient été saisis tout-à-coup par des hommes armés, qui, apprenant la détention de Tootahah, s'étoient cachés dans un bois pour excécuter ce projet; qu'enfin ils avoient été attaqués dans un moment défavorable; que les Otahitiens leur avoient arraché les armes des mains, en déclarant qu'ils seroient détenus en prison, jusqu'à ce que leur chef fût mis en liberté. Il ajouta pourtant, que le sentiment des Indiens n'avoit pas été unanime sur cette violence; que quelques-uns vouloient qu'on les relâchât, & d'autres qu'on les retînt; que la dispute s'étant échauffée, ils en étoient venus des paroles aux coups, & qu'enfin le parti qui opinoit pour la détention avoit prévalu. Il dit encore, que Webb & Gibson furent bientôt après ramenés par un détachement des naturels du pays, & qu'on les constitua prisonniers pour servir de nouveaux ôtages à la personne de leur chef; qu'après quelque débat, ils se décidèrent à renvoyer Webb, pour m'informer de leur résolution, m'assurer que ses compagnons étoient sains & saufs, & m'indiquer un endroit où je pourrois faire parvenir ma réponse. On voit par-là, quelque fâcheuse que fût pour nous la détention des chefs,

chefs, je n'aurois jamais recouvré mes gens sans cette précaution. Quand les chefs renvoyés du vaisseau débarquèrent à terre, on rendit la liberté aux prisonniers du fort, & après s'être arrêtés environ une heure avec M. Banks, ils s'en allèrent tous. A cette occasion, ainsi qu'ils avoient déjà fait dans une autre semblable, ils nous donnèrent des marques de leur joie, par une libéralité que nous ne méritions guère; ils nous pressèrent beaucoup d'accepter quatre cochons: nous réfusâmes absolument de les recevoir en présent, & comme ils persistèrent également à ne pas recevoir quelque chose en échange, nous laissâmes leurs cochons. En interrogeant les déserteurs, nous trouvâmes que le rapport des Indiens étoit vrai; ils étoient devenus fort amoureux de deux filles, & ils avoient formé le projet de se cacher jusqu'à ce que le vaisseau eût mis à la voile, & de fixer leur résidence à Otahiti. Comme nous avions transporté à terre tout ce qui étoit au fort, chacun passa la nuit à bord du vaisseau.

ANN. 1769. Juillet.

TUPIA, dont on a parlé si souvent dans cette partie de notre voyage, étoit au nombre des naturels du pays, qui vivoient presque toujours avec nous. Nous avons déja observé qu'il avoit été premier ministre d'*Obéréa*, lorsqu'elle jouissoit de l'autorité souveraine;

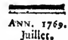
Ann. 1769. Juillet.

il étoit d'ailleurs le principal *Tahowa* ou prêtre de l'isle, &, par conséquent, il étoit bien instruit des principes & des cérémonies de la religion de son isle. Il avoit aussi beaucoup d'expérience & de lumières sur la navigation, & il connoissoit particulièrement le nombre & la situation des isles voisines. Tupia nous avoit témoigné plusieurs fois le desir de s'embarquer avec nous; il nous avoit quitté le 11 avec ses autres compatriotes; mais le lendemain il revint à bord, accompagné d'un jeune-homme d'environ treize ans, qui lui servoit de domestique, & il nous pressa de lui permettre de faire voyage sur notre vaisseau. Plusieurs raisons nous engageoient à y consentir; en apprenant son langage, & en lui enseignant le nôtre, nous pouvions acquérir par-là beaucoup plus de connoissances, sur les coutumes, le gouvernement & la religion de ses peuples, que nous n'en avions puisées pendant le court séjour que nous fîmes parmi eux; & je le reçus volontiers à bord de notre bâtiment. Comme nous ne pûmes pas mettre à la voile le 12, parce que nous fûmes obligés de faire de nouveaux jas pour notre petite & notre seconde ancre d'affourche, qui avoient été entièrement rongés par les vers, Tupia dit qu'il vouloit encore aller à terre une fois, & il nous fit signe de l'y faire

transſporter le ſoir ſur un bateau; il y alla effectivement, & emporta un portait en miniature de M. Banks, qu'il avoit envie de montrer à ſes amis, & pluſieurs bagatelles pour leur donner en faiſant ſes adieux. ANN. 1769. Juillet.

APRÈS dîner, M. Banks deſirant ſe procurer un deſſein du morai appartenant à Tootahah, à Eparre, je l'y accompagnai, ainſi que le docteur Solander dans la pinaſſe. Dès que nous eûmes débarqué, pluſieurs de nos amis vinrent à notre rencontre, d'autres cependant s'abſentèrent par reſſentiment de ce qui étoit arrivé la veille. Nous marchâmes ſur-le-champ vers la maiſon de Tootahah, où nous rencontrâmes Obéréa & des Otahitiens qui ne nous étoient pas venus recevoir à la deſcente à terre; nous eûmes bientôt fait une entière reconciliation, lorſque nous leur dîmes que nous mettrions ſûrement à la voile l'après-midi du jour ſuivant, ils nous promirent que, dès le grand matin, ils viendroient nous rendre viſite pour nous faire leurs derniers adieux. Nous trouvâmes auſſi Tupia à *Eparre*, nous le ramenâmes avec nous au vaiſſeau, & il paſſa la nuit à bord pour la première fois.

LE lendemain, 13 Juillet, le vaiſſeau fut rempli des Otahitiens nos amis dès la pointe du jour, & il fut environné d'un grand nombre de pirogues qui portoient d'autres Indiens



ANN. 1769. Juillet.

d'une classe inférieure. Nous levâmes l'ancre entre 11 heures & midi, & dès que le vaisseau fut sous voiles, les naturels du pays prirent congé de nous, & versèrent des larmes, pénétrés d'une tristesse modeste & silentieuse, qui avoit quelque chose de très-tendre & de très-intéressant. Les Indiens, qui étoient dans les pirogues, sembloient au contraire se disputer à qui pousseroit les plus grands cris; mais il y entroit plus d'affectation que de véritable douleur. Tupia soutint cette scène avec une fermeté & une tranquillité vraiment admirables; il est vrai qu'il pleura, mais les efforts qu'il fit pour cacher ses larmes, faisoient encore plus d'honneur à son caractère. Il envoya par *Othéothéa* une chemise pour dernier présent à *Potomaï*, maîtresse favorite de *Tootahah*, il alla ensuite sur la grande hune avec M. Banks, & il fit des signes aux pirognes tant qu'il continua à les voir.

C'EST ainsi que nous quittâmes l'isle d'*Otahiti* & ses habitans, après un séjour de trois mois; nous vécûmes, pendant la plus grande partie de ce tems, dans l'amitié la plus cordiale, & nous nous rendîmes réciproquement toute sorte de bons offices: les petits différends qui survinrent par intervalles, ne firent pas plus de peine aux Indiens qu'à nous-mêmes; ces disputes étoient toujours une suite de la

ſituation & des circonſtances où nous nous trouvions, des foibleſſes de la nature humaine, de l'impoſſibilité de nous entendre mutuellement, & enfin du penchant des Otahitiens au vol, que nous ne pouvions ni tolérer ni prévenir. Excepté dans un ſeul cas, ces brouilleries n'entraînèrent pourtant point de conſéquences fatales, & c'eſt à cet accident que ſont dûes les meſures que j'employai pour en prévenir d'autres pareilles, qui pouvoient arriver dans la ſuite. J'eſpérois profiter de l'impreſſion qu'auroit faite ſur les Indiens la mort de ceux qui avoient péri dans leurs démêlés avec le *Dauphin*, & je comptois pouvoir ſéjourner dans l'iſle, ſans y répandre du ſang. J'ai dirigé ſur cela toutes mes démarches pendant le tems que j'y ai demeuré, & je deſire ſincèrement que les navigateurs qui y aborderon à l'avenir, ſoient encore plus heureux. Notre trafic s'y fit avec autant d'ordre que dans les marchés les mieux réglés de l'Europe. Tous les échanges furent conduits ſur-tout par M. Banks, qui étoient infatigable, pour nous procurer des proviſions & des rafraîchiſſemens, lorſqu'on pouvoit en avoir; mais, ſur la fin de notre ſéjour, les denrées devinrent rares, par la trop grande conſommation que nous en faiſions au fort & au vaiſſeau, & par l'approche de la ſaiſon où les noix de cocos & les

ANN. 1769. Juillet.

fruits-à-pain commencent à manquer. Nous achetions tous ces fruits pour des clincailleries & des clous; nous ne cédions point de clous, qu'on ne nous donnât en échange quelque chose qui valût quarante *pences*, (un peu moins de 4 livres de France); mais, dans peu, nous ne pouvions pas acheter un petit cochon de 10 ou 12 livres pesant, pour moins d'une hache. Quoique ces peuples missent une très-grande valeur aux clous de fiche, comme plusieurs des gens de l'équipage en avoient, les femmes trouvèrent une manière beaucoup plus aisée de s'en procurer, qu'en nous apportant des provisions.

Les meilleurs articles pour le trafic d'*Otahiti*, sont les grandes & les petites haches, les clous de fiche, les grands clous, les lunettes, les couteaux & les verroteries; & avec quelques-unes de ces marchandises, on peut acheter tout ce que possèdent ces Insulaires. Ils aiment beaucoup les belles étoffes de toile, blanches & imprimées; mais une hache d'un demi-écu, a chez eux plus de valeur qu'une pièce d'étoffe de vingt shelins.



CHAPITRE XVII.

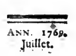
*Description particulière de l'isle d'*Otahiti*, de ses productions & de ses habitans. Habillemens, habitations, nourriture, vie domestique & amusemens de ces Insulaires.*

LE CAPITAINE WALLIS, qui découvrit l'isle d'*Otahiti* le 9 juin 1767, a déterminé la longitude de la baie de Port-Royal; nous avons reconnu qu'il ne s'étoit trompé que d'un demi-degré. D'après un résultat moyen d'un grand nombre d'observations faites sur les lieux, nous avons trouvé que la pointe *Vénus*, extrémité septentrionale de l'isle & pointe orientale de la baie, gisoit au 149d 30′ de longitude. L'isle est environnée par un récif de rochers de corail, qui forme plusieurs baies & ports excellens; le mouillage est assez vaste, & l'eau est assez profonde pour contenir un grand nombre des plus gros vaisseaux; nous avons déjà décrit en particulier quelques-uns de ces ports. La baie de *Port-Royal*, appellée par les naturels du pays *Matawai*, & qui ne le cède en bonté à aucune autre d'*Otahiti*, peut facilement être reconnue au moyen d'une

ANN. 1769. Juillet.

très-haute montagne située au milieu de l'isle, & au Sud de la pointe *Vénus*. Pour y entrer, il faut ranger de près la pointe occidentale du récif qui est en face de la pointe *Vénus*; ou prendre le large d'environ un demi-mille, afin d'éviter un petit banc de rochers de corail, sur lequel il n'y a que 2 brasses & demie d'eau. Le meilleur ancrage est au côté oriental de la baie, où la sonde rapporte de 14 à 16 brasses, fond de vase. La côte de la baie est composée d'une belle grève de sable, & par derrière, il coule une rivière d'eau douce, où toute une flotte pourroit faire de l'eau, sans que les vaisseaux s'incommodassent les uns les autres. Il n'y a dans toute l'isle d'autres bois à brûler, que celui des arbres fruitiers; il faut l'acheter des naturels du pays, ou bien se brouiller avec eux. On rencontre à l'Ouest de cette baie, quelques havres dont nous n'avons pas fait mention; mais comme ils sont contigus à ceux que nous avons tracés, il n'est pas nécessaire d'en donner une description.

EXCEPTÉ la partie qui borde la mer, la surface du pays est très-inégale; elle s'élève en hauteurs qui traversent le milieu de l'isle & y forment des montagnes qu'on peut voir à soixante milles de distance. Entre le pied de ces montagnes & la mer, il y a une bordure de terre basse qui environne presque toute l'isle,



& il y a peu d'endroits où les hauteurs aboutiſſent directement ſur les côtes de l'Océan. La largeur de cette bordure varie ſuivant les différens endroits ; mais elle n'a nulle part plus d'un mille & demi : hors ſur le ſommet des montagnes, le ſol eſt par-tout extrêmement riche & fertile, arroſé par un grand nombre de ruiſſeaux d'une eau excellente, & couvert d'arbres fruitiers de diverſes eſpèces, qui ont un ſi épais feuillage & une tige ſi forte, qu'ils forment un bois continu ; quoique la cîme des montagnes ſoit en général ſtérile & brûlée par le ſoleil, la terre y donne cependant des productions en pluſieus endroits.

QUELQUES-UNES des vallées & la terre baſſe qui eſt ſituée entre le pied des montagnes & la mer, ſont les ſeules parties de l'iſle qui ſoient habitées, & l'on peut dire qu'elles ſont très-peuplées. Les maiſons n'y forment pas des villages ; elles ſont rangées le long de toute la bordure à environ cinquante verges de diſtance les unes des autres, & environnées de petites plantations de plane, arbre qui fournit aux Otahitiens la matière première de leurs étoffes. Toute l'iſle, ſuivant le rapport de Tupia, qui ſûrement la connoiſſoit très-bien, pouvoit fournir ſix mille ſept cent quatre-vingts combattans, d'où il eſt facile de calculer quelle étoit la population générale.

L'ISLE d'*Otahiti* produit des fruits-à-pin, des Productions.

ANN. 1769. Juillet.

noix de cocos, des bananes de treize ſortes & les meilleures que nous ayons jamais mangées; des planes, un fruit aſſez reſſemblant à la pomme, & qui eſt très-agréable lorſqu'il eſt mûr, des patates douces, des ignames, du cacao, une eſpèce d'*arum*, un fruit connu dans l'iſle ſous le nom de *jambu*, & que les Inſulaires regardent comme le plus délicieux; des cannes de ſucre que les habitans mangent crues, une racine de l'eſpèce du ſalep, qu'ils appellent *pea*; une plante nommée *étée*, & dont ils ne mangent que la racine; un fruit appellé par les naturels du pays *ahée*, qui croît en gouſſe comme la fève, & qui, lorſqu'il eſt rôti, a une ſaveur très-reſſemblante à celle de la châtaigne; un arbre appellé *wharra*, qu'on nomme *pandanes* dans les Indes Orientales, & dont le fruit approche de la pomme de pin; un arbriſſeau appellé *nono* le *morinda* qui produit auſſi un fruit; une eſpèce de fougère dont on mange la racine & quelquefois les feuilles; une plante appellée *theve*, dont on mange la racine. Au reſte, il n'y a que la claſſe inférieure des Otahitiens qui ſe nourriſſe des fruits du *nono*, de la fougère & du *theve*; à moins que ce ne ſoit dans un tems de diſette, ils ne ſervent pas d'alimens aux autres Inſulaires. Tous ces fruits, qui compoſent la nourriture des Otahitiens, ſont des productions ſpontanées de la nature;

ou bien la culture se réduit à si peu de chose; qu'ils semblent exempts de l'anathême général, qui porte « que l'homme mangera son pain » à la sueur de son front. » On trouve aussi dans l'isle le mûrier dont on fait le papier chinois, « *morus papyrifera*, » que les naturels du pays appellent *aouta*; un arbre ressemblant au figuier sauvage des isles d'Amérique; une autre espèce de figuier, qu'ils nomment *matte*; *le cordia sebestina orientalis*, qu'ils appellent *étou*; une espèce de souchet, qu'ils appellent *moo*; une espèce de *tournefortia*, qu'ils appellent *taheinoo*; une autre du *convolvulus poluce*; qu'ils appellent *eurhe*; le *solanum centifolium*; qu'il appellent *ebooa*; le *calophyllum mophylum*, qu'ils appellent *tamannu*; le *hibiscus tiliaceus*, appellé par eux *poerou*, & qui est une ortie en arbre; l'*Urtica argetea*, qu'ils appellent *erowa*, & plusieurs autres plantes, dont on ne peut pas faire ici une mention particulière.

ANN. 1769. Juillet.

LES Otahitiens n'ont aucune espèce de fruits; jardinage, légumes ou graines d'Europe.

LES cochons, les chiens & la vollaile sont les seuls animaux apprivoisés de l'isle; excepté les canards, les pigeons, les perroquets, un petit nombre d'autres oiseaux & les rats, il n'y a point d'animaux sauvages; on n'y trouve aucun serpent & point de quadrupède d'une

Ann. 1769. Juillet.

race différente des deux dont nous venons de parler. La mer fournit à ces Insulaires une grande quantité d'excellent poisson de toute sorte, qui est de tous leurs alimens celui qu'ils aiment le mieux, & dont la pêche fait leur principale occupation.

Taille, figure & caractère des Insulaires.

Les Otahitiens sont d'une taille & d'une stature supérieure à celle des Européens. Les hommes sont grands, forts, bien membrés & bien faits. Le plus grand que nous ayons vu avoit six pieds trois pouces & demi; il étoit habitant d'une isle voisine, appellée *Huaheine*. Les femmes d'un rang distingué sont en général au-dessus de notre taille moyenne; mais celles d'une classe inférieure sont au-dessous, & quelques-unes même sont très-petites: cette diminution dans la stature provient vraisemblablement de leur commerce trop prématuré avec les hommes; de toutes les circonstances qui peuvent affecter la taille, c'est la seule dans laquelle elles diffèrent des femmes d'un rang supérieur.

Leur teint naturel est cette espèce de teint brun clair ou olive, que plusieurs personnes d'Europe préfèrent au plus beau mélange de blanc & de rouge. Il est très-foncé dans les habitans qui sont exposés à l'air & au soleil; mais dans ceux qui vivent à l'abri, & surtout chez les femmes d'une classe supérieure,

il conserve sa nuance naturelle; leur peau délicate est douce & polie, & ils n'ont point sur les joues les teintes que nous appellons du nom de couleurs. La forme de leur visage est agréable; les os des joues ne sont pas élevés; ils n'ont point les yeux creux, ni le front proéminent. Le seul trait qui ne réponde pas aux idées que nous avons de la beauté, est le nez, qui en général est un peu applati. Leurs yeux, & sur-tout ceux des femmes, sont pleins d'expression, quelquefois étincelans de feu ou remplis d'une douce sensibilité. Leurs dents sont aussi, presque sans exception, très-égales & très-blanches, & leur haleine est parfaitement pure. ANN. 1769. Juillet.

LES cheveux sont ordinairement noirs & un peu rudes; les hommes portent leurs barbes de différente manière, cependant ils en arrachent toujours une grande partie, & ils ont grand soin de tenir le reste très-propre. Les deux sexes ont aussi la coutume d'épiler tous les poils qui croissent sous les aisselles, & ils nous accusoient de mal-propreté pour ne pas faire la même chose. Leurs mouvemens sont remplis de vigueur & d'aisance, leur démarche agréable, leurs manières nobles & généreuses, & leur conduite entre eux & envers les étrangers affable & civile. Il semble qu'ils sont d'un caractère brave, sincère, sans

ANN. 1769. Juillet.

ſoupçon ni perfidie, & ſans penchant à la vengeance & à la cruauté. Nous eûmes en eux la même confiance qu'on a en ſes meilleurs amis; pluſieurs de nous, & en particulier M. Banks, paſſèrent ſouvent la nuit dans leurs maiſons au milieu des bois ſans être accompagnés de perſonne, & par conſéquent entièrement à leur diſcrétion. Il faut pourtant convenir qu'ils ſont tous voleurs; mais, à cela près, ils n'ont point à craindre la concurrence d'aucun autre peuple de la terre. Pendant notre ſéjour à *Otahiti*, nous vîmes cinq ou ſix perſonnes ſemblables à celles que rencontrèrent MM. Banks &. Solander, le 24 Avril, dans leur promenade à l'Eſt de l'iſle. Leur peau étoit d'un blanc mat, pareille au nez d'un cheval blanc; ils avoient auſſi les cheveux, la barbe, les ſourcils & les cils blancs, les yeux rouges & foibles, la vue courte, la peau teigneuſe, & revêtue d'une eſpèce de duvet blanc. Nous trouvâmes qu'il n'y avoit pas deux de ces hommes qui appartinſſent à la même famille, & nous en conclûmes qu'ils ne formoient pas une race; mais que c'étoient plutôt de malheureux individus, rendus anomales par maladie.

Habillemens, parure.

DANS la plupart des pays où les habitans ont des cheveux longs, les hommes ont coutume de les couper courts, & les femmes de

tirer vanité de leur longueur. L'usage est cependant contraire à *Otahiti*; les femmes les portent toujours coupés autour des oreilles, & les hommes, si l'on en excepte les pêcheurs qui sont presque continuellement dans l'eau, les laissent flotter en grandes boucles sur leurs épaules, ou les relèvent en touffe sur le sommet de la tête.

ANN. 1769. Juillet.

ILS ont aussi coutume de s'oindre la tête avec ce qu'ils appellent du *monoe*, qui est une huile exprimée du coco, dans laquelle ils laissent infuser des herbes & des fleurs odoriférantes ; comme l'huile est ordinairement rance, l'odeur est d'abord très-désagréable pour un Européen. Comme ils vivent dans un pays chaud, sans connoître l'usage des peignes, ils ne peuvent pas tenir leurs têtes exemptes de vermine, que les enfans & la populace mangent quelquefois. Cet usage dégoûtant est entièrement différent du reste de leurs mœurs. Leur délicatesse & leur propreté à d'autres égards, sont presque sans exemple, & ceux à qui nous donnâmes des peignes, se débarrassèrent bientôt de leurs poux, avec un empressement qui nous fit voir qu'ils n'avoient pas moins d'aversion que nous pour cette vermine.

ILS impriment sur leurs corps des taches, suivant l'usage de plusieurs autres parties du

ANN. 1769 Juillet.

monde, ce qu'ils appellent *Tattow*. Ils piquent la peau, aussi profondément qu'il leur est possible sans en tirer du sang, avec une petit instrument qui a la forme d'une houe. La partie, qui répond à la lame, est composée d'un os ou d'une coquille, qu'on a ratissé pour l'amincir, & qui est d'un quart de pouce à un pouce & demi de largeur. Le tranchant est partagé en dents ou pointes aiguës, qui sont depuis le nombre de trois jusqu'à vingt, suivant la grandeur de l'instrument. Lorsqu'ils veulent s'en servir, ils plongent la dent dans une espèce de poudre faite avec le noir de fumée qui provient de l'huile de noix qu'ils brûlent au lieu de chandelles, & qui est délayée avec de l'eau. On place sur la peau la dent ainsi préparée, & en frappant à petits coups sur le manche qui porte la lame, avec un bâton, ils percent la peau, & impriment dans le trou un noir qui y laisse une tache ineffaçable : l'opération est douloureuse, & il s'écoule quelques jours avant que les blessures soient guéries. On la fait aux jeunes gens des deux sexes, lorsqu'ils ont douze à quatorze ans; on leur peint sur plusieurs parties du corps différentes figures, suivant le caprice des parens, ou peut-être suivant le rang qu'ils occupent dans l'isle. Les hommes & les femmes portent ordinairement une de ces marques,

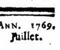
dans

ANN. 1769. Juillet.

dans la forme d'un Z, sur chaque jointure de leurs doigts du pied & de la main, & souvent autour du pied. Ils ont d'ailleurs tous des quarrés, des cercles, des demi-lunes & des figures grossières d'hommes, d'oiseaux, de chiens ou différens autres dessins peints sur les bras & les jambes. On nous a dit que quelques-unes de ces marques avoient une signification, quoique nous n'ayons jamais pu en apprendre le sens. Les fesses sont la partie du corps où ces ornemens sont répandus avec le plus de profusion; les deux sexes les portent couvertes d'un noir foncé, au-dessus duquel ils tracent différens arcs les uns sur les autres jusqu'aux fausses-côtes. Ces arcs ont souvent un quart de pouce de large, & des lignes dentelées, & non pas droites, en forment la circonférence. Ces figures sur les fesses leur donnent de la vanité; & les hommes & les femmes les montrent avec un mélange d'ostentation & de plaisir, il nous est impossible de décider s'ils les font voir comme un ornement, ou comme une preuve de leur intrépidité & de leur courage à supporter la douleur en général; ils ne peignent point leur visage, & nous n'avons vu qu'un seul exemple du contraire. Quelques vieillards avoient la plus grande partie de leur corps couverte de grandes taches peintes en noir, avec une

dentelure profonde dans les bords, ce qui imitoit imparfaitement la flamme; mais on nous apprit qu'ils venoient d'une isle voisine, appellée *Noouoora*, & qu'ils n'étoient pas originaires d'*Otahiti*.

M. Banks a vu faire l'opération du *Tatow* sur le dos d'une fille d'environ treize ans. L'instrument dont se servirent les Indiens, dans cette occasion, avoit trente dents : ils firent plus de cent piqures dans une minute, & chacune entraînoit après soi une goutte de sérosité un peu teinte de sang. La petite fille souffrit la douleur pendant l'espace d'un quart-d'heure avec le plus ferme courage; mais, bientôt accablée par les nouvelles piqures qu'on renouvelloit à chaque instant, elle ne put plus les supporter; elle éclata d'abord en plaintes, elle pleura ensuite, & enfin poussa de grands cris, en conjurant ardemment l'homme qui faisoit l'opération de la suspendre; il fut pourtant inexorable, & lorsqu'elle commença à se débattre, il la fit tenir par deux femmes, qui tantôt l'appaisoient en la flattant, & d'autres fois la grondoient & la battoient, même lorsqu'elle redoubloit ses efforts pour échapper. M. Banks resta une heure dans une maison voisine, pour examiner l'opération, qui n'étoit pas finie lorsqu'il s'en alla; cependant on ne la fit que d'un côté,



l'autre avoit déjà été gravé quelque tems auparavant, & il restoit à imprimer sur les reins ces arcs dont ils sont plus fiers que de toutes les autres figures qu'ils portent sur leur corps, & dont l'opération est la plus douloureuse.

IL est étrange que ce peuple soit si jaloux d'avoir des marques qui ne sont pas des signes de distinction; je n'ai vu aucun Otahitien, homme ou femme, qui, dans un âge mûr, n'eût le corps ainsi peint. Peut-être cet usage a-t-il sa source dans la superstition. Cette conjecture est d'autant plus probable, qu'il ne produit aucun avantage visible, & que l'on éprouve de grandes douleurs pour s'y conformer. Quoique nous en ayions demandé la raison à plusieurs centaines d'Indiens, nous n'avons jamais pu nous procurer aucune lumière sur ce point.

LEUR habillement est composé d'étoffe & de natte de différentes espèces, que nous décrirons en parlant de leurs manufactures. Ils portent dans les tems secs un habit d'étoffe qui ne résiste pas à l'eau; &, dans les tems de pluie, en prennent un fait de natte. Ils arrangent leur vêtement de diverses manières, suivant leurs caprices; car il n'est point taillé en forme régulière, & il n'y a jamais deux morceaux cousus ensemble.

ANN. 1769. Juillet.

L'habillement des femmes les plus diſtinguées eſt composé de trois ou quatre pièces, l'une d'environ deux verges de largeur & onze de long qu'elles enveloppent pluſieurs fois autour des reins, de manière qu'elle pend en forme de jupon juſqu'au milieu de la jambe, on l'appelle *Parou*. Les deux ou trois autres pièces d'environ deux verges & demie de long & d'une de large, ont chacune un trou dans le milieu : elles les mettent l'une ſur l'autre, & paſſant la tête à travers l'ouverture, les deux bouts retombent devant & derrière en ſcapulaire qui, étant ouvert par les côtés, laiſſent le mouvement du bras en liberté; les Otahitiens donnent à ces pièces le nom de *Tebuta* : ils les raſſemblent autour des reins, & les ſerrent avec une ceinture d'une étoffe plus légère, qui eſt aſſez longue pour faire pluſieurs fois le tour du corps. Ce vêtement reſſemble exactement à celui des habitans du Pérou & du Chili, & que les Eſpagnols appellent *Poucho*. L'habillement des hommes eſt le même que celui des femmes, excepté qu'au lieu de laiſſer pendre en jupon la pièce qui couvre les reins, ils la paſſent autour de leurs cuiſſes en forme de culotte, & on la nomme alors *Maro* : tel eſt le vêtement des Otahitiens de toutes les claſſes, & comme il eſt univerſellement le même quant à la forme, les hommes & les femmes d'un rang

ſupérieur ſe diſtinguent par la quantité d'étoffes qu'ils portent. On en voit qui enveloppent autour d'eux pluſieurs pièces d'étoffe de huit ou dix verges de long & de deux ou trois de large ; quelques-uns en laiſſent flotter une grande pièce ſur les épaules comme une eſpèce de manteau ; & ſi ce ſont de très-grands perſonnages, & qu'ils veulent paroître avec pompe, ils en mettent deux de cette manière. Le peuple de la claſſe inférieure, qui n'a d'étoffe que la petite quantité que lui en donnent les tribus & les familles dont il dépend, eſt obligé d'être habillé plus à la légère. Dans la chaleur du jour il va preſque nud, les femmes n'ont qu'un mince jupon, & les hommes qu'une ceinture qui couvre les reins. Comme la parure eſt toujours incommode & ſur-tout dans un pays chaud, où elle conſiſte à mettre une couverture ſur une autre, les femmes d'un certain rang ſe découvrent toujours vers le ſoir juſqu'à la ceinture, & elles ſe dépouillent de tout ce qu'elles portent ſur la partie ſupérieure du corps, avec auſſi peu de ſcrupule que nos femmes quittent un double fichu. Lorſque les chefs nous rendoient viſite, quoiqu'ils portaſſent ſur les hanches plus d'étoffe qu'il n'en falloit, pour habiller douze hommes, ils avoient d'ordinaire le reſte du corps entièrement nud.

ANN. 1769. Juillet.

LEURS jambes & leurs pieds ne ſont point couverts, mais ils garantiſſent leur viſage du ſoleil au moyen de petits bonnets de natte ou de feuilles de noix de cocos qu'ils font dans quelques minutes lorſqu'ils en ont beſoin; ce n'eſt pourtant pas-là toute leur coëffure: les femmes, en outre, portent quelquefois de petits turbans ou bien une autre parure qu'ils appellent *Tomou*, & qui leur ſied beaucoup mieux. Le *Tomou* eſt compoſé de cheveux, treſſés en fils qui ne ſont guère plus gros que de la ſoie à coudre. M. Banks en a des pelotons qui ont plus d'un mille de long ſans un ſeul nœud. Ils entortillent en très-grande quantité ces cheveux autour de le tête, & d'une manière qui produit un effet agréable. J'ai vu une femme qui en portoit cinq ou ſix pelotons. Ils placent parmi ces cheveux des fleurs de différente eſpèce, & en particulier du jaſmin du Cap, dont ils ont toujours une grande quantité planté près de leur maiſon. Les hommes qui, comme je l'ai obſervé, relèvent leurs cheveux ſur le ſommet de la tête, y mettent quelquefois la plume de la queue d'un oiſeau du Tropique; d'autres fois ils portent une eſpèce de guirlande bizarre, compoſée de diverſes fleurs placées ſur un morceau d'écorce de plane ou collées avec de la gomme ſur du bois. Ils portent auſſi une ſorte de

perruque faite de cheveux d'hommes & de poils de chien, ou peut-être de filaſſes de noix de cocos, attachés ſur un rézeau qui ſe place ſous les cheveux naturels, de manière que cette parure artificielle eſt ſuſpendue parderrière. Excepté les fleurs, les Otahitiens connoiſſent peu d'autres ornemens; les deux ſexes ont des pendans d'oreilles, mais d'un ſeul côté. Lorſque nous arrivâmes dans l'Iſle, ils employoient pour cela de petites coquilles, des cailloux, graines, pois rouges ou petites perles, dont ils enfilent trois dans un cordon; mais nos clincailleries ſervirent bientôt ſeules à cet uſage. ANN. 1769. Juillet.

LES enfans ſont entièrement nuds; les filles vont dans cet état juſqu'à l'âge de trois ou quatre ans, & les garçons juſqu'à celui de ſix ou ſept.

NOUS avons déjà eu occaſion de parler des maiſons ou plutôt des huttes de ce peuple, elles ſont toutes bâties dans le bois entre la mer & les montagnes. Pour former l'emplacement de leurs caſes, ils ne coupent des arbres qu'autant qu'il en faut pour empêcher que le chaume dont elles ſont couvertes ne pourriſſe par l'eau qui dégoutteroit des branches, de manière qu'en ſortant de ſa cabane, l'Otahitien ſe trouve ſous un ombrage le plus agréable qu'il ſoit poſſible d'imaginer; ce ſont Maiſons.

ANN. 1769. Juillet.

par-tout des bocages de fruit-à-pain & de noix de cocos ſans brouſſailles, & entrecoupés de chaque côté par des ſentiers qui conduiſent d'une habitation à l'autre. Rien n'eſt plus délicieux que ces ombrages dans un climat ſi chaud, & il eſt impoſſible de trouver de plus belles promenades. Comme il n'y a point de brouſſailles, on y goûte la fraîcheur; un air pur y circule librement; & les maiſons n'ayant point de murailles, elles reçoivent le zéphir & les vents du côté qu'ils ſoufflent. Je vais donner une deſcription particulière d'une de ces habitations d'une moyenne grandeur; comme la ſtructure eſt la même par-tout, on pourra de-là ſe former une idée exacte de celles qui ſont plus étendues ou qui le ſont moins.

LE terrein qu'elle occupe eſt un parallélogramme de vingt-quatre pieds de longueur & de onze de large; il y a un toit dreſſé ſur trois rangées de colonnes ou de poteaux parallèles entr'eux, un de chaque côté & l'autre au milieu; cette ouverure eſt compoſée des deux côtés plats inclinés l'un vers l'autre, & qui ſe terminent en faîte comme nos maiſons d'Angleterre couvertes de chaume. Sa plus haute élévation dans l'intérieur eſt de neuf pieds, & le bords de chaque côté du toit retombent en bas à environ trois pieds de terre; au-deſſous, la cabane eſt entièrement ouverte, ainſi qu'aux deux

extrémités, jufqu'au fommet du faîte. Le toit eft couvert de feuilles de palmier; du foin répandu fur la furface de la terre à quelques pouces de profondeur forme le plancher; & par-deffus ils étendent des nattes fur lefquelles ils s'affeoient pendant le jour & dorment pendant la nuit. Dans quelques habitations pourtant, il y a un fiège qui fert feulement au maître de la famille, & fi l'on y ajoute quelques petits billots creufés dans la partie fupérieure & qui leur fervent d'oreillers, ils n'ont point d'autres meubles. ANN. 1769. Juillet.

La hutte eft deftinée principalement à y paffer la nuit; car, à moins qu'il ne pleuve, ils mangent en plein air à l'ombre de quelque arbre voifin. Les habillemens qu'ils portent pendant le jour leur fervent de couverture pendant la nuit; le plancher eft le lit commun de tout le ménage, & il n'y a aucune féparation. Le maître de la maifon & fa femme fe couchent au milieu; & près d'eux les gens de la famille qui font mariés, enfuite les filles qui ne le font pas, & à peu de diftance les garçons; les ferviteurs ou *toutous*, comme les appellent les Otahitiens, dorment à la belle étoile, lorfqu'il ne tombe point de pluie; &, dans ce cas, ils fe réfugient fous les bords de l'habitation.

Il y a des huttes d'une autre efpèce, ap-

ANN. 1769. Juillet.

partenantes aux chefs & moins ouvertes; elles ſont plus petites que les autres, & conſtruites de manière qu'ils les tranſportent ſur leurs pirogues d'un endroit à l'autre, & les dreſſent comme des tentes dans l'occaſion. Elles ſont enfermées par les côtés avec des feuilles de cocos, qui ne les bouchent pas aſſez exactement pour empêcher l'air d'y entrer; le chef & ſa femme vont y coucher ſeuls.

Les Otahitiens ont d'autres maiſons beaucoup plus grandes, qui ne ſont pas bâties pour un ſeul chef ou une ſeule famille, mais pour ſervir d'aſſemblée ou de retraite à tous les habitans d'un canton : quelques-unes de celles-ci ont deux cens pieds de long, trente de large & vingt d'élévation juſqu'au faîte; elles ſont conſtruites & entretenues du diſtrict pour lequel elles ſont deſtinées, & elles ont à un des côtés une vaſte place environnée de petites paliſſades.

Ces maiſons, ainſi que celles des familles particulières, n'ont point de murailles; ce peuple n'a pas beſoin de lieu retiré; il n'a aucune idée de l'indécence, & il ſatisfait en public ſes deſirs & ſes paſſions, avec auſſi peu de ſcrupule que nous appaiſons notre faim, en mangeant avec nos parens & nos amis. Des hommes qui n'ont point d'idée de la pudeur par rapport aux actions, ne peuvent pas en

avoir relativement aux paroles; il n'eſt pas beſoin de remarquer que la converſation de ces Inſulaires roule principalement ſur ce qui eſt la ſource de leurs plus grands plaiſirs, & que les deux ſexes y parlent de tout ſans retenue & dans les termes les plus ſimples.

ANN. 1769. Juillet.

Nourriture.

LES végétaux forment la plus grande partie de leur nourriture. Nous avons déjà dit, qu'excepté les cochons, les chiens & la volaille, ils n'ont point d'animaux apprivoiſés, & ceux-là mêmes n'y ſont pas en grande quantité. Lorſqu'un chef tue un coch n, il le partage preſque également entre ſes ſujets; & comme ils ſont très-nombreux, la portion qui revient à chaque individu dans ces feſtins, qui n'arrivent pas ſouvent, eſt néceſſairement très-petite. Les Otahitiens du commun ſe régalent plus fréquemment avec des chiens & de la volaille; je ne puis pas vanter beaucoup la ſaveur de leur volaille, mais nous convînmes tous qu'un chien de la mer du Sud étoit preſque auſſi bon qu'un agneau d'Angleterre. Ils ont probablement cet excellent goût, parce qu'ils ſe nourriſſent uniquement de végétaux. La mer fournit à ces Inſulaires beaucoup de poiſſons de toute eſpèce; ils mangent cruds les plus petits qu'ils attrapent, comme nous mangeons les huîtres, & ils tirent partie de toutes les productions de la mer. Ils aiment paſſionné-


ANN. 1769. Juillet.

ment les écreviſſes de mer, les cancres & les autres coquillages qu'ils trouvent ſur la côte. Ils ne mangent pas ſeulement les inſectes de mer, mais encore ce que les marins Anglois appellent *blubbers*, quoiqu'ils ſoient ſi durs, qu'il faille les laiſſer pourrir avant de pouvoir les mâcher. Parmi les végétaux, qui leur ſervent d'alimens, le fruit-à-pain eſt le principal, & pour s'en procurer ils n'ont d'autre peine qu'à grimper ſur un arbre. Cet arbre n'eſt pas tout-à-fait une production ſpontanée de la nature; mais l'Otahitien qui dans ſa vie en plante une dizaine, ce qui exige un travail d'une heure, remplit ſes obligations à l'égard de ſes contemporains & de la génération à venir, auſſi parfaitement que l'habitant de nos climats moins tempérés qui laboure pendant le froid de l'hiver, moiſſonne à la chaleur de l'été, toutes les fois que reviennent ces ſaiſons, & qui, après avoir nourri ſa famille, trouve moyen de laiſſer à ſes enfans de l'argent & du bien.

IL eſt vrai qu'ils n'ont pas toute l'année du fruit-à-pain, mais les noix de cocos, les bananes, les planes & beaucoup d'autres fruits ſuppléent à ce défaut.

ON imagine bien que la cuiſine chez ce peuple n'eſt pas un art bien perfectionné. Ils n'ont que deux manières de faire cuire

leurs alimens; l'une de les griller & l'autre de les cuire au four. L'opération de griller quelque chose est si simple, qu'il n'est pas besoin de la détailler ici. Nous avons déjà parlé de leur manière de cuire au four dans la description du repas que nous prépara Tupia. Ils apprêtent ainsi fort bien les cochons & les gros poissons, & suivant nous, ils sont plus succulens & plus également cuits que dans nos meilleurs cuisines d'Europe. Ils cuisent aussi du fruit-à-pain dans un four pareil à celui que nous avons décrit; il s'adoucit alors & devient assez semblable à une pomme de terre parbouillie, sans être pourtant aussi farineux qu'une pomme de terre de la meilleure espèce. Ils apprêtent le fruit-à-pain de trois manières, ils y mettent quelquefois de l'eau ou du lait de noix de cocos, & le réduisent en pâte avec un caillou; d'autres fois ils le mêlent avec des fruits du plane mûrs, ou des bananes, ou ils en font une pâte aigrelette qu'ils appellent *Mahie.*

LE mahie supplée au fruit-à-pain, lorsque la saison ne leur permet pas d'en avoir du frais; voici comment ils le font.

ILS cueillent le fruit avant qu'il soit parfaitement mûr, & après l'avoir mis en tas, ils le couvre exactement avec des feuilles: dans cet état, il subit une fermentation & devient d'une dou-

Ann. 1765. Juillet.

ceur désagréable; ils en ôtent tout le trognon & jettent ensuite le reste dans un trou qui est creusé pour cet effet ordinairement dans les habitations : ce creux est garni proprement d'herbe au fond & dans les côtés, ils couvrent le tout de feuilles & de grosses pierres; il éprouve alors une seconde fermentation, prend un goût aigrelet, & se conserve ensuite pendant plusieurs mois. Ils le tirent du trou à mesure qu'ils en ont besoin; &, après l'avoir mis en boule & l'avoir enveloppé de feuilles, ils le font cuire dans leur espèce de four; il se garde cinq ou six semaines ainsi apprêté. Les naturels du pays le mangent froid & chaud, & c'est communément un des mets de tout leur repas; il étoit pour nous d'un goût aussi désagréable qu'une olive fraîche, lorsqu'on en mange pour la première fois.

Le mahie se fait, comme la bière, par fermentation, & quelquefois, ainsi que dans nos brasseries, l'opération manque sans qu'on puisse en déterminer la cause; il est donc très-naturel que ce peuple grossier joigne des idées & des cérémonies superstitieuses à ce travail. Les vieilles femmes en sont chargées le plus souvent; excepté ceux qui les aident, elles ne souffrent pas que personne touche rien de ce qu'elles emploient, & même elles ne permettent point d'entrer dans cette partie

de la maison où elles apprêtent ce fruit. Il arriva un jour que M. Banks toucha par inadvertence une des feuilles qui étoit sur la pâte. La vieille femme, qui présidoit à ces mystères, lui dit que l'opération manqueroit, & dans un transport de douleur & de désespoir elle découvrit le trou sur-le-champ. M. Banks regretta le malheur qu'il avoit causé, mais il se consola, parce qu'il eut occasion d'examiner par-là la manière dont les Otahitiens procèdent à cette grande œuvre, qu'il n'auroit peut-être pas pu connoître autrement.

ANN. 1769. Juillet.

TELS sont leurs alimens auxquels l'eau salée, qu'ils emploient dans tous leurs repas, sert de sauce universelle. Ceux qui vivent près de la mer vont en puiser lorsqu'ils en ont besoin, & ceux qui habitent à quelque distance, la conservent dans des vases de bambous qu'ils dressent pour cet usage dans leur habitation. Ils ont pourtant d'autre sauce que l'eau salée, ils en font une seconde avec l'amande de la noix de coco qu'ils laissent fermenter jusqu'à ce qu'elle se dissolve en pâte assez ressemblante à du beurre, & qu'ils pétrissent ensuite avec de l'eau salée. La saveur de cette sauce est très-forte & nous parut très-désagréable lorsque nous en goûtâmes pour la premiere fois; quelques-uns de nos gens cependant ne la trouvèrent pas dans la suite si mauvaise, & même

ANN. 1769. Juillet.

ils la préféroient à celle que nous employions dans nos repas, fur-tout quand elle étoit mêlée avec le poiffon. Les Otahitiens fembloient la regarder comme une friandife, & ils ne s'en fervoient pas dans leurs repas ordinaires; foit parce qu'ils imaginent que c'eft prodiguer mal-à-propos la noix de coco, ou que, lors de notre féjour dans l'ifle, elles ne fuffent pas affez mûres pour cela.

En général, l'eau & le jus de la noix de coco forment toute leur boiffon. Ils ignorent heureufement l'art de faire, par la fermentation, des liqueurs enivrantes; ils ne mâchent aucun narcotique, comme les habitans de quelques autres pays font de l'opium, du bétel ou du tabac. Quelques-uns des Infulaires burent librement de nos liqueurs fortes & s'enivrèrent de tems en tems; mais ceux qui tombèrent dans l'ivreffe étoient fi peu difpofés à réitérer la même débauche, que par la fuite ils ne voulurent jamais avaler une goutte de la boiffon qui les avoit mis dans cet état. Nous avons cependant appris qu'ils s'enivrent quelquefois en buvant un jus exprimé des feuilles d'une plante qu'ils appellent *Ava, ava.* Cette plante n'étoit pas dans fa maturité lorfque nous étions à *Otahiti*, de manière que nous n'avons vu aucun exemple de ces effets; & puifqu'ils regardent l'ivrognerie comme une chofe honteufe, ils nous

ils nous auroient probablement caché toutes les circonſtances où ils s'y ſeroient livrés pendant notre ſéjour. Ce vice eſt preſque particulier aux chefs & aux perſonnes d'un rang diſtingué, qui ſe diſputent à qui boira le plus grand nombre de coups, & chaque coup eſt d'environ une pinte. Ils ont grand ſoin que les femmes ne goûtent point de ce jus enivrant. ANN. 1769. Juillet.

ILS n'ont point de tables, mais leurs repas ſe font avec beaucoup de propreté; leurs mets ſont trop ſimples & en trop petit nombre, pour qu'il y règne de l'oſtentation : ils mangent ordinairement ſeuls ; cependant lorſqu'un étranger leur rend viſite, ils l'admettent quelquefois à manger avec eux. Je vais donner une deſcription particulière du repas d'un de leurs principaux perſonnages.

IL s'aſſied ſous un arbre voiſin ou au côté de ſa maiſon qui eſt à l'ombre, & on étend proprement ſur la terre, en forme de nappe, une grande quantité de feuilles de fruit-à-pain ou de bananes. On met près de lui un panier qui contient ſa proviſion, & deux coques de noix de cocos, l'une remplie d'eau ſalée, & l'autre d'eau douce; la chair ou le poiſſon ſont tout apprêtés & enveloppés de feuilles. Les gens de ſa ſuite, qui ne ſont pas en petit nombre, s'aſſeyent autour de lui, & lorſque tout eſt prêt, il commence par laver ſes mains &

Ann. 1769. Juillet.

ſa bouche avec de l'eau douce; ce qu'il répète preſque continuellement pendant le repas; il tire enſuite du panier une partie de ſa proviſion, qui eſt compoſée ordinairement d'un ou deux petits poiſſons, de deux ou trois fruits-à-pain, de quatorze ou quinze bananes mûres, ou de ſix ou ſept pommes. Il prend d'abord la moitié d'un fruit-à-pain, qu'il pèle & dont il arrache la chair avec ſes ongles; il en met dans ſa bouche autant qu'elle en peut contenir, & pendant qu'il la mâche, il prend un de ces poiſſons qu'il morcèle dans de l'eau ſalée, & il place l'autre, ainſi que le reſte du fruit-à-pain, ſur les feuilles qui ſont étendues devant lui; il empoigne enſuite, avec tous les doigts d'une main, un petit morceau du poiſſon qui a été mis dans l'eau ſalée, & il le ſuce dans ſa bouche de manière à en exprimer autant d'eau qu'il eſt poſſible: il en fait de même ſur les autres morceaux, & entre chacun d'eux, au moins ordinairement, il hume un peu d'eau ſalée, qu'il puiſe dans une coque de noix de coco ou dans le creux de ſa main. Sur ces entrefaites un des gens de ſa ſuite prépare une noix de coco verte, en détachant l'écorce extérieure avec ſes dents, opération qui paroît très-ſurprenante à un Européen; mais elle eſt ſi peu difficile, que pluſieurs de nous en vinrent à bout avant

notre départ de l'isle, quoique auparavant ils pussent à peine casser une noisette. Lorsque le maître veut boire, il prend la noix de coco ainsi préparée, &, en y faisant un trou avec son doigt ou avec une pierre, il suce la liqueur qu'elle contient. Dès qu'il a mangé son fruit-à-pain & ses poissons, il passe aux fruits du plane dont il ne fait de chacun qu'une bouchée, quoiqu'il soit aussi gros qu'un pudding noir. S'il a des pommes au lieu de fruits du plane, il ne les goûte jamais à moins qu'elles ne soient pelées; pour cela un de ses domestiques ramasse à terre une des coquilles qui y sont toujours en quantité, & la lui porte; il commence à couper ou racler la pelure, mais si mal-adroitement, qu'il emporte une grande partie du fruit. Si au lieu de poisson, son repas est composé de viande, il doit avoir pour la couper quelque instrument qui lui tienne lieu de couteau; dans ce cas, on lui présente un morceau de bambou qu'il partage transversalement avec ses ongles, & il découpe sa viande avec ces morceaux de bois. Pendant tout cet intervalle quelques personnes de sa suite sont occupées à piler du fruit-à-pain avec un caillou sur un tronçon de bois. Lorsque le fruit-à-pain est pilé de cette manière & arrosé d'eau de tems-en-tems, il se réduit à la consistance d'une pâte molle; on le met alors

ANN. 1769. Juillet.

ANN. 1769. Juillet.

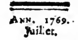
dans un vase assez ressemblant à un paquet de boucher : on y mêle quelquefois de la banane ou du mahie, suivant le goût du maître, en y versant de l'eau de tems-en-tems & en l'exprimant ensuite avec la main. Le fruit-à-pain ainsi préparé, ressemble assez à un flan épais ; on en remplit une grande noix de coco qu'on met devant lui, il l'hume, comme nous sucerions une gelée, si nous n'avions point de cuiller pour la porter à la bouche. Le repas finit alors, & le maître se lave encore les mains & la bouche. On replace ensuite dans le panier ce qu'il a laissé, & on nettoie les noix de cocos.

Ces peuples prennent une quantité prodigieuse d'alimens dans un seul repas : j'ai vu un homme manger deux ou trois poissons aussi grands qu'une perche, trois fruits-à-pain, dont chacun étoient plus gros que les deux poings ; quatorze ou quinze fruits du plane ou bananes, qui avoient six ou sept pouces de long & quatre ou cinq de circonférence, & près d'une quarte de fruit-à-pain pilé, qui est aussi substantiel que le flan le plus épais. Ce fait est si extraordinaire qu'à peine voudra-t-on le croire ; & je ne l'aurois pas rapporté, si je n'en avois d'autres garans que moi-même ; mais MM. Banks & Solander, & plusieurs de nos officiers, en ont été té-

moins oculaires, & ils favent que j'interpelle leur témoignage dans cette occafion.

Ann. 1769. Juillet.

Il eft très-furprenant que ce peuple, qui aime paffionnément la fociété, & fur-tout celle des femmes, s'en interdife les plaifirs dans les repas, quoique ce foit fur-tout à table que toutes les autres nations, policées & fauvages, aiment à jouir des agrémens de la fociété. Nous avons fouvent recherché comment les repas, qui par-tout ailleurs raffemblent les familles & les amis, les ifolent à *Otahiti*, & nous n'avons jamais rien pu apprendre fur cette matière : ils mangent feuls, difent-ils, parce que cela eft convenable; mais ils n'ont jamais entrepris de nous expliquer pourquoi il eft convenable de manger feul. Telle eft cependant la force de l'habitude, qu'ils témoignoient la plus grande répugnance & même de l'averfion de ce que nous mangions en fociété, fur-tout avec nos femmes, & des mêmes mets. Nous pensâmes d'abord que cette étrange fingularité provenoit de quelque opinion fuperftitieufe; mais ils nous ont toujours affirmé le contraire. Nous obfervâmes auffi, dans cette coutume, quelques caprices que nous fûmes auffi embarraffés d'expliquer que la coutume elle-même : nous ne pûmes jamais engager aucune des femmes à s'affeoir avec nous à table, lorfque nous dînions en


ANN. 1769. Juillet.

compagnie ; elles alloient pourtant cinq ou ſix enſemble dans les chambres des domeſtiques, & y mangeoient de bon cœur tout ce qu'elles pouvoient trouver : j'en ai cité un exemple plus haut, & lorſque nous les y attrapions, elles n'étoient point déconcertées. Si quelqu'un de nous ſe trouvoit ſeul avec une femme, elle mangeoit quelquefois avec lui ; mais alors elle témoignoit combien elle ſeroit fâchée que cette action fût connue, & exigeoit toujours par avance les ſermens les plus forts de garder le ſecret.

DANS leurs familles, deux freres & même deux ſœurs ont chacun leur panier ſéparé, ainſi que les proviſions & l'appareil de leurs repas ; lorſqu'ils vinrent nous rendre viſite pour la première fois dans nos tentes, ils apportoient tous un panier où étoient leurs alimens ; & quand nous nous aſſeyions à table, ils ſortoient, ſe plaçoient à terre à deux ou trois verges de diſtance les uns des autres, & en ſe tournant le dos, chacun prenoit ſon repas de ſon côté ſans proférer un ſeul mot.

LES femmes ne s'abſtiennent pas ſeulement de manger avec les hommes & de prendre les mêmes alimens, leur nourriture eſt encore apprêtée en particulier par des garçons qu'on entretient pour cela, & qui, après avoir préparé les proviſions, vont les dépoſer dans un hangar ſéparé, & aſſiſtent à leurs repas.

QUOIQUE les Otahitiens ne mangeassent pas ensemble & ne voulussent pas s'asseoir à notre table, lorsque nous allions voir dans leurs maisons ceux que nous connoissions particulièrement, ils nous ont souvent engagés à dîner avec eux; &, dans ces occasions, nous avons plusieurs fois mangé au même panier & bu au même vase. Les vieilles femmes cependant parurent toujours offensées de cette liberté; & s'il nous arrivoit de toucher à leurs provisions, & même au panier qui les contenoit, sur-le-champ elles jettoient le tout fort loin. ANN. 1769. Juillet.

LES Otahitiens d'un moyen-âge & d'un rang distingué dorment ordinairement après le repas & dans la chaleur du jour : ils sont extrêmement indolens & ils n'ont pas d'autre occupation que de dormir & manger. Ceux qui sont plus âgés sont moins paresseux, & les jeunes garçons & les petites filles restent éveillés pendant tout le jour, par l'activité & l'effervescence naturelle de leur âge.. Vie domestique & amusemens.

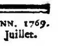
EN rapportant les incidens qui nous arrivèrent pendant notre séjour dans l'isle, j'ai déjà parlé par occasion de leurs amusemens, en particulier de leur musique, danse, combat de lutte & maniement de l'arc; ils se disputent aussi quelquefois à qui jettera le mieux une javeline. En lançant une

ANN. 1769. Juillet.

flèche, comme ils ne visent point à un but; mais à la plus grande distance; en décochant la javeline, au contraire, il ne cherchent pas à la pousser le plus loin possible, mais à frapper une marque qui est fixée: cette javeline est d'environ neuf pieds de long; le tronc d'un plane, placé à environ vingt verges de distance, sert de but.

Les flûtes & les tambours sont les seuls instrumens de musique qu'ils connoissent; les flûtes sont faites d'un bambou creux d'environ un pied de long; &, comme nous l'avons déjà dit, elles n'ont que deux trous, & par conséquent que quatre notes, avec lesquelles ils ne semblent avoir composé jusqu'ici qu'un air : ils appliquent à ces trous l'index de la main gauche & le doigt du milieu de la droite.

Le tambour est composé d'un tronc de bois de forme cylindrique, creusé, solide à l'un des bouts, & recouvert à l'autre avec la peau d'un goulu de mer : ils n'ont d'autres baguettes que leurs mains, & ils ne connoissent point la manière d'accorder ensemble deux tambours de ton différent. Ils ont un expédient pour mettre à l'unisson les flûtes qui jouent ensemble; ils prennent une feuille qu'ils roulent & qu'ils appliquent à l'extrémité de la flûte la plus courte, il la raccourcissent ou ils l'alongent, comme on tire les tuyaux


ANN. 1769. Juillet.

des télefcopes, jufqu'à ce qu'ils aient trouvé le ton qu'ils cherchent, ce dont leur oreille paroît juger avec beaucoup de délicateffe.

ILS joignent leurs voix à celle de ces inftrumens, & comme je l'ai remarqué ailleurs, ils improvifent en chantant : ils appellent *pehai* ou chanfon chaque diftique ou couplet: ces vers font ordinairement rimés, & lorfqu'ils étoient prononcés par les naturels du pays, nous y reconnoiffions un mètre. M. Banks prit beaucoup de peine pour en écrire quelques-uns qui furent faits à notre arrivée; il tâcha d'exprimer leurs fons par la combinaifon de nos lettres, le plus parfaitement qu'il lui fut poffible; mais en les lifant, comme nous n'avions pas leur accent, nous ne pouvions pas y retrouver ni le mètre ni la rime. Le lecteur appercevra facilement que ces vers font d'une ftructure très-différente.

Tede pahai de parow-a
Ha Maru no mina.
E pahah Tayo malama tai ya
No Tabane tonatou whannomi ya.
E Turay eattu terara patee Whennua toai
Ino o maio Prttane to Whennuaia no Tute (*a*).

(*a*) Le lecteur doit remarquer qu'un François qui auroit entendu ces vers, ne les auroit pas écrits de cette manière, & que, pour en apprécier les fons & la rime, il faut favoir prononcer l'Anglois.

ANN. 1769. Juillet.

Nous connoiſſons trop imparfaitement la langue d'*Otahiti*, pour entreprendre de traduire ces vers. Ils s'amuſent ſouvent à chanter des couplets pareils à ceux-ci, lorſqu'ils ſont ſeuls ou avec leur famille, & ſur-tout quand il eſt nuit : quoiqu'ils n'aient pas beſoin de feu pour ſe chauffer, ils ſe ſervent pourtant d'une lumière artificielle, entre le coucher du ſoleil & le tems où ils vont ſe repoſer. Leurs chandelles ſont faites d'une eſpèce de noix huileuſe, dont ils embrochent pluſieurs dans une baguette; après avoir allumé celle qui eſt à un des bouts, le feu prend enſuite à la ſeconde, en brûlant en même-tems la partie de la brochette qui la traverſe, comme la mèche de nos bougies. Lorſque la ſeconde eſt conſumée, le feu ſe communique à la troiſième, & ainſi de ſuite; quelques-unes de ces chandelles brûlent pendant un tems conſidérable, & donnent une lumière aſſez forte. Les Otahitiens ſe couchent ordinairement une heure après que le crépuſcule du ſoir eſt fini; mais lorſqu'ils ont des étrangers qui paſſent la nuit dans leurs habitations, ils laiſſent communément une de ces chandelles allumée pendant la nuit, probablement pour être à portée de veiller ſur celles de leurs femmes, dont ils ne veulent pas faire les honneurs à leurs hôtes.

JE n'ajouterai rien à ce que j'ai déjà dit des

concerts de leurs ménestriers ambulans; j'aurai occasion de les décrire ailleurs plus particulièrement, en rapportant ce qui nous arriva dans une autre isle.

EN d'autres pays, les petites filles & toutes les personnes du sexe qui ne sont pas mariées, sont supposées ignorer entièrement les mystères de l'amour; leur conduite & leur conversation sont soumises à la plus grande réserve, & on a soin d'écarter de leur esprit toutes les idées & les images qui tiennent à l'amour. Il arrive précisément ici le contraire: parmi les divertissemens de ces Insulaires, il y a une danse appellée *Timorodée*, exécutée par des jeunes filles, toutes les fois qu'elles peuvent se rassembler au nombre de huit ou dix. Cette danse est composée de postures & de gestes extrêmement lascifs, auxquels on accoutume les enfans dès leurs premières années; elle est accompagnée d'ailleurs de paroles qui expriment encore plus clairement la lubricité. Les Otahitiens observent la mesure avec autant d'exactitude que nos meilleurs danseurs sur les théâtres d'Europe. Ces amusemens, permis à une jeune fille, lui sont interdits dès le moment qu'étant devenue femme, elle peut mettre en pratique les leçons & réaliser les symboles de la danse.

ON ne peut pas supposer que ces peuples

ANN. 1769. Juillet.

estiment beaucoup la chasteté : les hommes offrent aux étrangers leurs sœurs ou leurs filles, par civilité ou en forme de récompense; & l'infidélité conjugale, même dans la femme, n'est punie que par quelques paroles dures ou par des coups légers. Ils portent la licence des mœurs & la lubricité à un point que les autres nations, dont on a parlé depuis le commencement du monde jusqu'à présent, n'avoient pas encore atteint, & qu'il est impossible de concevoir.

Un nombre très-considérable d'Otahitiens des deux sexes forment des sociétés singulières, où toutes les femmes sont communes à tous les hommes ; cet arrangement met dans leurs plaisirs une variété perpétuelle, dont ils ont tellement besoin, que le même homme & la même femme n'habitent guère plus de deux ou trois jours ensemble.

Ces sociétés sont distinguées sous le nom d'*Arreoy ;* ceux qui en font partie ont des assemblées auxquelles les autres Insulaires n'assistent point : les hommes s'y divertissent par des combats de lutte, & les femmes y dansent en liberté la *Timorodée*, afin d'exciter en elles des desirs, qu'elles satisfont souvent sur-le-champ, comme on nous l'a raconté. Ceci n'est rien encore : si une de ces femmes devient enceinte, ce qui arrive plus rarement

que si chacune habitoit avec un seul homme, l'enfant est étouffé au moment de sa naissance, afin qu'il n'embarrasse point le père, & qu'il n'interrompe pas la mère dans les plaisirs de son abominable prostitution. Quelquefois cependant il arrive que la mère ressent pour son enfant la tendresse que la nature inspire à tous les animaux, pour la conservation de leur progéniture, & elle surmonte alors par instinct la passion qui l'avoit entraînée dans cette société ; mais dans ce cas-là même on ne lui permet pas de sauver la vie de son enfant, à moins qu'elle ne trouve un homme qui l'adopte comme étant de lui ; elle prévient alors le meurtre ; mais l'homme & la femme étant censés, par cet acte, s'être donnés exclusivement l'un à l'autre, ils sont chassés de la communauté & perdent pour l'avenir tout droit aux privilèges & aux plaisirs de l'*Arreoy* : la femme est appellée *Whannownow*, « qui a fait des enfans, » mot qu'ils emploient en cette occasion comme un terme de reproche, quoiqu'aux yeux de la sagesse, de l'humanité & de la saine raison, il n'y ait rien de plus honorable & de plus conforme aux sentimens qui distinguent l'homme de la brute.

ANN. 1769. Juillet.

IL ne faudroit pas attribuer à un peuple, sur de légères preuves, une pratique si horrible & si étrange ; mais j'en ai d'assez convaincantes

Ann. 1769. Juillet.

pour justifier le récit que je viens de faire. Les Otahitiens, loin de regarder comme un déshonneur d'être agrégés à cette société, en tirent au contraire vanité, comme d'une grande distinction : lorsqu'on nous a indiqué quelques personnes qui étoient membres d'un *Arreoy*, nous leur avons fait, M. Banks & moi, des questions sur cette matière, & nous avons reçu de leur propre bouche les détails que je viens de rapporter. Plusieurs Indiens nous ont avoué qu'ils étoient agrégés à ces exécrables sociétés, & que plusieurs de leurs enfans avoient été mis à mort.

Je ne dois pas terminer la description de la vie domestique des Otahitiens, sans parler de leur extrême propreté. Si ce qui diminue le bien-être & augmente les maux de la vie est un vice, sûrement la propreté doit être rangée au nombre des vertus : le défaut de cette qualité détruit la beauté & santé de l'homme, & mêle du dégoût jusques dans ses plaisirs les plus vifs. Les Insulaires d'*Otahiti* se lavent constamment tout le corps dans une eau courante trois fois par jour, à quelque distance qu'ils soient de la mer ou d'une rivière ; le matin, dès qu'ils sont levés, à midi & le soir avant de se coucher. J'ai déjà remarqué que, dans leurs repas, ils se lavent les mains & la bouche presque à chaque

morceau qu'ils mangent : on ne trouve ſur leurs vêtemens & ſur leur perſonne, ni tache ni mal-propreté ; de manière que dans une grande compagnie d'Otahitiens on n'eſt jamais incommodé que de la chaleur, & il n'eſt peut-être pas poſſible d'en dire autant de nos aſſemblées les plus brillantes en Europe. ANN. 1769. Juillet.

CHAPITRE XVIII.

Des manufactures, des pirogues & de la navigation des Otahitiens.

Si la néceſſité eſt la mère de l'invention, on ne peut pas ſuppoſer que l'induſtrie ait fait beaucoup de progrès dans les pays où la prodigalité de la nature a rendu ſes ſecours preſque ſuperflus. On en retrouve cependant chez les Otahitiens quelques exemples, qui font d'autant plus d'honneur à leur activité & à leur adreſſe, qu'ils ne connoiſſent point l'uſage des métaux pour faire des inſtrumens.

L'ÉTOFFE qui leur ſert d'habillement forme leur principale manufacture : leur manière de la fabriquer & de la teindre contient quelques détails qui peuvent être utiles même aux ouvriers d'Angleterre, & je donnerai pour cela un peu plus d'étendue à ma deſcription. Manufactures.

CETTE étoffe eſt de trois ſortes & compo-

ANN. 1769. Juillet.

ſée de l'écorce de trois différens arbres, le mûrier dont on fait le papier Chinois, le fruit-à-pin, & un arbre qui reſſemble au figuier ſauvage des iſles d'Amérique.

LA plus belle & la plus blanche eſt faite avec le mûrier, qu'ils appellent *aouta*; elle ſert de vêtement aux principaux perſonnages de l'iſle, & la couleur rouge eſt celle qu'elle prend le mieux; la ſeconde étoffe, fabriquée avec l'écorce du fruit-à-pin, nommée *Oo roo*, eſt inférieure à la première en blancheur & en douceur, & ce ſont ſur-tout les Otahitiens de la dernière claſſe qui en font uſage; la troiſième ſorte, manufacturée avec l'écorce du figuier, eſt groſſière & rude, & de la couleur du papier gris le plus foncé: quoiqu'elle ſoit moins agréable à l'œil & au toucher que les deux autres, c'eſt pourtant la plus utile, parce qu'elle réſiſte à l'eau, avantage que n'ont pas les deux premières. La plus grande partie de cette troiſième étoffe, qui eſt la plus rare, eſt parfumée, & les chefs d'*Otahiti* la portent pour les habits de deuil.

ILS ont grand ſoin de multiplier tous les arbres qui fourniſſent la matière première de ces étoffes; ils donnent ſur-tout une attention particulière au mûrier, qui couvre la plus grande partie des terres cultivées. Ils ne s'en ſervent que lorſqu'il a deux ou trois ans, & qu'il

qu'il eſt de ſix ou huit pieds de haut, & un peu plus gros que le pouce. Les Otahitiens croient que la meilleure qualité qu'il puiſſe avoir eſt d'être mince, droit, élevé & ſans branches : lorſque la tige porte quelques feuilles baſſes, dont le germe pourroit produire une branche, ils les arrachent ſoigneuſement.

QUOIQUE les étoffes compoſées de l'écorce de ces trois arbres ſoient différentes, elles ſont cependant fabriquées de la même manière; Je me contenterai donc de décrire les procédés qu'ils emploient pour manufacturer la plus fine : lorſque les arbres ſont d'une grandeur convenable, les Otahitiens les arrachent, les dépouillent de leurs branches, & en coupent enſuite les racines & les ſommets. L'écorce de ces arbriſſeaux, étant fendue longitudinalement, ſe détache avec facilité, & lorſqu'ils en ont amaſſé une aſſez grande quantité, ils la portent à quelque ruiſſeau, & l'y laiſſent tremper, après l'avoir chargée de pierres peſantes, pour qu'elle ne ſoit point entraînée par le courant : quand ils jugent qu'elle eſt ſuffiſamment macérée, les ſervantes vont au ruiſſeau, ſe mettent toutes nues, s'aſſeyent dans l'eau pour ſéparer l'écorce intérieure de la verte, qui ſert d'enveloppe à l'arbre; elles placent pour cela le morceau de bois ſur une planche polie & applatie, & elles le ratiſſent

ANN. 1769. Juillet.

très-soigneusement avec la coquille que nos marchands appellent *Langue de tigre*, *Tellina gargadia*, & elles le plongent continuellement dans l'eau, jusqu'à ce qu'il ne reste rien que les plus belles fibres de l'écorce intérieure. L'écorce, ainsi préparée, dans l'après-midi est étendue le soir sur des feuilles de plane. Il paroît qu'il y a quelque difficulté dans cette partie de l'ouvrage; puisque la maîtresse de la famille est toujours chargée de surveiller à cette opération : ils placent les écorces l'une à côté de l'autre, jusqu'à la longueur d'onze ou douze verges, & à la largeur d'environ un pied; ils en mettent deux ou trois couches l'une sur l'autre : ils ont grand soin que l'étoffe soit par-tout d'une égale épaisseur, & s'il arrive que l'écorce ainsi couchée soit plus mince dans un endroit que dans un autre, on en prend un morceau un peu plus épais pour le placer dans le vuide. L'écorce reste dans cet état jusqu'au lendemain au matin; alors la plus grande partie de l'eau qu'elle contenoit étant imbibée ou évaporée, les fibres adhèrent si bien ensemble, que toutes les couches se lèvent de terre en une seule pièce.

APRÈS qu'on a ainsi levé la pièce, on la pose sur le côté poli d'une grande planche de bois préparée pour cet effet, & les servantes la battent avec de petits maillets d'environ un

pied de long & de trois pouces d'épaisseur, faits d'un bois dur que les Insulaires appellent *étoa*. La forme de cet instrument ressemble assez à un cuir quarré de rasoir, excepté seulement que le manche est un peu plus long, & que chacune des quatre faces est sillonnée de rainures & de lignes proéminentes, plus ou moins hautes ou profondes : celles d'un côté sont de la grosseur d'une petite ficelle; les plus petites de celle d'un fil de soie; & dans cet intervalle, les autres diminuent par degrés.

ILS battent d'abord l'écorce avec le côté du maillet où sont les plus grosses rainures, & ils frappent en cadence, comme nos forgerons sur leur enclume. L'écorce s'étend très-promptement sous les coups, & les rainures de l'instrument y laissent l'empreinte d'un tissu : on la bat successivement avec les autres côtés du maillet, & l'on finit par le plus uni; alors l'étoffe sort achevée de la main de l'ouvrier. Quelquefois on applique plusieurs doubles de cette étoffe, qu'on bat avec le côté le plus uni du maillet : dans ce cas, elle s'amincit, devient presque aussi légère qu'une mousseline, & ils lui donnent le nom d'*hoboo*. L'étoffe se blanchit très-bien à l'air; mais elle acquiert plus de blancheur & de douceur, lorsqu'on la lave & qu'on la bat de rechef après qu'on l'a portée.

ANN. 1769. Juillet.

IL y a plusieurs sortes de cette étoffe, de différens degrés de finesse, suivant qu'elle est plus ou moins battue sans être doublée. Les autres étoffes sont aussi plus ou moins belles, suivant qu'elles ont été battues; mais elles diffèrent en même-tems les unes des autres par les différens matériaux dont elles sont composées. On ne prend l'écorce de l'arbre à pain que lorsque les tiges sont beaucoup plus longues & plus épaisses que celles du figuier, qu'on emploie quand elles sont plus jeunes.

QUAND les Otahitiens veulent laver cette étoffe après qu'elle a été portée, ils la font tremper dans une eau courante, où ils la laissent pendant quelque tems, après l'avoir fixée au fond avec une pierre; ils la tordent ensuite légèrement, pour en exprimer l'eau. Quelquefois ils lui donnent alors une nouvelle fabrication; ils en mettent plusieurs pièces l'une sur l'autre, & les battent ensemble avec le côté le plus raboteux du maillet : elles deviennent d'une épaisseur égale à nos draps d'Angleterre, & plus douces & plus unies que ces draps, après qu'elles ont un peu servi, quoiqu'en sortant de dessous le maillet, elles paroissent avoir été empesées.

CETTE étoffe se déchire quelquefois lorsqu'on la bat; mais ils la raccommodent aisément, en y joignant un morceau avec une

colle composée de la racine du *pea*; & ils font cette opération avec tant d'adresse, qu'on ne s'en apperçoit pas. Les femmes s'occupent aussi à enlever les taches, comme nos dames à faire de la broderie ou des nœuds. ANN. 1769. Juillet.

LA fraîcheur & la douceur sont les principales qualités de cette étoffe; & son défaut est d'être spongieuse comme le papier, & de se déchirer presque aussi facilement.

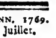
ILS teignent sur-tout cette étoffe en rouge & en jaune. Leur rouge est très-beau, & j'oserai dire plus brillant & plus fin qu'aucun de ceux que nous avons en Europe. Notre véritable écarlate est celui qui en approche davantage; & le peintre d'histoire naturelle qu'avoit amené M. Banks, ne put l'imiter imparfaitement qu'en mêlant ensemble du vermillon & du carmin. Le jaune est encore très-brillant; mais nous en avons d'aussi beau. Leur rouge est composé des sucs de deux végétaux mêlés ensemble, & qui, séparément pris, n'ont aucune tendance à cette couleur: l'un est une espèce de figuier, appellée à *Otahiti*, *matte*; & l'autre, le *cordia sebestina*, que les insulaires nomment *étou*: ils emploient le fruit du figuier & les feuilles du *cordia*.

LE fruit du figuier est à-peu-près aussi gros qu'un pois de ronceaux, ou qu'une très-

Ann. 1769. Juillet.

petite groseille ; &, lorsqu'on en rompt la tige, il sort une liqueur laiteuse ressemblante au jus de nos figues, dont ce fruit est en effet une espèce. Les femmes reçoivent cette liqueur dans une petite quantité d'eau de coco ; & il faut trois ou quatre quartes de ces petites figues pour en préparer ainsi une roquille. Dès qu'ils en ont tiré une quantité suffisante, on y trempe les feuilles de l'*étou*, & on les met ensuite sur une feuille de plane : on les y retourne jusqu'à ce qu'elles soient plus flasques ; & quand elles sont parvenues à ce point, on les serre doucement, en augmentant la pression par degrés, de manière à ne pas rompre les feuilles. A mesure qu'elles deviennent plus molles & plus spongieuses, elles imbibent plus de liqueur : dans l'espace d'environ cinq minutes, la couleur commence à paroître sur les veines des feuilles ; & dans dix minutes ou un peu plus, elles en sont parfaitement saturées. Les insulaires les pressent alors aussi fortement qu'il leur est possible.

Les jeunes garçons préparent pour cela une grande quantité de *moo*, en l'épluchant avec leurs dents ou entre deux petits bâtons, jusqu'à ce qu'il soit dépouillé de son écorce verte & de la substance farineuse qui est dessous, & qu'il n'y reste plus qu'un réseau



clair de fibres: ils y enveloppent les feuilles de l'*étou*, qui distillent alors la liqueur qu'elles contiennent, à mesure qu'on les presse. Comme ces feuilles ont peu de suc par elles-mêmes, elles ne donnent guère que celui dont elles étoient imbibées. Lorsque ce premier suc est entièrement exprimé, ils imprègnent de nouveau les feuilles, & on continue la même opération jusqu'à ce que la liqueur qui passe à travers ne soit plus teinte : les feuilles de l'*étou* sont jetées de côté; mais on conserve le *moo*, qui, étant profondément imbibé de la couleur, sert de brosse pour étendre la teinture sur l'étoffe.

ILS reçoivent toujours la liqueur exprimée dans de petits vases faits de feuilles de plane. Je ne sais pas si cette feuille a quelque qualité favorable à la couleur, ou s'ils ont adopté cet usage parce qu'il est facile de se procurer du plane, & de distribuer ces petits vases parmi les ouvriers.

ILS ne teignent ordinairement leur étoffe légère que dans les bords, & ils répandent des couleurs sur toute la surface de celle qui est plus épaisse : ils ne les appliquent que d'un côté, comme la pienture; & quoique j'aie vu de l'étoffe légère trempée entièrement dans la liqueur, la couleur n'avoit pas le même brillant & le même lustre que lorsqu'elle y avoit été mise de l'autre manière.

ANN. 1769. Juillet.

La feuille de l'*étou* eſt généralement employée dans ce procédé, & produit probablement la plus belle couleur : cependant ils compoſent un rouge avec le jus de leurs figues, mêlé dans une eſpèce de *tournefortia*, qu'ils appellent *taheinoo*, le *pohuc*, l'*Eurhe* ou *convolvulus braſilienſis*; & une ſorte de *ſolanum* qu'ils nomment *ébooa*. Le mêlange de ces diverſes plantes, ou la différente doſe qu'ils en emploient, produit ſur leurs étoffes pluſieurs nuances de couleurs, dont quelques-unes ſont fort ſupérieures aux autres.

La beauté cependant de la meilleure n'eſt pas permanente : il eſt probable qu'on pourroit trouver quelque méthode pour la fixer, ſi l'on faiſoit des expériences ſur cette matière ; & il ſeroit très-utile de rechercher les qualités que donneroit le mélange d'une ſubſtance végétale avec une autre. La manière dont on a découvert nos plus belles couleurs, ſuffit pour encourager cette entrepriſe : à l'inſpection de l'indigo, du paſtel, de l'herbe du teinturier, & de la plupart des plantes qu'on emploie dans nos teintures, on n'imagineroit pas qu'elles contiennent les couleurs qu'on en tire. Je terminerai ce que je viens de dire du rouge des Otahitiens, en ajoutant que les femmes qui ont ſervi à le préparer ou à l'appliquer ſur les étoffes, conſervent

avec ſoin, comme un ornement, cette couleur ſur leurs ongles & leurs doigts, où elle paroît dans ſa plus grande beauté.

ANN. 1769. Juillet.

LEUR jaune eſt compoſé de l'écorce de la racine du *morinda citrifolia*, appellé *nono*, qu'ils ratiſſent & font infuſer dans l'eau. Après qu'on l'y a laiſſé tremper pendant quelque tems, l'eau ſe colore, & ils y plongent l'étoffe pour la teindre. On devroit examiner ſi le *morinda*, dont le *nono* eſt une eſpèce, ne pourroit pas ſervir à la teinture. Brown, dans ſon Hiſtoire de la Jamaïque, fait mention de trois eſpèces de *morinda*, qui ſont employées pour teindre en brun; & Rumphius dit que les Inſulaires des Indes Orientales, ſe ſervent du *bancuda anguſtifolia*, qui approche beaucoup du *nono* d'*Otahiti*, comme d'une drogue qui fixe les couleurs rouges, avec leſquelles elle a une affinité particulière.

LES habitans d'*Otahiti* teignent auſſi en jaune avec le fruit du *tamanu;* mais nous n'avons pas eu occaſion de découvrir comment ils en tirent cette couleur. Ils ont encore une manière de teindre en brun & en noir ; ces couleurs ſont ſi médiocres, que la méthode de les préparer n'a pas excité notre curioſité.

LA fabrication des nattes eſt une autre manufacture conſidérable des Otahitiens. Il y en a quelques-unes qui ſont plus belles &

ANN. 1769. Juillet.

meilleures que celles que nous avons en Europe : les plus grossières leur servent de lits, & ils portent les plus fines dans les tems humides. Les Insulaires prennent bien des peines & emploient beaucoup de soins à faire ces dernières, dont il y a deux espèces. Les unes se font avec l'écorce du *poërou*, l'*hibiscus tiliacceus* de Linné ; & il y en a quelques-unes qui sont aussi fines qu'un drap grossier. Ils appellent *wanne* l'autre espèce, qui est encore plus belle ; elle est blanche, lustrée & brillante : ils la fabriquent avec les feuilles de leur *wharrou*, espèce de *pandanus*, dont nous n'avons pas eu occasion de voir les fleurs ni le fruit. Ils ont d'autres nattes, ou, comme ils les nomment, des *moeas*, qui leur servent de sièges & de lits : elles sont composées de joncs & d'herbes, & ils les fabriquent, ainsi que tous leurs ouvrages tressés, avec une facilité & une promptitude étonnantes.

Ils font aussi très-adroits à faire des paniers & des ouvrages d'osier. Leurs paniers sont de mille forme différentes, & il y en a quelques-uns très-artistement travaillés : ils s'occupent tous, hommes & femmes, à ce travail. Ils en fabriquent avec des feuilles de noix de cocos, dans l'espace de quelques minutes ; & les femmes, qui nous venoient voir de très-grand matin, avoient coutume, dès que le soleil

étoit élevé ſur l'horizon, d'envoyer chercher quelques feuilles, dont elles formoient de petits chapeaux, pour mettre leur viſage à l'ombre : cette opération leur coûtoit ſi peu de travail & de tems, que lorſque le ſoleil baiſſoit ſur le ſoir, elles les jetoient là. Ces chapeaux cependant ne leur couvrent pas la tête; ils ne conſiſtent qu'en une bande qui en fait le tour, & une corne avancée qui ombrage le front. ANN. 1769. Juillet.

ILS font, avec l'écorce du *poërou*, des cordes & des lignes, dont les plus groſſes ont un pouce d'épaiſſeur, & les plus minces ſont de la groſſeur d'une petite ficelle : ils forment avec ces dernières des filets pour la pêche. Ils compoſent, avec les fils de coco, un cordage pour joindre enſemble les différentes parties de leurs pirogues, & d'autre courroies tordues ou treſſées; & ils fabriquent, avec l'écorce de l'*érowa*, eſpèce d'ortie qui croît dans les montagnes, & qui pour cela eſt un peu rare, les meilleures lignes pour la pêche qu'il ſoit poſſible de trouver. Ils attrapent, avec ces lignes, les poiſſons les plus forts & les plus fretillans, tels que les bonites & les *albicores*, qui romproient dans un inſtant nos lignes de ſoie les plus fortes, quoiqu'elles ſoient deux fois auſſi épaiſſes que celles des Otahitiens.

Ann. 1769. Juillet.

Ils font aussi une espèce de seine d'une herbe qui a les feuilles larges & grossières, & dont la tige ressemble au glaïeul. Ils entortillent & joignent ensemble ces herbes, jusqu'à ce que le filet, qui est à-peu-près aussi large qu'un grand sac, ait 60 à 80 brasses de long. Ils la tirent dans les bas-fonds; & le propre poids de la seine la tient si bien au fond de la mer, qu'un seul poisson peut difficilement échapper.

Les Otahitiens montrent une sagacité & une industrie extrêmes dans tous les expédiens qu'ils emploient pour prendre des poissons. Ils ont des harpons de bambous dont la pointe est d'un bois dur, & frappent le poisson plus sûrement avec cet instrument, que nous ne le pouvons faire avec nos harpons de fer; quoique les nôtres aient d'ailleurs l'avantage d'être attachés à une ligne, de manière que si le croc atteint le poisson, nous sommes sûrs de l'attraper, quand même il ne seroit pas mortellement blessé.

Ils ont deux sortes d'hameçons construits avec un art admirable, & qui répondent très-bien au but qu'ils se proposent dans ces ouvrages; l'un d'eux est appellé *wittee wittee*. La tige est faite de nacre de perles, la plus brillante qu'ils peuvent trouver, & l'intérieur, qui est ordinairement la partie la plus

éclatante, se met par derrière. Ils attachent à ces hameçons une touffe blanche de poil de chien ou de soie de cochon, de manière qu'elle ressemble un peu à la queue d'un poisson. L'hameçon & l'amorce sont mis au bout d'une ligne d'*érowa* que porte une verge de bambou. Le pêcheur, afin de réussir dans son entreprise, fait attention au vol des oiseaux qui suivent toujours les bonites lorsqu'elles nagent dans les bas-fonds; il dirige sa pirogue sur leur marche, & lorsqu'il a l'avantage d'être conduit par ces guides, il revient rarement sans avoir fait une bonne pêche.

ANN. 1769. Juillet.

LA seconde espèce d'hameçon est aussi faite de nacre de perles ou de quelque autre coquillage dur; ils ne peuvent pas les barbeler comme les nôtres, mais pour suppléer à ce défaut, ils recourbent la pointe en-dedans. Ces hameçons sont de différente grandeur, & ils s'en servent avec beaucoup de succès pour attraper toutes sortes de poissons. La manière de les fabriquer est très-simple, & chaque pêcheur les travaille lui-même. Ils coupent d'abord la coquille en morceaux quarrés avec le taillant d'un autre coquillage, & avec un corail qui est assez raboteux pour servir de lime, ils leur donnent la forme d'un hameçon; ils font ensuite un trou au milieu, & ils n'ont pour cela d'autre villebrequin que la première

ANN. 1769. Juillet.

pierre qu'ils trouvent ayant une pointe aiguë; ils attachent cette pierre au bout d'un petit bâton de bambou, & ils tournent cet instrument dans leurs mains de la même manière que nous tournons un moussoir à chocolat. Lorsque la coquille est percée & que le trou est assez large, on y introduit une petite lime de corail, au moyen de laquelle l'hameçon est fini dans très-peu de tems, car l'ouvrier n'emploie guère plus d'un quart-d'heure à ce travail.

Pirogues.

LE lecteur a déjà pris quelque idée de la maçonnerie, de la sculpture & de l'architecture des Otahitiens, dans la description que j'ai donnée des morais ou lieux où ils déposent leurs morts. Les pirogues sont les autres articles les plus importans de leur art de construire & de sculpter en bois; c'est peut-être pour ces Insulaires un aussi grand travail de fabriquer une de leurs principales pirogues avec leurs instrumens, que de construire un vaisseau de guerre avec les nôtres.

ILS ont une hache de pierre, un ciseau ou gouge fait avec un os humain & ordinairement avec l'os de l'avant-bras; une rape de corail & la peau d'une espèce de raye qui, avec du sable de corail, leur sert de lime ou de pierre à aiguiser.

VOILA le catalogue complet de leurs instrumens, & avec ce petit nombre d'outils,

ils bâtissent des maisons, construisent des pirogues, taillent des pierres, abattent, fendent, sculptent & polissent des bois. ANN. 1769. Juillet.

LA pierre dont ils forment le taillant de leurs haches est une espèce de basalte d'une couleur noirâtre ou grise, qui n'est pas très-dure, mais qui ne s'égrene pourtant point facilement. Ces haches sont de différentes grandeurs; celles qui leur servent à abattre des bois pesent de six à huit livres; d'autres qu'ils emploient pour sculpter sont du poids de sept ou huit onces : comme il est nécessaire de les aiguiser presque à chaque instant, l'ouvrier a toujours près de lui pour celà une pierre & une noix de coco remplie d'eau.

LE travail le plus difficile pour les Otahitiens, c'est d'abattre un arbre; c'est aussi celui où ils ressentent davantage le défaut de leurs instrumens; cette besogne demande un certain nombre d'ouvriers, & le travail constant de plusieurs jours. Lorsque l'arbre est à bas, ils le fendent par les veines dans toute sa longueur & toute sa largeur en planches de trois à quatre pouces d'épaisseur. Il faut remarquer que la plupart de ces arbres ont huit pieds de circonférence dans le tronc, & quarante dans les branches, & que l'épaisseur est à-peu-près la même dans toute leur longueur. Ils appellent *avie* l'arbre qui leur sert

Ann. 1769. Juillet.

communément de bois de construction; la tige en est élevée & droite; quelques-unes cependant des plus petites pirogues sont faites d'arbre à pain, qui est un bois léger, spongieux, & qui se travaille aisément; ils applanissent les planches avec leurs haches très-promptement, & ils sont si adroits, qu'ils peuvent enlever une légere écorce sans donner un seul coup mal-à-propos. Comme ils ne connoissent point la manière de plier une planche, toutes les parties de la pirogue creuses ou plates sont taillées à la main.

On peut diviser en deux classes générales les pirogues ou canots dont se servent les habitans d'*Otahiti* & des isles voisines; ils appellent les unes *ivahahs* & les autres *pahies*.

L'*ivahah* qu'ils emploient dans les petites excursions a les côtés perpendiculaires & le fond plat; & le *pahie*, qu'ils montent dans les voyages plus longs, a les côtés bombés & le fond en forme de quille. Les *ivahahs* sont tous de la même forme, mais d'une grandeur différente, & servent à divers usages. Leur longueur est de dix à soixante & douze pieds; mais la largeur ne suit pas cette proportion. Les *ivahahs* longs de dix pieds de longueur n'ent ont guère que deux de largeur : ils distinguent l'*ivahah* de combat, l'*iva hah* de pêche, & l'*ivahah* de voyage; car quelques-uns de ces derniers vont d'une isle à l'autre. L'*ivahah* de combat est le

plus long

plus long de tous ; la poupe & la proue sont fort élevées au-dessus du corps du bâtiment dans la forme d'un demi-cercle ; la poupe en particulier a quelquefois dix-sept à dix-huit pieds de haut, quoique la pirogue en elle-même n'en ait guère que trois. Ces derniers *ivahahs* ne vont jamais seuls à la mer : on les attache ensemble par les côtés, à la distance d'environ trois pieds, avec de grosses cordes de fibres ligneuses, qu'on passe à travers les bâtimens & qu'on amarre sur les plats-bords. Ils dressent sur l'avant de ces *ivahahs* un échafaud ou plate-forme, d'environ dix ou douze pieds de long, un peu plus large que les pirogues, & qui est soutenue par des poteaux de six pieds d'élévation. Les combattans, qui ont pour armes de trait les frondes & les javelines, se placent sur cette plate-forme ; ils ne se servent de leurs arcs & de leurs flèches que pour se divertir, comme on s'amuse chez nous au disque & au palet ; ce qui doit être rangé au nombre des singularités qu'on remarque dans les mœurs de ce peuple. Les rameurs sont assis au-dessous de ces plates-formes, ils reçoivent les blessés & font monter de nouveaux hommes à leur place. Quelques-unes de ces pirogues ont dans toute leur longueur une plate-forme de bambous ou d'autres bois légers, beaucoup plus large que tout le bâtiment qui porte alors un

ANN. 1769. Juillet.

bien plus grand nombre de combattans; mais nous n'en avons vu qu'une équipée de cette manière.

LES *ivahahs* de pêche ont de dix à quarante pieds de longueur; tous ceux qui ont vingt-cinq pieds de long & plus, de quelque eſpèce qu'ils ſoient, portent des voiles dans l'occaſion. L'*ivahah* de voyage eſt toujours double & garni d'un petit pavillon propre, d'environ cinq ou ſix pieds de large & de ſix ou ſept de long, attaché ſur l'avant du bâtiment, pour la commodité des principaux perſonnages qui s'y aſſeyent pendant le jour & y dorment pendant la nuit. Les *ivahahs* de pêche ſont quelquefois joints enſemble, & ont une cabane à bord : mais cela n'eſt pas commun.

LES *ivahahs* qui ont moins de vingt-cinq pieds de long, portent rarement ou preſque jamais de voiles. Quoique la poupe s'élève de quatre ou cinq pieds, l'avant du bâtiment eſt plat, & il y a une planche qui s'avance en ſaillie ſur le bord d'environ quatre pieds.

LA longueur du *pahie* varie auſſi depuis trente à ſoixante pieds; mais ce bâtiment, comme l'*ivahah*, eſt très-étroit : l'un d'eux que j'ai meſuré, avoit cinquante & un pied de long, & ſeulement un pied & demi de largeur à l'un des bouts; il n'a qu'environ trois pieds dans ſa plus grande largeur : telle

est la proportion générale qu'ils suivent dans leur construction. Le *pahie* ne s'élargit pourtant pas par degrés; mais ses côtés étant droits & parallèles, pendant un petit espace, au-dessous du plat bord, ils s'élargissent tout-à-coup & se terminent en angles vers le fond, de sorte qu'en coupant transversalement cette partie du bâtiment, elle présente à-peu-près la forme d'un as de pique, & l'ensemble est beaucoup trop large pour sa longueur. Les Otahitiens emploient ces *pahies* dans les combats, ainsi que les plus grands *ivahahs*, mais plus particulièrement pour les longs voyages. Le *pahie* de combat, qui est le plus grand de tous, est garni d'une plate-forme, qui est proportionnellement plus large que celle de l'*ivahah*, parce que sa forme le met en état de soutenir un beaucoup plus grand poids. Les *pahies* de voyage sont ordinairement doubles, & leur grandeur moyenne est celle de nos gros bateaux de mer; ils font quelquefois d'une isle à l'autre des voyages d'un mois, & nous avons de bonnes preuves qu'ils sont quinze ou vingt jours en mer, & qu'ils pourroient y rester plus long-tems s'ils avoient plus de moyens d'y garder des provisions & de l'eau douce.

ANN. 1769. Juillet.

LORSQUE ces pirogues portent une seule voile, elles font usage d'un morceau de bois

ANN. 1769. Juillet.

attaché au bout de deux bâtons mis en travers du bâtiment, & qui s'avance sur le côté du *pahie* de six à dix pieds, suivant la grandeur de la pirogue : il ressemble à celui qu'emploient les Pros Volans des isles des *Larrons*, & auquel le voyage du Lord Anson donne le nom de *balancier*. Les hautbans sont attachés à ce balancier, qui est absolument nécessaire pour mettre le bateau en estive, lorsque le vent est un peu fort.

QUELQUES-UNS de ces *pahies* ont un seul mât & d'autres deux ; ces mâts sont composés d'une seule perche, & quand la longueur de la pirogue est de trente pieds, celle du mât est d'un peu moins de vingt-cinq : il est attaché sur un chassis au pied de la pirogue, & reçoit une voile de natte qui est un tiers plus longue que lui-même. La voile est aiguë au sommet, quarrée dans le fond, & courbe dans les côtés ; elle ressemble un peu à celle que nous appellons *épaule de mouton*, & dont nous nous servons sur les bateaux des vaisseaux de guerre : elle est placée dans un chassis de bois qui l'environne de chaque côté, de manière qu'on ne peut ni la riser ni la ferler, & si l'une ou l'autre de ces deux manœuvres devient nécessaire, il faut la couper, ce qui pourtant arrive rarement dans ces climats où le tems est si uniforme. Les Indiens attachent au sommet du mât pour

l'orner, des plumes qui ont une inclinaison oblique en avant : la figure qui se trouve dans l'une des planches fait concevoir la forme & la position du mât & de l'espèce de pavillon qu'il porte. Les rames ou pagayes, dont on se sert dans ces pirogues, ont un long manche & une pale plate, & sont assez ressemblantes à la pelle d'un boulanger. Chaque personne à bord de la pirogue, excepté ceux qui sont assis sous le pavillon, manient une de ces rames, & font marcher le bâtiment assez vîte : ces pirogues cependant font tant d'eau par les coutures, qu'il y a toujours au moins un Indien occupé à la vuider. Ces bâtimens sont très-propres pour le débarquement & pour s'éloigner de la côte, lorsqu'il y a de la houle ; au moyen de leurs grandes longueurs & de leurs poupes élevées, ils débarquent à sec quand nos bateaux pourroient à peine venir à bout d'aborder, & l'élévation de leur avant leur donne le même avantage pour s'éloigner d'un rivage.

ANN. 1769. Juillet.

LES *ivahahs* sont les seules pirogues employées par les Otahitiens, mais nous vîmes plusieurs *pahies* qui venoient des autres isles. Je vais donner les dimensions exactes d'un de ces derniers que nous mesurâmes avec soin, & je ferai ensuite une description particulière de la manière dont ils les construisent.

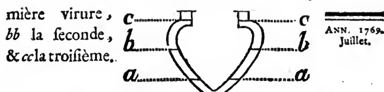
ANN. 1769. Juillet.

	Pieds.	Pouces.
LONGUEUR de l'étrave à l'étambord, de tête en tête, c'est-à-dire, sans y comprendre la courbure de ces deux parties,..	51	0
LARGEUR de l'avant au sommet, de dedans en dedans,......	1	2
LARGEUR dans la partie la plus large,..................	1	6
LARGEUR de la poupe,......	1	3
LARGEUR de la carène à l'avant,.	2	8
DANS la partie la plus large de la carène,...............	2	11
A l'arrière................	2	9
PROFONDEUR à la maîtresse levée,...................	3	4
HAUTEUR au-dessus du terrein sur lequel le pahie étoit placé,.	3	6
HAUTEUR de son avant au dessus de la terre, sans y comprendre la figure,................	4	4
HAUTEUR de la figure,.......	0	11
HAUTEUR de la poupe au-dessus du terrein,..............	8	9
HAUTEUR de la figure,.......	2	0

AFIN d'éclaircir ma description sur la manière dont ces bâtimens sont construits, il est nécessaire de renvoyer à la figure, dans laquelle *aa* est la pre-

ANN. 1769. Juillet.

mière virure, *bb* la ſeconde, & *cc* la troiſième.



LA partie d'en-bas, ou la quille au-deſſous d'*aa*, eſt faite d'un arbre creuſé en forme d'auge; ils choiſiſſent pour cela les arbres les plus longs qu'ils peuvent trouver, de manière qu'il n'y en a jamais plus de trois dans toute la longueur du bâtiment. Le ſecond étage, au-deſſous de *bb*, eſt formé d'une planche étroite d'environ quatre pieds de long, quinze pouces de large, & deux pouces d'épaiſſeur. Le troiſième étage, au-deſſous de *cc*, eſt compoſé, comme la quille, de troncs d'arbres creuſés dans les proportions de ſa carène. Le dernier eſt auſſi fait de troncs d'arbres creuſés, de manière que la partie recourbée & la partie perpendiculaire ſont d'une ſeule pièce. On imagine bien que ce n'eſt pas un travail facile que de fabriquer ces différentes parties de la pirogue ſans avoir ni ſcie, ni rabot, ni ciſeau; mais la grande difficulté eſt [illegible] les joindre enſemble.

LORSQUE toutes les parties du bâtiment ſont préparées, ils mettent la quille ſur des billots, & les planches étant ſoutenues par des étais, ils les couſent ou les amarrent enſemble avec

ANN. 1769, Juillet.

de fortes lieures de cordage treſſé; qu'ils paſſent pluſieurs fois dans des trous percés avec une gouge ou tarrière d'os, que j'ai déjà décrite plus haut : on peut juger de l'adreſſe de ce travail, puiſque les coutures ſont ſi bien ſerrées, qu'elles vont à l'eau ſans être calfatées. Comme les cordages mouillés ſe pourriſſent bientôt, on les rechange au moins une fois tous les ans, & il faut pour cela détacher toutes les pièces du bâtiment. Le deſſein de l'avant & de la poupe eſt groſſièrement tracé, mais il eſt très-bien travaillé & parfaitement poli.

Ils conſervent ces *pahies* avec beaucoup de ſoin dans une eſpèce de hangar, conſtruit à cet effet ; ces hangars ſont des poteaux fichés en terre, qui ſe rapprochent au ſommet les unes vers les autres, & qu'ils attachent enſemble avec les plus forts de leurs cordages : ils forment une eſpèce d'arc gothique, recouvert par-tout d'herbages juſqu'à terre, excepté ſeulement dans les deux bouts qui ſont ouverts ; quelques-uns de ces hangars ont cinquante à ſoixante pas.

A l'occaſion de la navigation de ces peuples, je parlerai de leur ſagacité étonnante à prévoir le tems qui arrivera, ou du moins le côté d'où ſoufflera le vent. Ils ont pluſieurs manières de pronoſtiquer ces évènemens ;

mais je n'en connois qu'une : ils disent que la voie lactée est toujours courbée latéralement, mais tantôt dans une direction & tantôt dans une autre, & que cette courbure est un effet de l'action que le vent exerce sur elle, de manière que si la même courbure continue pendant une nuit, le vent correspondant soufflera sûrement le lendemain. Je ne prétends pas juger de l'exactitude des règles qu'ils suivent ; je sais seulement que quelque méthode qu'ils emploient pour prédire le tems, ou au moins le vent qui soufflera, ils se trompent beaucoup plus rarement que nous.

DANS leurs plus grands voyages ils se dirigent sur le soleil pendant le jour, & sur les étoiles pendant la nuit, pour gouverner. Ils distinguent toutes les étoiles séparément par des noms ; ils connoissent dans quelle partie du ciel elles paroîtront, à chacun des mois où elles sont visibles sur l'horizon : ils savent aussi avec plus de précision que ne le croira peut-être un astronome d'Europe, le tems de l'année où elles commencent à paroître ou à disparoître.



CHAPITRE XIX.

De la division du tems à Otahiti. *Manière de compter & de calculer les distances ; langue , maladies , funérailles & enterremens , religion , guerre , armes & gouvernement des Otahitiens. Quelques observations générales à l'usage des navigateurs qui iront par la suite dans les mers du Sud.*

Ann. 1769. Juillet. Division du tems chez les Otahitiens.

Nous n'avons pas pu acquérir une connoissance parfaite de la manière dont les Otahitiens divisent le tems; nous avons cependant observé que lorsqu'ils parlent du tems passé ou à venir, ils n'emploient jamais d'autre terme que *Malama*, qui signifie Lune : ils comptent treize de ces lunes & recommencent ensuite par la première de cette révolution, ce qui démontre qu'ils ont une notion de l'année solaire. Il nous a été impossible de découvrir comment ils calculent leurs mois, de façon que treize de ces mois répondent à l'année ; car ils disent que chaque mois a vingt-neuf jours, en y comprenant un de ces jours dans lequel la lune n'est pas visible. Ils nous ont annoncé souvent les fruits qui seroient de

faiſon, & le tems qu'il feroit dans chacun de ces mois, pour leſquels ils ont des noms particuliers: ils donnent un nom général à tous les mois pris enſemble, quoiqu'ils ne s'en ſervent que lorſqu'ils parlent des myſtères de leur religion. ANN. 1769. Juillet.

LE jour eſt diviſé en douze parties, ſix pour le jour & ſix pour la nuit, & chaque partie eſt de deux heures: ils déterminent ces diviſions avec aſſez d'exactitude par l'élévation du ſoleil, lorſqu'il eſt au-deſſus de l'horizon; mais il y en a peu qui pendant la nuit, à l'inſpection des étoiles, puiſſent dire quelle heure il eſt.

Nombres.

EN comptant, ils vont d'un à dix, nombre des doigts des deux mains; & quoiqu'ils aient pour chaque nombre un nom différent, ils prennent ordinairement leurs doigts un par un, & paſſent d'une main à l'autre, juſqu'à ce qu'ils ſoient parvenus au nombre qu'ils veulent exprimer. Nous avons obſervé en d'autres cas que, lorſqu'ils converſent entre eux, ils joignent à leurs paroles des geſtes ſi expreſſifs, qu'un étranger peut facilement comprendre ce qu'ils diſent.

QUAND ils comptent au-delà de dix, ils répètent le nom de ce nombre, & ils y ajoutent le mot *plus*, dix & un de *plus* ſignifie onze, dix & deux de *plus* ſignifient douze, & ainſi du reſte, comme nous diſons vingt & un, vingt-deux; s'ils arrivent à dix &

ANN. 1769. Juillet.

dix de *plus*, ils ont une nouvelle dénomination pour ce nombre; ainsi que les Anglois comptent par vingtaines; lorſqu'ils calculent dix de ces vingtaines, ils ont un mot pour exprimer deux cens. Nous n'avons pas pu découvrir s'il ont d'autres termes pour ſignifier un plus grand nombre; il ne paroît pas qu'ils en aient beſoin, car ces deux cents dix fois répétées montent à deux mille; quantité ſi forte pour eux, qu'elle ne ſe rencontre preſque jamais dans leurs calculs.

ILs ſont moins avancés dans l'art de meſurer les diſtances, que dans celui de compter les nombres; ils n'ont qu'un terme qui répond à notre braſſe : lorſqu'ils parlent de la diſtance d'un lieu à un autre, ils l'expriment comme les Aſiatiques, par le tems qu'il faut pour la parcourir.

Langue.

LA langue des Otahitiens eſt douce & mélodieuſe; elle abonde en voyelles, & nous aprîmes aiſément à la prononcer; mais nous trouvâmes qu'il étoit très-difficile de leur enſeigner à prononcer un ſeul mot de la nôtre. Cette difficulté provenoit peut-être non-ſeulement de ce que l'Anglois eſt rempli de conſonnes, mais encore parce que cette langue a une compoſition particulière; car ils prononçoient avec beaucoup de facilité les mots Eſpagnols & Italiens, lorſqu'ils finiſſoient par des voyelles.

NOUS ne connoiſſons pas aſſez la langue d'*Otahiti* pour ſavoir ſi elle eſt abondante ou ſtérile; elle eſt ſûrement très-imparfaite, car les noms & les verbes n'y ont preſque aucune inflexion : elle a peu de noms qui aient plus d'un cas, & peu de verbes qui aient plus d'un tems. Nous ne trouvâmes pas beaucoup de difficulté à nous entendre mutuellement, en parlant quelques mots de la langue de ces Inſulaires, ce qu'on aura peut-être de la peine à croire.

ANN. 1769. Juillet.

ILS ont pourtant certaines *affixes*, en petit nombre, qui leur ſont très-utiles, mais qui nous embarraſſoient extrêmement : un Otahitien demande à un de ſes compatriotes : *harre hea ?* « Où allez-vous ? » l'autre répond *iva-*»*hinéra*, « auprès de mes femmes ; » ſur quoi le premier répétant, par manière d'interrogation : « auprès de vos femmes ; » le ſecond lui dit *ivahinereira*, « oui, je vais auprès » de mes femmes. » Les ſyllabes *era* & *eira*, qu'ils ajoutent ainſi, ſauvent pluſieurs mots aux deux interlocuteurs.

J'AI inſéré un petit nombre de mots, d'où on pourra peut-être ſe former quelqu'idée de la langue des Otahitiens.

Pupo,	*la tête.*
Ahewh,	*le nez.*
Roourou,	*les cheveux.*

ANN. 1769. Juillet.

Outou,	*la bouche.*
Niheo,	*la dent.*
Arrero,	*la langue.*
Meu-eumi,	*la barbe.*
Tiarraboa,	*le gosier.*
Tuamo,	*les épaules.*
Tuah,	*le dos.*
Oama,	*la poitrine.*
Eu,	*les mammelles.*
Oboo,	*le ventre.*
Rema,	*le bras.*
Oporema;	*la main.*
Manneow,	*les doigts.*
Mieu,	*les ongles.*
Touhe,	*les fesses.*
Hoouhah,	*les cuisses.*
Avia,	*les jambes.*
Tapoa,	*les pieds.*
Booa,	*un cochon.*
Moa,	*une volaille.*
Euree,	*un chien.*
Eure-eure,	*fer.*
Ooroo,	*fruit-à-pain.*
Hearee,	*noix de cocos.*
Mia,	*bananes.*
Vaee,	*planes sauvages.*
Poe,	*verroteries.*
Poe matawewwe;	*perle.*
Ahou,	*un vêtement.*

Avee,	*un fruit ressemblant à la pomme.*
Ahee,	*un autre fruit ressem- à la châtaigne.*
Ewharre,	*une maison.*
Whennua,	*une isle élevée.*
Motu,	*une isle basse.*
Toto,	*sang.*
Aeve,	*os.*
Aeo,	*chair.*
Mae,	*gras.*
Tuea,	*maigre.*
Huru-huru;	*poils.*
Eraow,	*un arbre.*
Ama,	*une branche.*
Tiale,	*une fleur.*
Huero,	*fruit.*
Etummoo,	*la tige.*
Aaa,	*la racine.*
Eiherre,	*plantes herbacées.*
Ooopa,	*un pigeon.*
Avigne,	*un perroquet.*
A-a,	*une autre espèce de perroquet.*
Mannu;	*un oiseau.*
Mora,	*un canard.*
Mattow,	*un hameçon.*
Toura,	*une corde.*
Mow,	*un goulu de mer.*

ANN. 1769. Juillet.

Mahi-mahi,	*un dauphin.*
Mattera,	*une baguette à pêcher.*
Eupea,	*un filet.*
Mahanna,	*le soleil.*
Malama,	*la lune.*
Whettu,	*une étoile.*
Whettu-euphe,	*une comète.*
Erai,	*le ciel.*
Eatta,	*un brouillard.*
Miti,	*bon.*
Eno,	*mauvais.*
A,	*oui.*
Ima,	*non.*
Paree,	*laid.*
Paroree,	*pressé de la faim.*
Pia,	*plein.*
Timahah,	*pesant.*
Mama,	*léger.*
Poto,	*court.*
Roa,	*grand.*
Nehenne,	*doux.*
Mala-mala,	*amer.*
Whanno,	*aller loin.*
Harre,	*aller.*
Arrea,	*s'arrêter.*
Enoho,	*rester.*
Rohe rohe,	*être fatigué.*
Maa,	*manger.*
Inoo,	*boire.*

Ete,

Ete ;	*comprendre.*
Warrido ;	*dérober.*
Worridde ,	*être en colère.*
Teparahi (*a*).	*battre.*

Maladies.

IL n'eſt pas beſoin de dire qu'il y a peu de maladies chez un peuple dont la nourriture eſt ſi ſimple & qui en général ne s'enivre preſque jamais ; & ſi l'on excepte quelques accès de colique, qui leur arrive même rarement, nous n'avons point vu de maladies critiques pendant notre ſéjour dans l'iſle. Les naturels du pays cependant ſont ſujets aux éréſipelles & à une éruption cutanée de puſtules écailleuſes, qui approchent beaucoup de la lèpre : ceux en qui cette maladie a fait de grands progrès, vivent entièrement ſéparés de la ſociété, chacun dans une petite cabane, conſtruite ſur un terrein qui n'eſt fréquenté par perſonne, & où on leur fournit des proviſions. Nous n'avons pas pu connoître ſi ces malheureux avoient quelqu'eſpérance de guériſon & de ſoulagement, ou ſi on les y laiſſoit languir & mourir dans la ſolitude & le déſeſpoir. Nous remarquâmes auſſi un petit nombre d'Inſulaires,

(*a*) Nous répétons ici que les mots de la langue d'*Otahiti* ſont écrits d'après la prononciation angloiſe ; ce qui explique en grande partie les différences qui ſe trouvent entre le Vocabulaire précédent & celui qu'a donné M. de Bougainville.

qui avoient sur différentes parties du corps des ulcères, qui paroissoient très-virulens; mais ceux qui en étoient affligés ne sembloient pas y faire beaucoup d'attention; ils les portoient entièrement à découvert, & sans rien appliquer dessus qui pût en écarter les mouches.

IL ne doit pas y avoir de médecins de profession dans un pays où l'intempérance ne produit pas de maladies; cependant par-tout où l'homme souffre, il fait des efforts pour se soulager, & lorsqu'il ignore également le remède & la cause de la maladie, il a recours à la superstition; ainsi il arrive qu'à *Otahiti*, & dans tous les autres pays qui ne sont pas ravagés par le luxe, ou polis par les connoissances, le soin des malades est confié aux prêtres. La méthode que suivent les Prêtres d'*Otahiti*, pour opérer la guérison, consiste principalement en prières & en cérémonies; lorsqu'ils visient les malades, ils prononcent plusieurs fois certaines sentences, qui paroissent être des formules établies pour ces occasions; ils tressent en même-tems très-proprement les feuilles d'une noix de coco en différentes formes; ils attachent quelques-unes de ces figures aux doigts & aux pieds du malade, & ils laissent souvent derrière lui un petit nombre de branches du *thespecia populnea*, qu'ils appellent *émidho*; les Prêtres répètent ces cérémonies jusqu'à ce que le



malade meure ou recouvre la ſanté. S'il revient en ſanté, ils diſent que les remèdes l'ont guéri, & s'il meurt, ils déclarent que la maladie étoit incurable, en quoi peut-être ces médecins ne diffèrent pas beaucoup de ceux des autres pays.

SI nous jugeons de leurs connoiſſances en chirurgie, par les larges cicatrices que nous leur avons vues quelquefois, nous devons ſuppoſer qu'ils ont fait plus de progrès dans cet art que dans la médecine, & que nos chirurgiens d'Europe auroient à peine l'avantage ſur les leurs. Nous avons vu un homme, dont le viſage étoit entièrement défiguré par les ſuites de ſes bleſſures; ſon nez, y compris l'os & le cartilage, étoit abſolument ras; l'une de ſes joues & un de ſes yeux avoient reçu de ſi terribles coups, qu'ils y avoient laiſſé un creux où le poing pouvoit preſque entrer, où il ne reſtoit pourtant point d'ulcères. Tupia, qui s'embarqua avec nous, avoit été percé de part en part par une javeline, armée à la pointe de l'os d'une eſpèce de raie; l'arme étoit entrée par le dos & ſortie au-deſſous de la poitrine. Excepté le traitement des fractures & des luxations, le plus habile chirurgien contribue très-peu à la guériſon d'une bleſſure; le ſang eſt le meilleur de tous les baumes vulnéraires, & lorſque les humeurs du corps

ANN. 1769. Juillet.

ſont pures & que le malade eſt tempérant, il ne faut, pour guérir la bleſſure la plus conſidérable, qu'aider à la nature en tenant la plaie propre.

Le commerce des Otahitiens avec les habitans de l'Europe, les a déjà infectés de la maladie vénérienne, cette peſte terrible qui venge les cruautés que les Eſpagnols ont commiſes en Amérique. Il eſt certain que le *Dauphin*, l'*Endéavour* & les deux vaiſſeaux commandés par M. de Bougainville, ſont les ſeuls bâtimens Européens qui aient abordé à *Otahiti*, & ce ſont les Anglois ou les François qui y ont porté cette maladie. Le capitaine Wallis s'eſt juſtifié ſur cet article dans la relation de ſon voyage (*Voy. Tome III, pag. 279 & ſuiv.*); & il eſt très-sûr que lorſque nous arrivâmes dans l'iſle, elle y avoit déjà fait les ravages les plus effrayans. Un de nos gens l'y contracta cinq jours après notre débarquement; nous fîmes des recherches à cette occaſion, & lorſque nous entendîmes un peu la langue des Inſulaires, nous apprîmes qu'ils en étoient redevables aux vaiſſeaux qui avoient mouillé ſur le côté oriental de l'iſle, quinze mois avant notre arrivée: ils la diſtinguoient par un mot qui revient à celui de *pourriture*, & auquel ils donnoient une ſignification beaucoup plus étendue; ils nous décrivirent dans



les termes les plus pathétiques, les souffrances des premiers infortunés qui en furent les victimes; ils ajoutèrent qu'elle faisoit tomber les poils & les ongles, & pourrissoit la chair jusqu'aux os; qu'elle répandit parmi eux une terreur & une consternation universelle; que les malades étoient abandonnés par leurs plus proches parens, qui craignoient que cette calamité ne se communiquât par contagion, & qu'on les laissoit périr seuls dans des tourmens qu'ils n'avoient jamais connus auparavant. Nous avons pourtant quelque raison de croire qu'ils ont trouvé un spécifique contre ce mal. Pendant notre séjour dans l'isle, nous n'avons vu aucun Otahitien, chez qui il eût fait de grands progrès; & un de nos gens, qui alla passer quelque tems à terre, attaqué de cette maladie, s'en revint peu de tems après parfaitement guéri; d'où il suit que la maladie s'étoit guérie; elle-même, ou qu'ils connoissent la vertu des simples, & n'ajoutent pas foi aux extravagances superstitieuses de leurs prêtres. Nous avons tâché de découvrir les qualités médicinales qu'ils attribuent à leurs plantes; mais nous entendions trop imparfaitement leur langage pour y réussir. Si nous avions pu apprendre le spécifique, qu'ils emploient contre la maladie vénérienne, à supposer qu'ils en aient un, cette

Ann. 1769. Juillet.

découverte auroit été très-utile pour nous ; car lorſque nous quittâmes l'iſle, plus de la moitié de notre équipage l'avoit contractée.

En rapportant les incidens qui nous arrivèrent pendant notre ſéjour, il étoit impoſſible de ne pas anticiper ſur les détails des coutumes, des opinions & de l'induſtrie de ce peuple, dont nous traitons dans ce Chapitre : afin d'éviter les répétitions, je ne ferai que ſuppléer à ce que je pourrois avoir omis. Nous avons déjà beaucoup parlé de la manière dont ils diſpoſent de leurs morts : je dois obſerver encore ici qu'ils ont deux endroits où ils les dépoſent ; l'un eſt un hangar où ils laiſſent pourrir la chair du cadavre, & l'autre un lieu enclos par des murs & où ils enterrent les oſſemens : ils donnent à ces hangars le nom de *Tupapow*, & à leurs cimetières enclos celui de *Morai* ; les *Morais* ſont auſſi des lieux deſtinés à une eſpèce de culte.

Manière dont ils diſpoſent de leurs morts.

Dès qu'un Otahitien eſt mort, ſa maiſon ſe remplit de parens qui déplorent cette perte ; les uns par de grandes lamentations, & d'autres par des cris moins forts, mais qui ſont des expreſſions plus naïves de la douleur. Les plus proches parens du défunt, qui ſont réellement affectés par cet accident, reſtent en ſilence ; le reſte des Inſulaires qui compoſent l'aſſemblée, proferent de tems en tems en

chœur des exclamations paſſionnées, & le moment d'après ils rient & parlent enſemble ſans la moindre apparence de chagrin. Ils paſſent de cette manière le reſte du jour de la mort & toute la nuit ſuivante. Le lendemain, au matin, le cadavre enveloppé d'étoffes eſt conduit au bord de la mer ſur une bière que des hommes portent ſur leurs épaules, & il eſt accompagné d'un prêtre qui, après avoir prié ſur le corps, répète ſes oraiſons pendant la marche du convoi. Lorſqu'ils ſont arrivés près de l'eau, ils dépoſent le défunt ſur le rivage; le prêtre réitère ſes prières, & prenant un peu d'eau dans ſes mains, il la jette, non pas ſur le corps, mais à côté. Ils remportent enſuite le cadavre à quarante ou cinquante verges de-là, & bientôt après on le rapporte une ſeconde fois ſur le rivage, où l'on renouvelle les prières & les aſperſions. Ils le portent & reportent ainſi pluſieurs fois; & tandis qu'ils font ces cérémonies, d'autres Inſulaires conſtruiſent un hangar & environnent de paliſſades un petit eſpace de terrein. Au centre de ce hangar ou *tupapow*, ils dreſſent des poteaux pour ſoutenir la bière & ſur leſquels elle eſt à la fin placée; on y laiſſe pourrir le cadavre juſqu'à ce que la chair ſoit entièrement détachée des os.

ANN. 1769. Juillet.

CES hangars ſont d'une grandeur propor-

tionnée au rang de la perſonne dont ils doivent contenir le cadavre; ceux qui ſont deſtinés aux Otahitiens de la dernière claſſe, n'ont que la longueur de la bière, & ils ne ſont point entourés de paliſſades. Le plus grand que nous ayions jamais vu, avoit onze verges de long; les plus beaux *tupapows* ſont ornés ſuivant les facultés & l'inclination des parens du défunt, qui ne manquent jamais de mettre autour du mort une grande quantité de pièces d'étoffes, & qui quelquefois en couvrent preſque entièrement l'extérieur du hangar. On dépoſe autour de ce lieu des guirlandes de noix de palmier ou *pandanus*, & des feuilles de cocos, que les prêtres entrelacent en nœuds myſtérieux, avec une plante qu'ils appellent *éthée no moray*, & qui eſt particulièrement conſacrée aux ſolemnités funéraires. Ils laiſſent auſſi, à peu de diſtance du cadavre, des alimens & de l'eau; mais on en a déjà parlé ailleurs, ainſi que des autres décorations.

Dès que le corps eſt dépoſé dans le *tupapow*, le deuil ſe renouvelle. Les femmes s'aſſemblent, & ſont conduites à la porte par la plus proche parente, qui s'enfonce à pluſieurs repriſes la dent d'un goulu de mer dans le ſommet de la tête: le ſang, qui coule en abondance, eſt reçu ſoigneuſement ſur des

morceaux de toile, qu'ils jettent ſous la bière. Les autres femmes ſuivent cet exemple; & elles réitèrent la même cérémonie pendant deux ou trois jours, tant que le zèle & la douleur peuvent la ſoutenir. Ils reçoivent de même ſur des pièces d'étoffes les larmes qu'ils verſent dans ces occaſions, & ils les préſentent comme des oblations au défunt. Quelques-uns des plus jeunes perſonnages du deuil ſe coupent les cheveux, & les jettent ſous la bière avec les autres offrandes. Cette coutume eſt fondée ſur ce que les Otahitiens, qui croient que l'ame ſubſiſte après la mort, imaginent d'ailleurs qu'elle erre autour du lieu où l'on a dépoſé le corps auquel elle étoit unie; qu'elle obſerve les actions des vivants, & goûte du plaiſir de voir ces témoignages de leur affection & de leur douleur.

ANN. 1769. Juillet.

DEUX ou trois jours après que les femmes ont commencé ces cérémonies, les hommes prennent auſſi le deuil; mais avant ce tems, ils ne paroiſſent ſentir en aucune manière la perte du défunt. Les plus proches parents ſe revêtent chacun à leur tour de l'habillement, & exercent l'office dont nous avons déjà donné une deſcription particulière, en rapportant les funérailles d'une vieille femme qui mourut pendant notre ſéjour dans l'iſle,

ANN. 1769. Juillet.

& auxquelles Toubouraï Tamaïdé, ſon parent, faiſoit les fonctions de principal perſonnage du deuil. Nous n'avons pourtant pas encore expliqué pourquoi les Otahitiens s'enfuient à la vue du convoi. Le principal perſonnage du deuil porte un grand bâton plat, armé de la dent d'un goulu de mer, & dans un tranſport frénétique que ſa douleur eſt ſuppoſée lui inſpirer, il court ſur tout ce qu'il voit; & s'il lui arrive d'attrapper un Indien, il le frappe impitoyablement avec ſon bâton; ce qui ne peut pas manquer de cauſer une bleſſure dangereuſe.

CES proceſſions ou convois continuent, à certains intervalles, pendant cinq lunes; mais ils deviennent moins fréquens par degrés, à meſure que le terme de ce tems approche. Lorſqu'il eſt expiré, le reſte du cadavre eſt tiré de la bière; ils ratiſſent & lavent très-proprement les os, & les enterrent enſuite au-dedans ou au-dehors d'un morai, ſuivant le rang qu'occupoit le mort. Si le défunt étoit un *earee*, ou chef, ils n'enterrent pas ſon crâne avec le reſte des os; ils l'enveloppent d'une belle étoffe, & le mettent dans une eſpèce de boîte faite pour cela, qu'ils placent auſſi dans le morai: ce coffre eſt appellé *ewharre no te orometua*, « la maiſon d'un docteur ou maître. » Après cela le deuil ceſſe,

à moins que quelques femmes ne ſoient toujours réellement affligées de la mort du défunt; &, dans ce cas, elles ſe font quelquefois tout-à-coup des bleſſures avec la dent d'un goulu, quelque part qu'elles ſe rencontrent. Ce que nous venons de dire explique peut-être pourquoi Térapo, dans un accès de chagrin, ſe bleſſa elle-même au fort : quelque circonſtance accidentelle pouvoit lui rappeller alors le ſouvenir d'un ami ou d'un parent qu'elle avoit perdu, & ranimer ſa tendreſſe & ſa douleur au point de lui faire répandre des larmes, & répéter le rite funéraire.

LES cérémonies ne finiſſent pourtant pas avec le deuil; le prêtre, qui eſt bien payé par les parents du défunt & les offrandes qui ſe font au morai, récite toujours des prières. Quelques-unes des offrandes qu'ils dépoſent de tems en tems au morai, ſont emblématiques: une jeune plane repréſente le défunt; & la touffe de plumes, la divinité qu'ils invoquent. Le prêtre, accompagné de quelques-uns des parents qui portent une petite offrande, ſe place vis-à-vis le ſymbole de dieu: il répète ſes oraiſons, d'après une formule établie qui eſt compoſée de ſentences détachées: il entrelace en même-tems des feuilles de noix de coco en différente forme; il les dépoſe enſuite ſur la terre, dans l'endroit où les os ont été

Ann. 1769. Juillet.

enterrés, & s'adresse à la divinité par un cri très-aigu, dont ils ne se servent que dans cette occasion. Lorsque le prêtre se retire, ils emportent la touffe de plumes, & laissent les provisions tomber en pourriture, ou devenir la pâture des rats.

Religion.

Il ne nous a pas été possible d'acquérir une connoissance claire & suivie de la religion des Otahitiens; nous la trouvâmes, ainsi que celle de la plupart des autres pays, enveloppée de mystères, & défigurée par des contradictions apparentes. Leur langage religieux est différent, comme à la Chine, du langage ordinaire; de manière que Tupia, qui prit beaucoup de peines pour nous instruire, n'ayant pas, pour exprimer ses pensées, des mots que nous entendissions, nous donna des leçons assez inutilement. Je rapporterai cependant, avec le plus de clarté que je pourrai, ce que nous en avons appris.

Un être raisonnable, quelque ignorant ou stupide qu'on le suppose, apperçoit d'abord que l'univers, & ses différentes parties qu'il connoît, sont l'ouvrage de quelque agent infiniment plus puissant que lui-même; mais la production de l'univers tiré du néant, que nous exprimons par le mot *création*, est ce qu'il y a de plus difficile à concevoir, même pour les hommes les plus pénétrants & les

plus éclairés. Comme on ne voit point d'être capable en apparence de produire ce grand ouvrage, il eſt donc naturel de ſuppoſer qu'il réſide dans quelque partie éloignée de l'univers, ou qu'il eſt inviſible par ſa nature, & qu'il doit avoir originairement donné l'être à tout ce qui exiſte, par une méthode ſemblable à celle que ſuit la nature dans la ſucceſſion d'une génération à l'autre : mais l'idée de procréation comprend celle de deux perſonnes; & les Otahitiens imaginent que tout ce qui exiſte dans l'univers, provient originairement de l'union de deux êtres. ANN. 1769. Juillet.

ILS donnent à la divinité ſuprême, un de ces deux premiers êtres, le nom de *Taroataihetoomoo* ; & ils appellent *Tepapa* l'autre, qu'ils croient avoir été un rocher. Ces deux êtres engendrèrent une fille, *Tettowmatatayo*, l'année, ou les treize mois collectivement, qu'ils ne nomment jamais que dans cette occaſion. *Tettowmatatayo*, unie avec le père commun, produiſit les mois en particulier; & les mois, par leur conjonction les uns avec les autres, donnèrent naiſſance aux jours. Ils ſuppoſent que les étoiles ont été engendrées en partie par le premier couple, & qu'elles ſe ſont enſuite multipliées par elles-mêmes. Ils ont le même ſyſtême par rapport aux différentes eſpèces de plantes. Parmi

les autres enfants de *Taroataihetoomoo* & de *Tepapa*, ils croient qu'il y a une race inférieure de dieux, qu'ils appellent *Eatuas*: ils disent que deux de ces *Eatuas* habitoient la terre il y a fort long-tems, & engendrèrent le premier homme. Ils imaginent que cet homme, leur père commun, étoit, en naissant, rond comme une boule; mais que sa mère prit beaucoup de soin pour lui étendre les membres; & que leur ayant enfin donné la forme que nous avons à présent, elle l'appella *Eothe* qui signifie *fini*. Ils croient encore que ce premier père, entraîné par l'instinct universel à propager son espèce, & n'ayant pas d'autre femelle que sa mère, en eut une fille; & qu'en s'unissant avec cette fille, il donna naissance à plusieurs autres, avant de procréer un garçon: que cependant à la fin il en mit un au monde; & que celui-ci, conjointement avec ses sœurs, peupla le monde.

Outre leur fille *Tettowmatatayo*, les premiers parents de la nature eurent un fils, qu'ils appelloient *Tane*. Ils donnent à *Taroataihetoomoo*, la divinité suprême le nom emphatique de Producteur des tremblements de terre: mais ils adressent plus ordinairement leurs prières à *Tane*, qui, à ce qu'ils imaginent, prend une plus grande part aux affaires du genre-humain.

LEURS *Eatuas* ou dieux ſubalternes, en très-grand nombre, ſont des deux ſexes; les hommes adorent les dieux mâles, & les femmes les dieux femelles. Ils ont chacun des morais, auxquels des perſonnes d'un ſexe différent ne ſont pas admiſes, quoiqu'ils en aient auſſi d'autres où les hommes & les femmes peuvent entrer. Les hommes font les fonctions de prêtres pour les deux ſexes : mais chaque ſexe a les ſiens; & ceux qui officient pour les hommes, n'officient pas ordinairement pour les femmes, & réciproquement.

LES Otahitiens croient que l'ame eſt immortelle, ou au moins qu'elle ſubſiſte après la mort, & qu'il y a pour elle deux états de différents degrés de bonheur : ils appellent *Tavirua l'Eray* le ſéjour le plus heureux, & ils donnent à l'autre le nom de *Tiahoboo.* Ils ne les regardent pourtant pas comme des lieux où ils ſeront récompenſés ou punis, ſuivant la conduite qu'ils auront tenue ſur la terre, mais comme des aſyles deſtinés aux différentes claſſes d'hommes qui ſe trouvent parmi eux. Ils imaginent que les chefs & les principaux perſonnages de l'iſle entreront dans le premier, & les Otahitiens d'un rang inférieur dans le ſecond; car ils ne penſent pas que leurs actions ici-bas puiſſent avoir la moindre influence ſur l'état futur, ni même

ANN. 1769. Juillet.

qu'elles soient connues de leurs dieux en aucune manière. Si donc leur religion n'influe pas sur leurs mœurs, elle est au moins désintéressée; & les témoignages d'adoration & de respect qu'ils rendent aux dieux par des paroles ou des actions, proviennent seulement du sentiment de leur propre foiblesse, & de l'excellence ineffable des perfections divines.

LE caractère de prêtre, ou *tahowa*, est héréditaire dans les maisons : cette classe d'hommes est nombreuse, & composée d'Otahitiens de tous les rangs. Le chef des prêtres est ordinairement le fils cadet d'une famille distinguée, & ils le respectent presque autant que leurs rois. Les prêtres ont la plus grande partie du peu de connoissances qui sont répandues dans l'isle; mais ces connoissances se bornent à savoir les noms & les rangs des différents *Eatuas* ou dieux subalternes, & les opinions sur l'origine des êtres, que la tradition a transmises dans leur ordre. Ces opinions sont exprimées en sentences détachées; quelques prêtres en répètent un nombre incroyable, quoiqu'il s'y trouve très-peu de mots dont ils se servent dans leur langage ordinaire.

LES prêtres cependant ont plus de lumières sur la navigation & l'astronomie que le reste du peuple, & le nom de *Tahowa* ne signifie rien autre qu'un homme éclairé. Comme il

il y a des prêtres pour toutes les classes, ils n'officient que dans celle à laquelle ils sont attachés; le *Tahowa* d'une classe inférieure n'est jamais appellé pour faire ses fonctions par des insulaires qui sont membres d'une classe plus distinguée, & le prêtre d'une classe supérieure n'exerce jamais les siennes pour des hommes d'un rang plus bas. ANN. 1769. Juillet.

IL nous paroît que le mariage, à *Otahiti*, n'est qu'une convention entre l'homme & la femme, dont les prêtres ne se mêlent point; dès qu'il est contracté, il semble qu'ils en tiennent les conditions. Mais les parties se séparent quelquefois d'un commun accord; &, dans ce cas, le divorce se fait avec aussi peu d'appareil que le mariage.

QUOIQUE les prêtres n'aient point imposé de taxe sur les Otahitiens pour une bénédiction nuptiale, ils se sont approprié deux cérémonies dont ils retirent des avantages considérables. L'une est le *Tattow* (ou l'usage de se piquer la peau), & l'autre la circoncision, qui n'ont toutes les deux aucun rapport avec la religion. Nous avons déjà décrit le *Tattow* : ce peuple a adopté la circoncision sans autres motifs que ceux de la propreté; cette opération, à proprement parler, ne doit pas être appellée circoncision, parce qu'ils ne font pas au prépuce une amputation circulaire : ils le

Ann. 1769. Juillet.

fendent ſeulement à travers la partie ſupérieure, pour empêcher qu'il ne ſe recouvre ſur le gland. Comme les prêtres peuvent ſeuls faire les opérations du *Tattow* & de la circonciſion, & que c'eſt le plus grand de tous les déshonneurs que de ne pas porter des marques de l'une & de l'autre, on peut les regarder comme des cérémonies qui rapportent des honoraires au clergé, ainſi que nos mariages & nos baptêmes. Les Inſulaires paient ces rétributions libéralement & de bon cœur, non d'après un tarif fixé, mais ſuivant le rang & les facultés des parties ou de leurs amis.

Les morais, ainſi que nous l'avons déjà obſervé, ſont tout-à-la-fois des cimetières & des endroits de culte, & en cela nos égliſes n'y reſſemblent que trop. L'Otahitien approche de ſon morai avec un reſpect & une dévotion qui feroit honte au chrétien; il ne croit cependant pas que ce lieu renferme rien de ſacré; mais il y va adorer une divinité inviſible, & quoiqu'il n'en attende point de récompenſes & n'en craigne point de châtimens, il exprime toujours ſes adorations & ſes hommages de la manière la plus reſpectueuſe & la plus humble. J'ai donné ailleurs une deſcription très-détaillée des morais & des autels qui ſont placés dans les environs. Lorſqu'un Indien approche d'un morai pour y rendre un culte religieux, ou

qu'il porte son offrande à l'autel, il se découvre toujours le corps jusqu'à la ceinture, & ses regards & son attitude montrent assez que la disposition de l'ame répond à son extérieur. Ann. 1769. Juillet.

Nous n'avons pas reconnu que ces peuples soient idolâtres, du moins ils n'adorent rien de ce qui est l'ouvrage de leurs mains ni aucune partie visible de la création : il est vrai que les Insulaires d'*Otahiti*, ainsi que ceux des isles voisines, ont chacune un oiseau particulier, les uns un héron, & d'autres un martin-pêcheur, auxquels ils font une attention particulière. Ils ont à leur égard des idées superstitieuses relativement à la bonne ou à la mauvaise fortune, ainsi que la populace parmi nous en a sur l'hirondelle & le rouge-gorge. Ils leur donnent le nom d'*Eatuas*; ils ne les tuent point & ne leur font aucun mal; cependant ils ne leur rendent aucun espèce de culte.

JE n'ose pas assurer que ce peuple, qui ignore entièrement l'art d'écrire, & qui par conséquent ne peut avoir des loix fixées par un titre permanent, vive sous une forme régulière de gouvernement; il règne cependant parmi eux une subordination qui ressemble beaucoup au premier état de toutes les nations de l'Europe, lors du gouvernement féodal, qui accordoit une liberté licentieuse à un petit nombre d'hommes, & soumettoit le reste au plus vil esclavage. Gouvernement.

ANN. 1769. Juillet.

VOICI les différens ordres qu'il y a dans l'isle: l'*Earee Rahie*, ou Roi; l'*Earee*, ou Baron; le *Manahouni*, ou vassal; & le *Toutou*, ou paysan. L'isle d'*Otahiti* est divisée en deux péninsules; il y a la souveraineté; ces deux espèces de Rois sont traités avec beaucoup de respect par les Otahitiens de toutes les classes; mais ils ne paroissent pas exercer autant d'autorité que les Earees en exercent dans leurs propres districts. J'ai dit ailleurs que, pendant notre séjour dans l'isle, nous n'avions pas vu une seule fois le Souverain d'*Obereonoo*. *Otahiti* est divisée en différens districts, qui sont à-peu-près au nombre de cent; les Earees sont seigneurs d'un ou de plusieurs de ces cantons, ils partagent leurs territoires entre les *Manahounis* qui cultivent le terrein qu'ils tiennent sous le Baron. Les Otahitiens de la dernière classe, appellés *Toutous*, semblent être dans une situation approchante de celle des Vilains dans les Gouvernemens féodaux; ils font tous les travaux pénibles; ils cultivent la terre sous les *Manahounis*, qui ne sont que les cultivateurs de nom; ils vont chercher le bois & l'eau, & sous l'inspection de la maîtresse de la famille, ils apprêtent les alimens; ce sont aussi eux qui pêchent le poisson.

CHACUN des Earees tient une espèce de Cour, & a une suite nombreuse composée principa-

lement des fils cadets de sa tribu. Quelques-uns de ceux-ci exercent dans la maison de l'Earee des emplois particuliers ; mais nous ne pouvons pas dire exactement de quelle nature ils sont. Les uns étoient appellés *Eowa no l'Earee*, & d'autres *Whanno no l'Earee*; les Barons nous envoyoient souvent leurs messages par ces officiers : de toutes les cours des Earees, celle de Tootahah étoit la plus brillante, & il ne faut pas s'en étonner, puisqu'il administroit le gouvernement au nom d'*Outou*, son neveu, qui étoit Earee Rahie d'*Obereonoo*, & vivoit sur ses terres. L'enfant du Baron ou Earee, ainsi que celui du Souverain, ou Earee Rahie, succède dès le moment de sa naissance au titre & aux honneurs de son père. Un Baron qui étoit un jour appellé Earee, & dont on n'approchoit qu'en faisant la cérémonie d'ôter une partie de ses vêtemens, & de découvrir la partie supérieure de son corps, est réduit le lendemain à l'état de simple particulier si sa femme est accouchée d'un fils la nuit précédente. Tous les témoignages de respect qu'on rendoit à son autorité, passent à son enfant, s'il ne le massacre pas en naissant; mais le père reste toujours possesseur & administrateur des biens : parmi les raisons qui ont contribué à former les sociétés, appellées *Arreoy*, cette coutume peut y avoir eu quelque part.

ANN. 1769. Juillet.

S'IL arrive que les Insulaires voisins forment

Guerres.

ANN. 1769. Juillet.

une attaque générale contre l'isle ; chaque district, sous le commandement d'un Earee, est obligé de fournir son contingent de soldats pour la défense commune. J'ai remarqué plus haut que Tupia faisoit monter à six mille six cent quatre-vingt-six le nombre de combattans que tous les districts pouvoient mettre en campagne.

DANS ces occasions les forces réunies de toute l'isle sont commandées en chef par l'Earee Rahie. Les démêlés particuliers, qui naissent entre deux Earees, se décident par leurs propres sujets, sans troubler la tranquillité générale.

Armes.

ILS ont pour armes des frondes qu'ils manient avec beaucoup de dextérité, des piques pointues & garnies d'un os de raie, & de gros bâtons d'un bois très-dur, de six ou sept pieds de long. On dit qu'ainsi armés, ils combattent avec beaucoup d'opiniâtreté ; cela est d'autant plus probable, qu'il est sûr qu'ils ne font point de quartiers aux hommes, femmes ou enfans qui tombent malheureusement dans leurs mains pendant la bataille, ou quelques heures après, c'est-à-dire avant que leur colère, qui est toujours violente sans être durable, soit calmée.

PENDANT que nous étions à *Otahiti*, l'Earee Rahie d'*Obereonoo*, vivoit en bonne intelligence

avec l'Earee Rahie de *Tiarraboa*, l'autre péninsule. Quoique celui-ci s'arrogeât le titre de Roi de l'isle, l'autre souverain n'étoit pas plus jaloux de cette prétention chimérique, que ne l'est Sa Majesté très-Chrétienne de voir notre Souverain prendre le titre de Roi de France.

ON ne peut pas espérer que, sous un gouvernement si imparfait & si grossier, la justice distributive soit administrée fort équitablement; mais il ne doit y avoir que peu de crimes dans un pays où il est si facile de satisfaire tous ses goûts & toutes ses passions, & où par conséquent les intérêts des hommes ne sont pas souvent opposés les uns aux autres. Dans nos contrées d'Europe, un homme qui n'a point d'argent voit qu'il pourroit, avec ce métal, satisfaire tous ses desirs; les Otahitiens n'ont ni monnoie, ni aucun signe fictif qui lui ressemble : il n'y a, à ce qu'il paroît, dans l'isle aucun bien permanent dont la fraude ou la violence puissent s'emparer, & effectivement si on retranche tous les crimes que la cupidité fait commettre aux peuples civilisés, il n'en restera pas beaucoup. Nous devons ajouter que par-tout où les loix ne mettent point de restrictions au commerce des femmes, les hommes sont rarement tentés de devenir adultères; d'autant plus qu'une femme doit être rarement l'objet d'une préférence particulière sur les autres, dans un pays

Ann. 1769. Juillet.

où elles sont moins distinguées par des ornemens extérieurs & par les circonstances accidentelles qui résultent des raffinemens de l'art & du sentiment. Il est vrai que ces Insulaires sont voleurs ; comme chez eux personne ne peut essuyer de grands dommages, ou tirer de grands profits par le vol, il n'a pas été nécessaire de réprimer ce délit par les châtimens, qui, dans d'autres nations, sont absolument indispensables pour maintenir l'existence de la société. Tupia nous a dit pourtant que l'adultère & le vol se punissent quelquefois : dans tous les cas d'injure ou de délit, la punition du coupable dépend de l'offensé. Le mari, dans un premier transport de ressentiment, punit quelquefois l'adultère de mort, lorsqu'il surprend les coupables en flagrant-délit ; mais s'il n'y a point de circonstances qui provoquent sa colère, la femme en est ordinairement quitte pour quelques coups. Comme la punition n'est autorisée par aucune loi, & qu'il n'y a point de magistrat chargé de la vindicte publique, les coupables échappent souvent au châtiment, à moins que l'offensé ne soit le plus fort ; cependant un chef punit de tems en tems ses sujets immédiats, pour les fautes qu'ils commettent les uns envers les autres, & même il châtie des Insulaires qui ne dépendent point de lui, lorsqu'ils sont supposés s'être rendus coupables de quelque délit dans son propre district.

APRÈS avoir décrit le mieux qu'il m'a été poſſible l'état préſent de l'iſle & du peuple qui l'habite, des coutumes & des mœurs, du langage & des arts, je terminerai ce chapitre par quelques obſervations générales qui peuvent ſervir aux navigateurs, ſi quelques-uns des vaiſſeaux de la Grande-Bretagne reçoivent par la ſuite des ordres pour aborder à *Otahiti* : comme cette iſle ne produit rien qui puiſſe devenir un objet de commerce, & qu'elle ne préſente d'autre utilité aux Européens que des ports pour s'y rafraîchir, lorſqu'ils paſſeront dans les mers du Sud, il faudroit, pour en tirer tout le parti poſſible, y tranſporter des moutons, des chèvres, des bêtes à cornes, des légumes & graines d'Europe, ainſi que d'autres plantes, qui vraiſemblablement réuſſiroient très-bien dans un ſi beau climat & un ſol ſi fertile.

QUOIQUE l'iſle d'*Otahiti* & les iſles voiſines ſoient ſituées dans le tropique du Capricorne, la chaleur n'y eſt pas incommode, & les vents n'y ſoufflent pas toujours de l'Eſt, nous avons eu ſouvent pendant deux ou trois jours un vent frais du S. O., & quelquefois, mais rarement, du N. O. Tupia nous a dit que le vents S. O. règnent en Octobre, Novembre, Décembre ; & nous ne doutons pas du fait. Lorſque les vents ſont variables, ils ſont toujours accompagnés d'une groſſe mer,

ANN. 1769. Juillet.

qui vient du S. O. ou O. S. O.; quand il fait calme & que l'atmosphère est chargé de brouillards, il règne aussi une grosse mer, qui a sa direction du même côté, ce qui est un présage sûr que les vents sont variables ou viennent de l'Ouest, en pleine mer; car le tems est toujours clair avec un vent alisé régulier. La rencontre des vents d'Ouest, dans les limites générales du commerce d'Orient, a porté quelques navigateurs à penser qu'ils étoient alors près de quelque grande étendue de terre; mais je crois que ces vents n'autorisent pas leur conjecture.

NOUS avons reconnu, ainsi que le *Dauphin*, que les vents alisés, dans ces parages, ne s'étendent pas au Sud à plus de 20 degrés; & au-delà, nous avons trouvé communément un vent frais d'Ouest. Il est raisonnable de supposer que lorsque ces vents sont forts, ils rechassent le vent d'Est & empiètent par conséquent sur les limites dans lesquelles ils ont coutume de souffler, ce qui produit nécessairement des vents variables & une grosse mer S. O: cette supposition est d'autant plus probable, que chacun sait que les vents alisés soufflent très-foiblement, lorsqu'ils sont à quelque distance de leurs limites; ils peuvent donc facilement être arrêtés ou chassés en-arrière par un vent contraire: il est aussi très-connu

que les limites de vents alisés ne varient pas seulement aux différentes saisons de l'année, mais quelquefois dans la même saison d'une année à l'autre. Ann. 1769. Juillet.

On n'a donc point de raison de supposer que les vents S. O., dans ces limites, soient causés par la proximité de quelque grande étendue de terre, d'autant plus qu'ils sont toujours accompagnés de grandes lames, qui ont la même direction que le vent; & nous avons trouvé d'ailleurs que les houles battent avec beaucoup plus de force sur les côtés S. O. des isles qui sont situées dans les limites des vents alisés, que sur les autres parties.

Les marées, dans les environs de ces isles, sont peut-être aussi peu considérables que dans aucune autre partie du monde; une lune S. ou S. $\frac{1}{4}$ S. O. rend la marée haute dans la baie de *Matavai* à *Otahiti*; mais l'eau s'élève rarement au-dessus de dix ou douze pouces, d'après le résultat d'un grand nombre d'épreuves faites avec les quatre aiguilles du D. *Knight* adaptées au compas azimuth: j'ai trouvé que la variation de l'aiguille étoit de 4^d $46'$ Est. Je crois que ces compas sont les meilleurs qu'on puisse se procurer; cependant lorsqu'ils sont appliqués à la ligne du méridien, j'ai reconnu qu'il n'y avoit pas seulement entre eux une différence d'un degré & demi,

ANN. 1769. Juillet.

mais que des obſervations faites le même jour ; avec la même aiguille, varioient d'un demi-degré dans le réſultat. Je ne me ſouviens pas d'avoir jamais vu que deux aiguilles ſe ſoient exactement rencontrées dans le même tems & le même lieu, quoique différentes épreuves avec la même aiguille, faites l'une après l'autre, ſe ſoient ſouvent trouvées d'accord : cette imperfection de la bouſſole n'eſt d'aucune importance pour la navigation, parce qu'on peut toujours trouver la variation de l'aiguille à un degré d'exactitude plus que ſuffiſant pour toutes les opérations nautiques.

Fin du premier Livre & du Tome quatrième.

TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans le quatrième Volume.

VOYAGE DU CAPITAINE COOK.

SUITE DU LIVRE PREMIER.

Fin de la Table des Chapitres.

